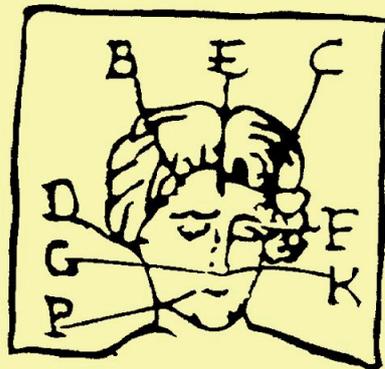


CORPUS

revue de philosophie

n° 13
Fontenelle



**CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE**

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DES MINISTÈRES DE LA RECHERCHE ET DE LA TECHNOLOGIE (DIST)

N° ISSN : 0296-8916

Fontenelle, « Le commerce réciproque des hommes »

Dialogues des Morts, Entretiens sur la pluralité des mondes habités, Lettres galantes, lettres, opéras, tragédies, comédies, une grande part de l'œuvre de Fontenelle suppose la conversation. Elle s'insinue jusque dans la présentation de quelques essais philosophiques : le penseur énonce ses *Doutes sur le système physique des causes occasionnelles*, et attend avec sérénité qu'on lui réponde. Il est vrai que le soliloque est possible, *Discours sur la nature de l'éplogue, De l'existence de Dieu, Du Bonheur, De l'origine des Fables*. Soliloques teintés souvent de modestie. « *Digression* » sur les *Anciens et les Modernes*, « *Réflexions* » sur la *poétique*. Reste l'histoire, *Histoire des Oracles, Histoire de l'Académie des Sciences, Histoire du théâtre français* ; l'éloquence, *Discours sur la patience*, éloges, harangues ; et, malgré tout, la poésie, *Pastorales, Héroïdes*, pièces « badines », « galantes » ou « tendres », qui d'ailleurs sont souvent dialoguées ou proches du dialogue.

Tous les genres exceptés le roman ? C'est assez vrai. Mais la part de la poésie est restreinte : seules les *Pastorales* sont sérieuses. L'histoire est toujours « l'histoire de l'esprit humain », de ses erreurs (les oracles), de ses progrès (l'Académie des Sciences), de ses productions (le théâtre français). Les soliloques philosophiques sont brefs et épars. Pas de somme : des fragments, des morceaux, de « petits traités ».

Limitant la poésie, sacrifiant le roman, l'histoire des princes et des Etats, l'enquête de Fontenelle ne porte guère sur « les passions », mais sur « les pensées ». L'intellectualité pénètre tout et fait des genres littéraires des canavas d'expériences.

A près de cent ans, il rêvait, dans le salon de Mme Geoffrin, d'une « théorie des facultés humaines tirées à la fois et de l'organisation humaine et des chefs-d'œuvre créés déjà par la raison (...). Elle sera, disait-il, le lumineuse suspendu entre le bon sens commun à tous les hommes, le génie des beaux arts et le génie des sciences ; elle les rapprochera, elle les unira en leur faisant voir comment ils sortent des mêmes sources »¹. Cette synthèse qu'il n'a jamais réalisée, il en avait donné pendant une soixantaine d'années les éléments. Il ne lui restait guère qu'à ramasser ces cailloux et ils se seraient

eux-mêmes groupés (avec un peu de ciment et quelques ornements) pour former un vaste édifice.

A vrai dire, l'intellection est à soi-même son propre objet, et les genres littéraires, les genres artistiques, les faits, les formes d'esprit, les découvertes, les erreurs, ne sont à la rigueur que des prétextes. Le monde de la culture a « le sentiment le plus douloureux et l'intellection la plus vraie sur lui-même — le sentiment d'être la dissolution de tout ce qui se consolide, d'être écartelé à travers tous les mouvements de son être-là, brisé en tous ses os ; il est aussi bien le langage d'un tel sentiment, et le discours scintillant d'esprit qui juge tous les aspects de sa condition »².

Tout Fontenelle paraît être là. L'intellection est pure ; elle disloque les faits ; elle se penche sur les productions, les divagations et la structure de l'esprit ; cet univers intellectuel, elle ne l'estime pas assez pour l'organiser. Restent les fragments, et la frivolité, qui signifie la liberté de l'intellection, incapable de s'enchaîner dans aucune particularité, même culturelle.

Intellectualisme, dislocation, frivolité concertés, Fontenelle cherche d'abord à parler avec. Il est contraint à prononcer des harangues académiques et les éloges des savants. Mais, au moins dans les éloges, il glisse du discours à l'entretien. L'auditoire est provoqué, et le genre passablement subverti.

L'Autre n'est pas seulement celui qui écoute. Il parle, il va parler, il a parlé, et ce qu'il dit suscite une réplique. A Chartres, on a trouvé un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui était sourd-muet de naissance. Il s'est mis à parler, mais, comme il n'avait jamais entendu les paroles de l'Autre, il ignorait Dieu et presque tout, et « menait une vie purement animale, tout occupé des objets sensibles et présents, et du peu d'idées qu'il recevait par les yeux (...). Le plus grand fonds des idées des hommes est dans leur commerce réciproque »³.

En ce sens, il a fallu que Descartes et Wilkins parlent pour la *Pluralité des mondes*, Voiture et Le Pays pour les *Lettres du Chevalier d'Her...*, Virgile et Théocrite pour le *Discours sur l'épique*, Jaquelot pour *De l'existence de Dieu*, « les philosophes anciens et modernes » pour *Du Bonheur*, et évidemment Van Dale pour l'*Histoire des Oracles*⁴, et tous les savants pour l'*Histoire de l'Académie* et les *Eloges*. Même les *Pastorales* sont une réplique, sous forme d'exemples, aux auteurs de pastorales. L'abbé Desfontaines s'étonnait que Fontenelle « eût acquis une grande gloire à mettre les *Essais* de Montaigne en jolis *Dialogues mortuaires* »⁵.

On répond à l'autre. On lui répond en traités, qui sont à demi solitaires, ou en *Dialogues*, en *Entretiens*, en *Conversations*...

La pure intellection est trouvée d'abord dans le scepticisme. Car elle est d'abord l'arrachement aux déterminations particulières, la conquête d'une liberté passablement destructrice. « La pensée devient la pensée parfaite anéantissant l'être du monde dans la *multiple variété de ses déterminations* (...). Son bavardage est, en fait, une dispute de jeunes gens têtus, dont l'un dit A, quand l'autre dit B, pour dire B, quand l'autre dit A, et qui, par la contradiction de chacun *avec soi-même*, se paient l'un et l'autre la satisfaction de rester en contradiction *l'un avec l'autre* »⁶. Emanant des *Essais*, les *Dialogues des Morts* sont fondamentalement sceptiques ; leur scepticisme s'incarne dans la vaine contradiction des personnages, et, ce que n'indique pas Hegel, dans la monotone victoire du paradoxe sur le préjugé. Les *Entretiens* ne sont pas des *Dialogues*. Ils ont perdu l'aspect combatif du dialogue. Ils progressent. Ils sont pédagogiques. Le philosophe enseigne à la Marquise le système de Copernic. La frivolité n'a pas disparu, ni « le scintillement d'esprit », mais ils sont plutôt des ornements pour faire passer une science trop sévère, que l'objet même du discours. Le néant est, pour ainsi dire, récupéré. Au delà de l'entretien, si l'on sacrifiait la pédagogie, viendrait la vraie conversation, des interlocuteurs sans prévention ni vanité, qui ne chercheraient ni à se combattre ni à s'éduquer, mais seulement à dominer des doutes et des dissensions et à parvenir à une conciliation raisonnable. Fontenelle n'en a pas écrit, et a ainsi indiqué les limites de son optimisme : « Est-il possible que jamais à force de dispute on ne conviendra de rien ? Je voudrais avoir vu cela arriver une fois en ma vie, fût-ce à mes dépens »⁷.

Les *Lettres galantes* ont été écrites au même moment que les *Dialogues des Morts*. Lettres sceptiques, fausses lettres, qui affichent et nient à la fois leur fausseté, et n'arrivent jamais, ou dédaignent d'arriver, à l'épaisseur de la vraisemblance. Très loin des lettres de vieillesse, alourdies de réalité, des motifs, des manèges, des négligences, de tous les épistoliers. A une correspondance factice et rongée de néant a succédé une vraie correspondance, qui peut, malgré tout, évoquer l'entretien, même la conversation, si c'était possible.

Après le dialogue l'entretien ; après l'entretien, puisque la conversation est impossible, les semi-soliloques philosophiques. L'Autre a parlé, écoute, est appelé à répondre. Mais le discours a une certaine longueur, une organisation, une rhétorique. On ne parle plus pour se contredire. On n'a pas besoin, à chaque page, que l'Autre intervienne. L'esprit a trouvé, malgré tout, une sorte de sérénité.

Et la conversation réelle ? Celle des salons où Fontenelle est allé presque toute sa vie, et presque tous les jours. On y fuyait évidemment le dialogue têtue, on y acceptait l'entretien qui instruit, et l'idéal eût été la conversation. Elle devait être rare. Fontenelle a toujours été dans le monde et s'y est souvent ennuyé. Il lui suffisait « d'entendre dire de bonnes choses, et alors il écoutait volontiers, mais il s'ennuyait (beaucoup) (...), à la vérité sans témoigner son ennui, lorsqu'il n'étoit pas avec ses pareils, et il s'ennuyait d'autant plus qu'il n'étoit pas grand parleur »⁸. L'entretien et surtout la conversation supposent « de bonnes choses » et « nos pareils ». A leur place, les salons offraient ce qu'on pourrait appeler la « parlerie », encore pire que le dialogue. Fontenelle a écrit pour parler, et faire parler, comme il se doit, sans oser aller jusqu'à l'idéale conversation, qui sentirait trop l'utopie. La conversation réelle était d'ordinaire encore pire que le vétilleux et combatif dialogue, mais il ne se décourageait pas, et d'une maison à l'autre cherchait ce qu'il savait introuvable.

Ici Fontenelle parle avec l'abbé Bignon, avec Newton et Conduitt, avec Bernoulli, avec les mythologues, il excite Benoît de Maillet à prendre la parole, il rencontre pour plaire ou convaincre des problèmes de « rhétorique » ou de « vulgarisation ». Reste le théâtre. Les pièces, qu'a signées Fontenelle (*Aspar*, *La Comète*) n'ont pas eu de succès, ou (le théâtre de vieillesse) n'ont jamais été représentées. Il est étrange qu'un secrétaire de l'Académie des Sciences, âgé de soixante ans ou plus, s'amuse à écrire des comédies, qu'il ne songe pas à confier à des acteurs. La pure intellection peint des genres littéraires et non des sujets. Le théâtre de Fontenelle est un théâtre sur le théâtre, et c'est peut-être pourquoi il est un théâtre dans un fauteuil. La scène demande davantage de sérieux ou de naïveté. Donc caractères hyper-convenus, intrigues trop logiques, dialogues qui avouent par trop de prestesse ou trop de clichés leur origine purement littéraire.

Est-ce un paradoxe que ce dialoguiste obstiné, amusant, chérissant toutes les astuces et tous les fastes de la conversation, ait été un homme de théâtre malheureux ou négligent ? Faire dialoguer des morts au bord du Styx, faire écrire à un faux Chevalier d'Her... de fausses épîtres à de fausses maîtresses, faire parler dans le parc de la Mésangère une Marquise et un Philosophe, cela n'a rien à voir avec la composition d'une comédie. Le travail de l'auteur est tout différent, parce que le rapport avec le lecteur est autre. Au théâtre, l'auteur ne se cache pas complètement, mais il commence par là. Le sujet, personnages et situations, est valorisé, et donc le réel, factuel ou moral. La pure intellection ne peut que mépriser de tels exercices. Les êtres qu'elle fait parler ne sont guère que des fantoches. Elle est bien obligée d'avoir des prétextes, comme elle est bien obligée de recourir aux mots qui sont bien moins

adéquats que les chiffres. A travers les mots, les héros, les sujets, elle ne cherche qu'à faire briller sa froide lumière. A la rigueur, celle de la science, et encore : la physique est trop lourde et a trop d'ombres. Pour l'esprit tout est prétexte.

A mi-chemin d'un théâtre trop intellectuel et d'un intellectualisme qui paraît se perdre dans le dialogue pour mieux se trouver, subsiste peut-être l'opéra, qui assume sa fausseté, mais pompeuse, parée, chargée de tous les prestiges de la Fable, des ballets, du décor, de la musique. *Bellerophon* et *Thétis et Pélée* ont été de grandes œuvres. Le musicien réchauffait le livret ; le librettiste pouvait être conventionnel, ludique ou négligent. C'était dans les règles d'un genre qui ne prétendait pas référer au réel et offrait d'abord au public un plaisir de *reconnaissance*. Des souvenirs à l'infini d'autres opéras, et d'autres fables.

ALAIN NIDERST

NOTES

1. Garat, *Mémoires historiques sur la vie de M. Stuard*, Paris, A. Belin, 1820, t. I, p. 117.
2. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, tr. par Jean Hyppolite, Paris, Aubier, 1941, t. II, p. 93-94.
3. *Histoire de l'Académie des Sciences*, 1703, p. 18-19.
4. Van Dale a d'ailleurs répondu, et le dialogue s'est amplifié. *Les Doutes sur les causes occasionnelles* ont fait parler Bayle, Malebranche et à nouveau Fontenelle.
5. *Eloge historique de Pantalon-Phæbus*, Amsterdam, Michel Charles Le Cene, 1728, p. 25.
6. *Phénoménologie de l'esprit*, t. I, p. 173-175.
7. *Œuvres*, Paris, Les Libraires associés, 1766, t. IX, p. 112.
8. Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale*, Paris, Briasson, 1749 (4^e éd.), t. IV, p. 298-299.

**La question rhétorique
dans les *Entretiens sur la pluralité
des mondes* de Fontenelle**

« Les philosophes, les gens qui s'occupent d'opéra, de théâtre, de telle ou telle œuvre de Fontenelle, qui l'abordent par un biais ou par un autre, sont bien obligés de reconnaître, par tous ces biais à la fois, que Fontenelle semble manifester avant l'heure une certaine présence talentueuse, de type proprement artistique, proprement littéraire, de ce que nous appelons aujourd'hui l'écriture littéraire et que cette écriture-là, bien entendu en avance sur son temps, étonne, mais que c'est à partir de cet étonnement que se posent à propos de Fontenelle les problèmes philosophiques, formels et tous les autres ¹ ; affirmait P. Malandain au Colloque de Rouen (*Actes*, p. 431).

Ce dernier point pourra trouver ici une nouvelle confirmation, car ce sont des aspects de l'œuvre relatifs à l'écriture, qui mèneront à en dégager la portée philosophique, épistémologique, plus précisément.

Après avoir rappelé ce qui faisait de la production des *Entretiens* un « pari », je m'attacherai à signaler ce qui me paraît être les traces majeures de ce pari dans le texte, particulièrement à travers le méta-discours et la publication, pour relier ces aspects aux problèmes fondamentaux de l'épistémè classique, et montrer par conséquent le rôle de cette œuvre dans l'histoire de la pensée.

Un pari de Fontenelle ?

C'est déjà sous l'angle de la « littérature » qu'A. Niderst, naguère, qualifiait l'entreprise de « défi », affirmant : « son intention initiale n'a donc pas été de répandre dans le monde une cosmologie dont il eût été entêté, mais de faire l'essai d'une littérature susceptible d'amuser n'importe quel public malgré le sérieux apparent des thèmes traités. Et n'a-t-il pas voulu relever le défi du Père Rapin qui jugeait qu'« on serait ridicule » de développer en littérature le système de Copernic ou celui de Descartes ? Certes, la philosophie et surtout la morale auront leur importance, mais *la vérité scientifique compte moins aux yeux de Fontenelle que l'habile rhétorique qu'il faut déployer pour faire comprendre et aimer une matière aussi aride* »¹. (Niderst, 1972, p. 265). Et plus loin : « le "voyage extraordinaire" devient un ouvrage de polé-

mique littéraire ; *c'est une démonstration que nous propose Fontenelle*¹ : à travers maintes expériences, il ne cessera de chercher un "merveilleux moderne", qui puisse plaire à ses contemporains et échapper aux naïvetés antiques. Les *Entretiens* ont une valeur exemplaire : ils indiquent une direction où la littérature peut se renouveler » (p. 272-273).

Des travaux postérieurs aux recherches d'A. Niderst, en particulier *La critique du discours* de L. Marin (1975), me conduisaient moi-même, lorsque j'examinais les *Entretiens* sous l'angle de la vulgarisation scientifique (Mortureux, 1983) à infléchir les propos cités ci-dessus ; plutôt que « littéraire », le pari tenté par Fontenelle (et gagné, comme l'atteste le succès du livre), me paraît « rhétorique », au sens fort de ce terme : art de transmettre le vrai à toute sorte de public, « art de persuader », selon la célèbre formule de Pascal.

Or L. Marin montre précisément l'échec de Pascal lui-même à le définir : « L'art que Pascal appelle art de persuader est celui que quelques lignes plus haut, il nommait l'art de convaincre ; il réunit les règles qui gouvernent l'ordre géométrique. Ainsi une double dissymétrie rend impossible une théorie du discours comme science de la persuasion et art de parler : la première est le décalage entre la logique de l'esprit et celle du sentiment, entre la conduite des preuves méthodologiques et l'articulation des règles de l'agrément ; la seconde est la distance, peut-être infranchissable, entre l'épreuve du vécu et la conceptualisation du méta-discours logique, entre les choses communes, basses et familières, connues de tout le monde mais dont le sens est indiscernable, et la science qui apprend "la véritable méthode de conduire la raison" » (Marin, 1975, p. 368-369).

Le pari de Fontenelle se définirait alors ainsi : il s'agit de pratiquer la rhétorique dont l'épistémè classique, telle que l'ont analysée M. Foucault (1966) ou L. Marin (1975), exclut même la possibilité théorique (Marin, 1975, 304). Si le discours classique a pour vocation de dire le vrai, comment concevoir, en effet, la co-existence de plusieurs discours paraphrastiques ? Comment est-il possible d'affirmer aussi bien :

Ainsi la Terre pourra estre mise au nombre des Planètes, et le Soleil au nombre des Estoiles Fixes
(Descartes, *Principes de la Philosophie*, III, XIII).

que :

Que les Estoiles Fixes sont autant de Soleils (Fontenelle, *Entretiens*, V) ?

Comment le même astre peut-il être nommé *notre Etoile* par l'un, et *notre Soleil* par l'autre ?

Bien entendu, c'est la prise en considération des interlocuteurs qui détermine le choix de l'une ou l'autre version ; c'est la volonté de s'adresser à un public mondain qui inspire à Fontenelle l'interprétation des discours scientifiques qu'il fournit dans ses *Entretiens* ; mais c'est précisément cela qu'excluait la réflexion pascalienne dont L. Marin a montré l'influence (anticartésienne) sur les auteurs de la *Logique* de Port-Royal : défi philosophique autant que pari d'écrivain, par conséquent.

Renversant donc la perspective offerte par A. Niderst, qui subordonne l'exposé d'astronomie à l'objectif « littéraire », en y voyant la source d'un merveilleux renouvelé, je prendrai les *Entretiens* comme un authentique discours de vulgarisation, poursuivant la diffusion de l'astronomie auprès de lecteurs dont la culture est prioritairement « littéraire » ; et j'invoquerai, à l'appui de cette hypothèse, un certain nombre d'éléments empruntés soit au texte soit à l'histoire de sa publication.

Une entreprise « cicéronienne »

C'est sous le patronage de Cicéron entreprenant de *mettre en sa Langue des matières de Philosophie, qui jusques-là n'avoient été traitées qu'en Grec* que Fontenelle place sa propre *entreprise* au début de la *Préface aux Entretiens* (p. 3). Cette ouverture suscite la note suivante d'A. Calame : *Il est piquant de voir le futur auteur de la Digression sur les Anciens et les Modernes invoquer dès la première ligne l'autorité d'un ancien* (p. 3, note 1). Ce qui frappe tout autant, sinon davantage, c'est l'éclairage qu'apporte au texte, de bout en bout, la définition de l'ouvrage proposée à la faveur de ce patronage.

Fontenelle se compare donc à un traducteur-interprète ; mais, dès l'abord, ces termes appellent quelques précisions, car seul le second (*interprète*) se rencontre sous la plume des contemporains de Fontenelle pour le qualifier², et la consultation des dictionnaires du temps invite en effet à ne pas les confondre. Ainsi Furetière oppose-t-il les *interprètes* aux *truchemens* et aux *traducteurs* :

INTERPRETE,... celui qui fait entendre les sentiments, les paroles, les écrits des autres, lors qu'ils ne sont pas intelligibles. Les *Truchemens* sont les *interpretes* des Langues estrangères pour les Voyageurs, et les *Ambassadeurs*. Les *Traducteurs* sont ceux qui *interpretent* des écrits composez en

une langue inconnue à ceux qui les lisent... Les Commentateurs sont les interprètes des Auteurs obscurs...

Comme on le voit, la tâche de Fontenelle se distingue de celle de Cicéron : il ne s'agit pas pour lui d'offrir, de textes produits dans une langue naturelle, une interprétation dans une autre, mais seulement de réécrire, en les commentant, des textes déjà parus en français. De fait, les versions françaises de l'astronomie moderne n'étaient pas rares, et, pour ne citer que les plus connues, à la traduction française des *Principes* de Descartes (dès 1647) avaient succédé entre autres les travaux de Rohault et de Régis.

Aussi est-ce bien un travail de pure rhétorique qu'évoquent pour nous les propos de la *Préface* : marquant sa différence avec Cicéron dans *une entreprise presque pareille à la sienne*, Fontenelle définit ainsi son projet : *J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point Philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point, où elle ne fût ni trop sèche pour les Gens du monde, ni trop badine pour les Sçavans*. Et la crainte qu'il exprime est qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convint à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne (p. 4).

L'ensemble de la *Préface* commente ce projet, et jamais la diffusion de la Physique n'y apparaît autrement que comme la première raison d'être du texte : *je n'ai pas prétendu faire un Système en l'air, et qui n'eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique, et j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire* (p. 6). En conséquence, ce sont les *digressions* que Fontenelle croit utile de justifier : *Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la Conversation ; ... j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assés accoutumé aux idées principales que je lui offre ; enfin je les ai prises dans mon sujet même, ou assés proche de mon sujet* (p. 7).

L'image que cette *Préface* construit du texte qui la suit s'y projette et s'y prolonge ; elle invite à une lecture attentive à repérer les indices et à dégager les traces de la réflexion rhétorique qui en sous-tend la production.

Un compte-rendu

C'est comme le compte-rendu épistolaire d'un séjour à la campagne, chez une Marquise, qu'est donné le texte des *Entretiens*, censé adressé par leur auteur à un *Philosophe* de ses amis. Le statut de cette Lettre qui sert d'introduction aux *Soirs* a, si l'on en croit des indices typographiques, été perçu différemment au XVII^{ème} siècle et aujourd'hui : la présentation matérielle de

l'édition d'A. Calame, dans laquelle la numérotation des lignes et la tête de page se poursuivent sans interruption de la *Préface* à la Lettre, alors qu'ils repartent à zéro au début de chaque *Soir*, tend à intégrer la Lettre à la *Préface*, soulignant ainsi son caractère de méta-discours par rapport aux *Entretiens*. Au contraire, dans l'édition originale, la *Préface* est imprimée en italiques, tandis que Lettre et *Soirs* le sont identiquement, en romains ; la Lettre s'achève en bas d'une page, et les *Soirs* se suivent, sans interruption ; cette présentation tend à intégrer Lettre et *Soirs* dans le même énoncé, désigné comme fiction dans la *Préface* (Mortureux, 1983, p. 159-160). Cette dernière analyse est confirmée par l'observation du texte lui-même, qui « enchâsse » régulièrement le récit des *Conversations* dans un discours adressé à ce *Philosophe* à qui revient donc, dans ces *Entretiens*, le rôle d'un tiers silencieux, mais constamment présent.

Cette particularité de la structure énonciative des *Entretiens* suscite ici deux remarques principales : d'abord, elle semble confirmer les propos de la *Préface*, aux termes de laquelle l'auteur prétend s'adresser simultanément aux *Sçavans* et aux *Gens du monde*, aux premiers pour *les divertir en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement* ; aux seconds pour *les instruire et les divertir tout ensemble* (p. 5). Ce que Voltaire, plus tard, traduira : *corriger les savants, et... donner aux ignorants le goût des sciences* (Maigron, 1906, p. 296-310). A travers un unique texte se tient un double discours, et se déploie une double leçon, de rhétorique et de physique. Or, la première exige, autant que la seconde, le « sérieux » de l'information. Cette mise en scène de l'énonciation (représentant dans le texte la situation intermédiaire de l'énonciateur entre deux groupes sociaux) apparaît aussi comme un dispositif de contrôle croisé, le public savant devant garantir le contenu physique, et le public mondain la conformité au bel usage.

De fait — et cette seconde remarque ne fait qu'enchaîner sur la première — les propos adressés par l'énonciateur à son correspondant *Philosophe* avant d'entreprendre son exposé d'astronomie au *Premier Soir* (l. 86-101, p. 16-17) font écho à ceux de la *Préface*. L'interlocuteur de la Marquise va même plus loin que l'auteur de la *Préface* en avouant : *quand... je voulus parler, je vis que je ne sçavois pas où commencer mon discours ; car avec une personne comme elle, qui ne sçavoit rien en matière de Physique, il falloit prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete...* (*Premier Soir*, 87-101, p. 16-17). Alors que la *Préface*, comme il se doit, introduit au livre réalisé, le récit (tout « fictif » qu'il est) de ces *Conversations* évoque l'embarras de l'auteur devant la tâche qu'il s'est fixée. J'ai eu ailleurs l'occasion d'indiquer comme un trait récurrent de la

rhétorique vulgarisatrice cette mise en scène selon laquelle le vulgarisateur présente son discours comme une réponse à des sollicitations extérieures : il n'en assume pas l'initiative ; ainsi, l'énonciateur des *Entretiens* rejette la responsabilité du discours à la fois sur la Marquise qui a insisté pour obtenir la leçon d'astronomie [*apprenés-moi vos Etoiles (Premier Soir, 82-83, p. 16)*], et sur l'ami Philosophe qui a voulu le compte-rendu de ce séjour chez elle (Mortureux, 1982, p. 60-61). Ici, on soulignera l'expression de la difficulté rhétorique qu'a dû résoudre l'auteur : il ne s'agit pas, à proprement parler, d'orner le langage, mais de tenir à une ignorante un discours convaincant — ou du moins persuasif — sur la nature, de proposer une argumentation qui soit adaptée à son public.

L'image que livre le texte de l'entreprise de Fontenelle est donc bien celle d'une tentative rhétorique risquée, visant à produire une version de l'astronomie moderne, qui tout à la fois soit exacte aux yeux des savants qui en sont les témoins, et soit agréable pour les mondains à qui elle s'adresse.

L'importance apportée par l'auteur à l'exactitude scientifique est confirmée par l'histoire de la publication du livre, qui manifeste au long des corrections et remaniements le souci de s'y conformer.

D'édition en édition

Je ne citerai ici que quelques faits à l'appui de ce qu'ont observé les éditeurs du texte (Calame, p. XII et XXVIII notamment). Parmi les trente-trois éditions qui, selon A. Calame (p. IX), se sont succédé du vivant de Fontenelle — attestant la durée de son succès — huit ont paru à Paris et ont bénéficié de la collaboration personnelle de l'auteur ; c'est celle de 1742 qu'A. Calame a prise comme base, *puisque c'est la dernière à laquelle Fontenelle ait mis la main et que pour un texte surtout scientifique la lente mise au point importe plus que la fraîcheur du premier jet* (p. XI). Deux d'entre elles apparaissent particulièrement intéressantes eu égard à notre propos : celles de 1687 et de 1708 (soit la deuxième et la sixième). Les modifications apportées par ces deux éditions sont de deux sortes : d'une part, des corrections touchant notamment l'exactitude scientifique, d'autre part des additions (en 1687) qui complètent admirablement les propos de la *Préface* et du *Premier Soir*.

Les corrections peuvent prendre la forme, surtout en 1687, d'explicitations donnant au propos une plus grande précision : ainsi la fin de la phrase de 1686, qui exprime le thème de l'exposé (le but du discours) : *lui prouver*

que la Terre pouvoit être une Planete, et les Planetes autant de Terres, et toutes les Etoiles des Mondes..., est-elle reprise en 1687 sous la forme : toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. Cette dernière formulation correspond exactement à la découverte que fera la Marquise au *Cinquième Soir* et à la version fontenellisée de l'affirmation cartésienne qui fait du Soleil une Etoile. De même, l'édition de 1708, annoncée comme *augmentée de beaucoup*, se distingue surtout, selon A. Calame, par *près d'une quarantaine de corrections scientifiques* (p. XII) ; et dans les Notes, celui-ci relie un certain nombre de ces précisions ou corrections aux publications scientifiques de l'époque et au travail personnel de l'auteur des *Entretiens* devenu Secrétaire de l'Académie des Sciences ; il confirme ainsi l'*Avertissement* qui vient compléter la *Préface* dans cette édition de 1708 : *On y trouvera un grand nombre d'augmentations semées dans tout le livre, les distances, les grandeurs, les révolutions des Corps célestes exprimées beaucoup précisément qu'elles ne l'avoient été dans les Editions précédentes, et selon le calcul de nos plus excellens Astronomes, et en général tous les Phenomenes du Ciel conformes aux observations les plus exactes. On peut assurer les Lecteurs que sur tous ces points-là ils peuvent autant se fier à ce livre, tel qu'il est présentement, que s'il étoit plus sçavant et plus profond* (Calame, p. 10). Fontenelle, s'il avoue par là, implicitement, l'existence d'inexactitudes dans les éditions antérieures de son œuvre, manifeste simultanément son souci d'y remédier et d'offrir au public un ouvrage « fiable ».

La communication d'A. Robinet au Colloque de Rouen « Fontenelle à la recherche de Leibniz » fournit l'occasion d'ajouter un exemple de plus de ces mises au point : en effet, s'intéressant aux *textes consacrés par Fontenelle à Leibniz et par Leibniz à Fontenelle* (p. 404), A. Robinet cite un inédit de Leibniz, rédigé en 1689, et mettant en cause une affirmation qui se trouve au *Quatrième Soir* ; dans ce commentaire des *Entretiens*, Leibniz écrit : *Je vois des endroits où l'auteur... n'a pas assez considéré ce qu'il dit... Il dit « que les étoiles fixes paroissent plus petites aux habitants de Mercure qu'à nous et qu'ils en reçoivent bien peu de lumière, ou peut-être point du tout. Sans doute qu'il s'est imaginé cela à cause de leur éloignement, mais c'est une erreur... »* Or on constate qu'en 1708, l'allusion aux Etoiles Fixes est supprimée, et que seule demeure l'affirmation suivante, compatible avec le raisonnement tenu par Leibniz et cité in extenso par A. Robinet : *pour les autres Planetes comme elles sont au-delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, et n'en reçoivent que bien peu de lumière* (*Quatrième Soir*, 91-94, p. 107).

En revanche, lors d'une polémique avec Basnage de Beauval, à laquelle fait allusion une Note d'A. Calame (p. 38), on peut voir Fontenelle maintenir

et argumenter son point de vue : *que diriez-vous, Monsieur..., si je soutenois que ma supposition peut être exactement et philosophiquement vraie ?* (Mortureux, 1983, p. 277 et note 22 p. 374).

L'intérêt, ici, de ces menus apports de l'Histoire littéraire tient à ce qu'ils confirment l'image du discours représentée dans le texte, un discours soucieux de transmettre une information scientifique aussi solide que possible, comme l'ont reçu les contemporains : *c'est de la Philosophie déguisée, qui avec la vérité qu'elle doit toujours avoir a les graces qu'elle n'a pas ordinairement* (*Mercure Galant*, Janvier 1686) ; ou encore plus significatif, le commentaire du *Journal des savants* (22 avril 1686) : *On ne sçauroit parler plus commodément de ce livre qu'en suite de ce que nous venons de dire sur les Satellites de Saturne ; car outre que l'auteur y touche quelque chose de cette nouvelle découverte, tout l'ouvrage ne roule que sur la pluralité des Mondes...*

Les additions de 1687 apparaissent d'une portée plus grande encore pour définir la façon dont Fontenelle conçoit son entreprise rhétorique.

Un art de persuader

C'est la *Préface* qui annonce les additions en 1687 : *On trouvera dans cette nouvelle Edition, outre quelques augmentations semées dans le Corps du Livre, un nouvel Entretien, où j'ay ramassé des raisonnemens, que je n'avois pas employez dans les autres Entretiens, et les dernières découvertes qui ont esté faites dans le Ciel, dont quelques-unes n'ont pas mesme encore esté publiées* (Calame, p. 9-10).

Les principales insertions dans le texte original de 1686 consistent en sous-titres savants (de syntaxe et de contenu) qui viennent doubler les titres antérieurs en *Soirs* ; alors que ces titres indiquaient seulement le cadre chronologique de ces *Entretiens* (du *Premier* au *Cinquième Soir*), les sous-titres vont dérouler, à travers une série de propositions (*Que la Terre est une Planete qui tourne sur elle-même, et autour du Soleil... Que les Etoiles Fixes sont autant de Soleils, dont chacun éclaire un Monde*), le *Voyage des Mondes* dans lequel son interlocuteur entraîne la Marquise pour lui faire découvrir l'univers : de la terre aux limites du monde visible (*il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux. Cinquième Soir, 563-564, p. 156*). L'insertion de ces sous-titres souligne donc, par leur forme et leur contenu, la vocation didactique du discours ; quant au couplage titre-sous-titre, il correspond à sa visée médiatique, qui le destine à un double public à travers un unique énoncé dont la linéarité juxtapose ainsi deux versions de l'intitulé.

L'importance particulière du *Sixième Soir* ne tient pas seulement à la longueur de ce supplément. Le sous-titre qu'il reçoit, *Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédents. Dernières découvertes qui ont été faites dans le Ciel*, correspond aux propos de la *Préface* qui l'annoncent (nouveaux raisonnements et dernières découvertes) ; la dualité affichée de ce contenu est significative : en effet, la première partie exhibe moins le thème scientifique de l'exposé (comme se limitaient à le faire les cinq premiers sous-titres) qu'elle n'attire l'attention sur l'argumentation, qui apparaît ainsi elle-même comme l'un des thèmes du discours. Et cette promotion est liée à l'anecdote sur laquelle s'ouvre cet *Entretien*, anecdote dont la signification touche fondamentalement ce type de discours.

Le Colloque de Rouen m'a donné l'occasion, récemment, de commenter cette anecdote (*Fontenelle*, p. 110-115) ; elle me semble illustrer la réflexion de Fontenelle sur les limites (sociales) de son entreprise de vulgarisation : promue savante, la Marquise échoue à répandre à son tour l'astronomie moderne dans son entourage ; mais son interlocuteur en impute la faute, non à elle, ni à la difficulté du sujet, mais à ses amis, incapables de raisonner, malgré leur appartenance à la bonne société. Ce sera pour lui l'occasion de donner à la Marquise une leçon de rhétorique ou de logique, comme on voudra, puisqu'en l'occurrence, le problème du discours est intimement lié à celui du mode de raisonnement convenable en fonction du public visé.

Avant d'en venir à cette leçon, on peut remarquer que le *Sixième Entretien* n'est plus donné explicitement comme raconté au Philosophe à qui était adressée la relation des cinq précédents ; c'est un récit, certes, mais son destinataire (comme cela s'observe très souvent, du reste) n'est pas spécifié par le texte : faut-il comprendre ici que la Marquise, représentante du public mondain, apparaît désormais capable d'entendre elle-même les commentaires méta-discursifs qui (particulièrement au *Premier Soir*) visaient, au-delà d'elle, ce témoin compétent ?

Quoi qu'il en soit, ce *Sixième Entretien* apporte en effet sur les modalités de l'entreprise des informations nouvelles ; la Marquise, toujours guidée par son interlocuteur va devoir admettre d'abord la nécessité d'adapter son discours à son public, puis va apprendre à distinguer entre vérité fondée sur une *démonstration Mathématique* et opinion étayée sur de simples arguments, entre *certitude* et *opinion vrai-semblable*, entre *preuves* de force différente ; elle va elle-même faire l'expérience de cette progression lorsque son interlocuteur, après lui avoir fait remarquer qu'elle a admis la révolution terrestre sur de *faibles preuves* (l. 155, p. 163), lui propose un argument qu'il pense meilleur : *Je suis sûr que vous ne croyés pas le mouvement de la Terre*

autant qu'il devrait être crû, en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je crois fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve, repliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses sur de foibles preuves. Vous ne me jugiez pas digne de croire sur de bonnes raisons ? Je ne vous prouvois les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, et accommodés à votre usage ; en eussai-je employé d'aussi solides et d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oui, dit-elle, prenés-moi présentement pour un Docteur, et voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre (*Sixième Soir*, l. 148-162, p. 163). On pourrait résumer très brièvement les propos tenus en les regroupant autour de deux idées ou thèmes principaux : d'abord, la diffusion de la science contemporaine ne peut toucher que des gens capables de raisonner (l. 42, p. 158) ; l'élite définie par Fontenelle n'est pas seulement sociale, mais aussi intellectuelle, dirions-nous aujourd'hui. Ensuite, il y a différents types de raisonnement, en fonction de la nature des choses et des gens, et par conséquent différents degrés de connaissance, depuis la *certitude entière* jusqu'à la *simple vrai-semblance* (l. 135-136, p. 162). Cet échelonnement — il faut, je crois, y insister — tient également à la nature des choses (l'éloignement des Planètes nous les fait voir à tort comme des Corps lumineux, alors qu'elles ne font que réfléchir la lumière des Etoiles Fixes), et à la nature humaine, envisagée à la fois dans son unité et dans sa diversité : d'une part, *on ne persuade pas facilement aux Hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux* (l. 77-79, p. 160) ; d'autre part, *les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vrai-semblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou moins de certitude ou de vrai-semblance* (l. 134-149, p. 162).

Bien entendu, on a reconnu dans tout ce développement l'influence de Malebranche sur Fontenelle (Calame, note 1, p. 160). A Rouen, j'indiquais que cette anecdote du *Sixième Soir* renvoyait à deux types de problèmes : « social et philosophique, liés entre eux évidemment. Concernant la société, il s'agit de savoir qui est vraiment capable de maîtriser la science moderne et les pouvoirs qui lui sont liés ; philosophiquement, on est amené à se demander jusqu'à quel point il est en fait possible de dire le vrai : deux types d'interrogation qui mettent profondément en cause la définition de l'épistémè classique » (*Fontenelle*, p. 113). Aujourd'hui, je voudrais faire remarquer ceci : dans ce début du *Sixième Soir*, Fontenelle, en explicitant sa démarche, fonde son entreprise : la gradation des types de connaissance, et des modes de raisonnement, autorise, en effet, justifie la production d'un texte qui vient doubler les discours savants, en proposant à ceux des mondains qui sont suffisamment capables de raisonner un accès « adapté » à l'astronomie ; sans

doute, ils ne sauraient en retirer la même conception qu'en ont les savants ; mais la connaissance qu'ils en auront correspondra à leurs capacités et à leurs exigences, comme le suggérait déjà à la Marquise son interlocuteur dans les dernières lignes du texte de 1686 : *Quoi ! s'écria-t-elle... ! Je suis sçavante ! Oui, repliquai-je, vous l'êtes assés raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra (Cinquième Soir, l. 565-569, p. 156)*. La leçon de rhétorique et de logique adressée à la Marquise dans le *Sixième Soir* fait donc en même temps la théorie du discours lui-même ; elle fonde en raison l'art de persuader dont le texte entier n'est que l'illustration³. Et, proclamant le caractère « progressif », « différencié » de la Vérité, la position de Fontenelle apparaît originale (et subversive) eu égard aux analyses qu'ont proposées de l'épistémè classique M. Foucault et L. Marin.

Si l'on admet que, non content de pratiquer l'art de persuader, Fontenelle s'aventure à le théoriser et à le définir avec plus d'audace que Pascal (à qui il apparaît si souvent s'opposer), on doit voir dans l'aveu suivant plus qu'une banale profession de modestie : *les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine (Préface, p. 4)* ; le risque particulier qu'il a, semble-t-il, conscience d'avoir pris contribue à le mettre en « avance sur son temps » en introduisant — explicitement — du jeu dans l'« appartenance réciproque du savoir et du langage » (Foucault, 1969, p. 103).

MARIE-FRANÇOISE MORTUREUX

NOTES

1. C'est moi qui souligne.
2. Voir Mortureux, 1983, p. 113-116, notes 11 et 12, p. 156-157, et p. 652-653.
3. Pour une analyse textuelle de détail, voir Mortureux, 1983 et 1989b.

BIBLIOGRAPHIE

- Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1969.
- Maigron Louis, *Fontenelle*, Paris, Plon, 1906.
- Marin Louis, *La critique du discours*, Paris, Ed. de Minuit, 1975.
- Mortureux Marie-Françoise, 1982 « Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation », *Langue française* n° 53, *La vulgarisation* (Mortureux éd.), Paris, Larousse, 48-61 ; 1983 *La formation et le fonctionnement d'un discours de la vulgarisation scientifique au XVIIIème Siècle à travers l'œuvre de Fontenelle*, Paris, Didier Erudition ; 1989a « Les enjeux de l'entreprise de Fontenelle dans les *Entretiens sur la pluralité des Mondes* », *Fontenelle*, Paris, P.U.F., 105-115 ; 1989b « *L'astronomie fontenellisée* », *Fachgespräche im 18. Jahrhundert*, B. Schlieben-Lange éd., R.R.A., G. Narr Verlag, 81-114.
- Niderst Alain, *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet, 1972.
- Fontenelle*, Actes du Colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987, Paris, PUF, 1989.
- Le texte des *Entretiens* est cité d'après l'édition d'A. Calame, Paris, M. Didier, 1966. Les éditions de 1686 consultées, celles de Blageard à Paris, et celle d'Amaulry à Lyon, portent respectivement les cotes suivantes à la Bibliothèque Nationale : Rés. R 2778 et Rés. R 2279.

L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie

« ... faites que la philosophie me fournisse
toujours des plaisirs nouveaux. »¹

Toute l'œuvre de Fontenelle orchestre des variations sur le thème du plaisir en travaillant aussi bien sur la fascination de l'homme pour le merveilleux, les fables, les prodiges extraordinaires, que sur la séduction des mathématiques, la jouissance des équations ou les raffinements des hypothèses philosophiques. A la dénonciation de la naïveté heureuse d'un peuple crédule répondent l'astronomie galante et le badinage cartésien avec la marquise. Fontenelle ne critique jamais le plaisir en tant que tel : il n'y a dans son œuvre aucune antinomie entre l'agréable et le bien mais un travail pour articuler la jouissance et la connaissance. Contre toute une tradition théologique opposant aux séductions trompeuses du diable l'ascétisme de la recherche de la vérité, il affirme qu'« il n'y a pas jusqu'aux vérités où l'agrément ne soit nécessaire » (*Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 15). L'agrément cesse d'être pensé comme un ornement extérieur destiné aux lecteurs frivoles, il devient un moteur indispensable de la pensée humaine. Sur quels fondements repose cette notion de plaisir ? Et quelles sont les caractéristiques des plaisirs philosophiques ?

En travaillant sur la superstition, Fontenelle cherche d'abord à en comprendre les causes : il ne s'agit pas tant d'énumérer des anecdotes ou de recueillir des coutumes bizarres que d'analyser tout ce qui peut conduire l'homme à certaines croyances, de mettre en évidence rationnellement les ressorts des comportements irrationnels. *De l'origine des fables* indique que « Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête des extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances » (t. V, p. 372). On constate un décalage surprenant entre l'absurdité de certaines fables et leur transmission de génération en génération, entre l'invraisemblance des histoires et la facilité déconcertante avec laquelle elles sont crues, entre la grossièreté des supercheres et la subtilité des spéculations auxquelles elles donnent lieu. Il suffit de voir une dent d'or pousser à un enfant de sept ans pour crier au prodige : les hommes vont invoquer des causalités surnaturelles aussi subtiles qu'occultes avant d'examiner la dent et de découvrir qu'elle était simplement recouverte par une feuille d'or. Le recours aux desseins mystérieux de la Providence divine

permet de justifier les hypothèses les plus fantaisistes : un médecin prétendit que la dent d'or avait été envoyée par Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs, ce que Fontenelle commente ironiquement en écrivant : « Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs » (*Histoire des oracles*, t. II, p. 315-316).

La fréquence de ce type d'anecdotes montre que la crédulité humaine est un phénomène ordinaire et naturel. Fontenelle l'explique par le concours de plusieurs causes : l'ignorance et le manque d'expérience facilitent la superstition mais ne suffisent pas à la comprendre : l'histoire de la dent d'or est récente, la connaissance et l'habitude des oracles des païens n'ont pas empêché la propagation d'hypothèses irrationnelles². S'y ajoutent la manipulation et la fourberie : la naïveté du peuple est exploitée par des prêtres et des politiciens avides de pouvoir, connaissant bien les ressorts du cœur humain et l'art de frapper l'imagination : les païens ont ainsi admirablement exploité l'horreur que les cavernes inspirent naturellement aux hommes (*Histoire des oracles*, p. 373). Une telle explication est encore insuffisante parce qu'elle ne prend pas en compte le plaisir que l'on peut trouver à la crédulité, c'est-à-dire le rôle de l'imagination. Les hommes ne se laisseraient pas prendre aux fourberies des prêtres, ils ne continueraient pas à transmettre des croyances s'ils ne trouvaient dans les histoires d'oracles ou dans les récits mythologiques la satisfaction d'un désir. Il y a un plaisir lié au merveilleux qui conduit l'homme à se complaire dans la fausseté. Dans les *Dialogues des morts anciens*, Homère dit à Esope : « Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables ; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité » (t. I, p. 217). Cette notion de sympathie présuppose qu'on ne peut pas séparer radicalement la raison des passions, l'évidence intellectuelle de l'imagination. Fontenelle montre constamment le rôle fondamental des passions dans la vie humaine, en dénonçant les contradictions de la philosophie stoïcienne : il est absurde d'obliger l'homme à renoncer à toute passion parce que ce renoncement repose lui-même sur une passion. La morale sociale, loin de se fonder sur des impératifs rationnels, fonctionne grâce aux passions : l'homme est intéressé à paraître désintéressé, éprouve de l'orgueil en jouant l'humilité, etc...³. A cet amour naturel des fables s'ajoutent les plaisirs de la répétition, de l'embellissement et de la déformation qui conduisent l'homme à propager et à amplifier les erreurs. Raconter signifie ne pas dire exactement la vérité, transmettre revient à altérer⁴.

Comme ces plaisirs de l'imagination caractérisent la nature de l'homme, il

n'est pas étonnant que l'on rencontre le même type de fables à travers les temps et les lieux. Fontenelle qui a beaucoup lu Bayle sait bien comment la critique des superstitions païennes peut être utilisée pour dénoncer les faux miracles des chrétiens, ou comment la dénonciation des oracles peut remettre en cause les visions et les prophéties : les modifications qu'il apporte en le traduisant au livre de Van Dale permettent de généraliser le phénomène de la crédulité et d'instaurer un système de déplacements d'une époque à l'autre. Fontenelle utilise une stratégie très habile : il réussit à étendre la portée du livre de Van Dale en se donnant l'air de la limiter. Van Dale rapportait toute une série d'histoires récentes, concernant exclusivement les superstitions catholiques, qui sont supprimées dans la version française de l'*Histoire des oracles*. Fontenelle semble ainsi jouer le rôle d'un bon catholique, qui s'oppose aux préjugés protestants de Van Dale. Mais en réalité il n'adopte pas du tout la thèse catholique : il reproche à Van Dale non de critiquer le catholicisme mais d'accréditer l'opinion que le protestantisme serait préservé du virus de la crédulité. A travers les oracles païens, Fontenelle pose le problème du phénomène général de la croyance : on peut déduire de son œuvre que toutes les religions sont fondées sur la superstition⁵.

Cet amour des fables ne se rencontre pas seulement dans la religion : les philosophes peuvent aussi s'entêter d'un préjugé, perdre tout esprit critique et être « plus incurables que le peuple même » (*Histoire des oracles*, p. 355). Ainsi la physique de Newton séduit les savants du XVIII^{ème} siècle bien qu'elle soit confuse, irrationnelle et fasse opérer à la connaissance une régression antécartésienne puisqu'elle réintroduit comme principes d'explication des qualités occultes. Newton prétend, à la différence des scolastiques, n'établir que des qualités manifestes, et soutient que seules les causes de ces qualités sont occultes. A quoi Fontenelle objecte : « Mais ce que les scolastiques appelaient qualités occultes, n'étaient-ce pas des causes ? Ils voyaient bien aussi les effets » (*Eloge de Newton*, t. VII, p. 281-282)⁶. C'est pourquoi Fontenelle utilise pour décrire le newtonianisme le vocabulaire de la mode, de la séduction, de l'autorité : la physique de l'attraction contient des incohérences fondamentales ; son succès vient de l'engouement qu'elle exerce sur les hommes⁷.

Si la physique de Newton est une fable des temps modernes, on peut comprendre que les fables de la mythologie aient été la philosophie de l'antiquité. La différence d'élaboration des textes s'explique seulement par l'évolution de l'histoire : « tout ce qu'aurait pu faire Archimède dans l'enfance du monde aurait été d'inventer la charrue » (*Digression sur les Anciens et les Modernes*, t. V, p. 285-286). Il ne faut donc pas rejeter entièrement les fables, elles présentent une forme de rationalisme : « D'où peut venir cette rivière

qui coule toujours a dû dire un contemplatif de ces siècles-là ? Etrange sorte de philosophe mais qui aurait peut-être été un Descartes de ce temps-ci » (*De l'origine des fables*, p. 356). C'est pourquoi Fontenelle opère souvent un détournement ironique des expressions des fables en traduisant en termes poétiques ce qu'on pourrait exprimer également de manière philosophique. L'éloge de Cassini explique que ce savant est, comme Galilée, devenu aveugle parce que « les observations subtiles demandent un grand effort des yeux ». Et Fontenelle ajoute : « Selon l'esprit des fables, ces deux grands hommes qui ont fait tant de découvertes dans le ciel, ressembleraient à Tiréasias, qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des dieux » (t. VI, p. 348)⁸. On trouve fréquemment ce type de textes dans les *Eloges*, c'est-à-dire dans des œuvres où Fontenelle respecte au plus haut point les conventions de la bienséance intellectuelle. On peut donc penser qu'il s'agit de lieux communs, au sens que la rhétorique classique donnait à ce terme : il est très souvent possible de traduire une vérité philosophique dans le vocabulaire de la fable parce qu'il y a des relations entre la logique de la raison et celle de l'imagination. Mais cela signifie surtout que la philosophie et les fables s'intéressent aux mêmes objets, donnent des explications des mêmes phénomènes. Il ne s'agit donc pas d'opposer le merveilleux et la rationalité, les prodiges et les lois, mais de voir que ce sont les mêmes événements qui ont pu être interprétés comme déterminés par des principes physiques ou comme renvoyant aux desseins impénétrables de Dieu. Fontenelle retire ainsi toute spécificité à la notion de surnaturel en opérant en quelque sorte une révolution copernicienne — ou si l'on préfère spinoziste — de cette notion : le surnaturel n'est qu'un nom que les hommes donnent à certains phénomènes, il ne désigne pas des objets particuliers mais un certain type d'interprétation humaine. Il est donc possible de comprendre le surnaturel en le réduisant à l'ensemble de ses composantes naturelles, et l'on pourra par ce travail de décanage trouver les éléments vrais qui ont donné naissance à des théories fausses.

En situant les fables par rapport à une histoire de la raison humaine, Fontenelle déplace la perspective de Thomassin dans *La méthode d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures*. Thomassin voit dans les fables de l'antiquité, une fois qu'on les a expurgées de leurs erreurs, une des premières expressions des vérités révélées de l'Écriture, pouvant contribuer utilement à l'instruction de la jeunesse : « La religion et la morale chrétienne, dont les jeunes gens sont instruits dès leur enfance, peuvent suffire pour nourrir leur esprit, et pour régler leurs mœurs. Mais ne sera-ce pas un très grand avantage pour eux, si on leur fait remarquer dans les livres qu'ils ont à tous moments entre les mains, les semences de cette même religion, et les règles de cette même

morale ? Si on leur montre que l'Écriture Sainte a été la source d'où Homère et tous les poètes, qui l'ont imité, ont puisé la plupart des vérités qu'ils ont connues, et les règles de vertu qu'ils ont débitées ? Si on leur fait connaître, que les arts, les sciences, les belles-lettres, et la poésie même, ont pris leurs commencements dans le peuple de Dieu, et se sont répandus de là comme du pays de leur origine, dans tout le reste de la terre ? Si on leur fait voir, que Noé et ses enfants ayant appris les vérités et les règles les plus importantes de la théologie et de la morale, presque immédiatement du premier homme que Dieu créa, et qu'il combla de science et de sagesse, communiquèrent ces mêmes lumières à toutes les peuplades qu'ils envoyèrent selon le commandement que Dieu leur en fit, dans toutes les parties du monde ? »⁹. A cette universalité biblique, Fontenelle oppose une universalité humaine, à une origine divine des fables, une origine humaine : il voit dans les fables de l'antiquité un exemple de crédulité, qui, bien loin d'être une image déformée de la vraie foi, doit nous conduire à une attitude critique à l'égard de toutes les vérités révélées. Pour Thomassin, la naissance de Jésus-Christ a mis définitivement fin aux oracles¹⁰ ; pour Fontenelle, les oracles ont continué à se perpétuer aux débuts du christianisme. Thomassin critique le goût du plaisir des hommes qui les éloigne de la Providence et les conduit à devenir indifférents à la morale, à « oublier Dieu et l'éternité qui nous attend »¹¹ ; Fontenelle montre comment le plaisir est lié au fonctionnement de l'imagination et de la raison humaine. Le travail de Thomassin consistait à intégrer les vérités mutilées et confuses du paganisme dans une théologie chrétienne à laquelle elles peuvent apporter certains agréments ; en utilisant son livre comme guide la jeunesse peut faire des ouvrages des poètes « une partie de ses études et de ses innocentes délices »¹². Le travail de Fontenelle consiste à déplacer les plaisirs de l'imagination, à opérer un véritable transfert affectif de la superstition à la rationalité. Les plaisirs que procurent les fables, les vérités partielles qu'elles contiennent, doivent être exploités en les mettant au service de la connaissance. La notion de plaisir intellectuel est analysée par Fontenelle en termes d'intensité et non en termes moraux : il n'oppose pas comme Thomassin de bons et de mauvais plaisirs, de saines séductions et des artifices diaboliques, des gaietés licites et des satisfactions envenimées ; il oppose des plaisirs répétitifs et monotones à des satisfactions indéfiniment renouvelées. Ce sont les vérités rationnelles qui peuvent procurer à l'homme les joies les plus extraordinaires.

La description des grands mathématiciens, faite dans les *Eloges*, insiste constamment sur le bonheur ineffable que leur procure leurs recherches. Des analyses épicuriennes de la séduction de l'algèbre ou de la passion de la géométrie remplacent les lieux communs habituels louant l'abnégation du savant qui délaisse le monde pour s'enfermer dans la solitude des équations et qui

sacrifie héroïquement toute passion à la recherche de la vérité. Il y a dans les *Eloges* une étonnante transposition stylistique : Fontenelle décrit les premières spéculations de ses héros dans le vocabulaire de la galanterie et du libertinage. Les géomètres qui ont renoncé à la carrière dessinée par leurs parents pour se plonger dans les mathématiques sont peints comme des amants éperdus, voulant faire un mariage d'amour et délaissant pour cela la riche héritière choisie entre mille par leur famille. La première rencontre avec les mathématiques est écrite dans le vocabulaire du coup de foudre, déjouant toutes les prévisions : alors qu'on avait pris garde de ne jamais laisser entre leurs mains des livres de mathématiques, ils en ont par hasard découvert un, n'ont pas réussi à s'arracher à cette lecture, et ont trouvé ensuite toutes les autres connaissances stériles et ennuyeuses. « Bernouilli reçut l'éducation ordinaire de son temps ; on le destinait à être ministre, et on lui apprit du latin, du grec, de la philosophie scolastique, nulle géométrie : mais dès qu'il eût vu par hasard des figures géométriques, il en sentit le charme, si peu sensible pour la plupart des esprits. A peine avait-il quelque livre de mathématique, encore n'en pouvait-il jouir qu'à la dérobée : à plus forte raison il n'avait pas de maître ; mais son goût, joint à un grand talent, fut son précepteur » (t. VI, p. 135)¹³. Ce premier coup de foudre n'est pas une passion fugitive mais le point de départ d'un amour durable et profond. Fontenelle décrit avec lyrisme les plaisirs ineffables des nuits d'amour de ses héros : Varignon était ravi en entendant les cloches sonner à deux heures après minuit de se dire qu'il était inutile de se coucher pour se relever à quatre heures : « Il ne sortait de là ni avec la tristesse que ces matières pouvaient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devait causer la longueur de l'application : il en sortait gai et vif, encore plein des plaisirs qu'il avait pris, impatient de recommencer. Il riait volontiers en parlant de géométrie, et à le voir, on eût cru qu'il la fallait étudier pour se bien divertir » (t. VII, p. 150). On atteint presque le vocabulaire des romans dans les descriptions des relations de Carré avec les femmes qui suivaient son enseignement : « Son commerce avec elles avait encore l'assaisonnement du mystère ; car elles ne sont pas moins obligées à cacher les lumières acquises de leur esprit, que les sentiments naturels de leur cœur, et leur plus grande science doit toujours être d'observer jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance » (t. VI, p. 302).

La géométrie est ainsi décrite dans le vocabulaire du divertissement : c'est moins l'intelligence des géomètres qui semble remarquable que leur capacité à éprouver une jouissance mathématique.

Pascal définissait la géométrie comme la connaissance la plus parfaite que l'homme puisse atteindre, connaissance qui n'est cependant pas entièrement

parfaite puisqu'elle ne peut ni définir tous les termes, ni prouver toutes les propositions. Ainsi la divisibilité de l'espace à l'infini est admise par les géomètres, quoiqu'ils ne la comprennent pas, parce que la thèse contraire est absurde. La géométrie enseigne à l'homme à se situer dans une double infinité, réflexion extrêmement utile parce qu'elle apprend « à s'estimer à son juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que tout le reste de la géométrie même »¹⁴. La méthode géométrique devient une propédeutique aux *Pensées*. Fontenelle inverse les valeurs pascaliennes : la géométrie n'est pas définie comme une préparation à la religion mais comme une connaissance qui est source de jouissance. On retrouve ici le fondement de la critique de l'argument du pari : si Fontenelle s'intéresse comme Pascal aux probabilités¹⁵, il refuse l'exploitation religieuse qui en est faite dans les *Pensées* : il est aberrant de gager une vie certaine, qui peut être très heureuse, pour une éternité incertaine ; l'esprit de jeu doit nous apprendre à estimer la valeur des biens et des plaisirs terrestres ; Pascal fausse les termes du problème en ôtant toute valeur au divertissement¹⁶.

On peut alors comprendre que, contre toute philosophie de l'ascétisme, Fontenelle fasse du plaisir un moteur de la recherche philosophique. Le plaisir est un facteur nécessaire de la pédagogie : Fontenelle s'oppose à la méfiance théologique envers l'agréable et à la méthodologie de l'enseignement jésuite qui contrarie systématiquement les désirs naturels des élèves¹⁷. Les *Eloges* montrent que l'attrance naturelle pour une discipline est signe d'une prédisposition à l'étude. En analysant l'histoire du théâtre, Fontenelle écrit : « Il faut des spectacles et des divertissements à quelque prix que ce soit ; et la religion elle-même, toute sérieuse qu'elle est, est obligée à en fournir quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs » (t. III, p. 31). Une philosophie austère se propose donc un programme contradictoire : ou les hommes ne la suivront pas, ou ils trouveront un plaisir à l'ascétisme.

La critique des fables et des oracles ne peut donc être efficace que si elle procure au lecteur des agréments : Fontenelle joue constamment sur l'ironie, l'humour, la complicité pour conduire son lecteur à rire de la superstition et à déplacer dans la critique les plaisirs qu'il aurait pu avoir envie d'éprouver dans la crédulité. L'ironie contrebalance la naïveté de l'homme : dans les *Dialogues des morts modernes*, Molière dit à Paracelse : « C'est beaucoup de s'être moqué de soi ; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-même » (t. I, p. 373-374). Fontenelle traduit Van Dale « afin que les femmes et ceux mêmes d'entre les hommes qui ne lisent pas volontiers le latin ne fussent point privés d'une lecture si agréable et si utile » (t. II, p. 289) ; il en modifie le plan et supprime les digressions érudites pour l'agrément de ses lecteurs. Le plaisir ne joue pas

seulement ici le rôle d'un alibi — permettant à Fontenelle de soutenir impunément des thèses périlleuses — ; l'efficacité de la critique ne peut passer que par la satisfaction du lecteur : pour rendre la philosophie populaire, il faut la rendre agréable¹⁸. Fontenelle ne joue jamais sur l'indignation théologique, il ne prend pas le ton de moraliste amer qu'on peut trouver dans certaines pages de La Rochefoucauld : même les superstitions les plus invraisemblables peuvent être la source d'un divertissement. A la manière dont Bayle montre dans le *Dictionnaire historique et critique* que les grands criminels ou les vices particulièrement raffinés peuvent susciter en nous une forme d'admiration¹⁹, Fontenelle analyse des erreurs particulièrement réussies. Il commente ainsi une thèse de Plutarque, voulant que dans les premiers temps tout le monde soit naturellement poète : « je trouve cela trop faux et trop joli pour qu'on le réfute sérieusement » (t. II, p. 445).

C'est pourquoi Fontenelle a pu écrire des fables au second degré, c'est-à-dire des histoires fictives, servant seulement à polémiquer contre la crédulité humaine. C'est le cas de l'*Extrait d'une lettre écrite de Batavia dans les Indes orientales*, publié dans les *Nouvelles de la République des lettres* de janvier 1686. Fontenelle joue officiellement le simple rôle de transmetteur d'un récit de voyage, particulièrement curieux sur un plan ethnologique. Dans l'île de Bornéo, seules les femmes peuvent accéder à la royauté. A la mort de la reine Mliséo, sa fille Mréo lui succéda ; mais les nouveautés qu'elle a introduit dans le gouvernement ont conduit les peuples à contester son pouvoir ; et une autre princesse, nommée Eénégü, a prétendu être la fille de Mliséo et déposséder Mréo. Le texte décrit la guerre civile qui enflamme l'île et les arguments des différents partis. La fiction du récit de voyage était suffisamment crédible pour réussir à tromper Bayle ; le texte est en réalité une mystification qui ironise sur la religion grâce à un jeu d'anagrammes : Mréo = Rome, Mliséo = Solime c'est-à-dire Jérusalem, Eénégü = Genève²⁰. Le masque de la fable offre une arme critique : Fontenelle dénonce la crédulité par un travail de traduction qui permet, par exemple, de comparer le célibat des prêtres et la castration des eunuques : « Mréo voulait que tous ses ministres fussent eunuques, condition très dure, qu'on n'avait point jusqu'alors imposée, et cependant elle ne les faisait mutiler que d'une certaine façon qui n'empêchait pas les maris de se plaindre encore d'eux »²¹. Le dogme est présenté comme une curiosité ethnologique, les décrets théologiques, tous comme ceux d'un monarque, permettent d'obtenir un pouvoir absolu en évitant toute discussion rationnelle. En utilisant une fable pour dénoncer la religion, Fontenelle montre qu'il n'y a pas de différence de nature entre la mythologie et la théologie, qu'on est renvoyé dans les deux cas à des formes de superstition. Enfin, en écrivant un texte à clefs, il donne une leçon de méthodologie à son lecteur : il faut lire les fables religieuses comme la

relation de l'île de Bornéo de façon critique, en substituant l'analyse à la croyance. L'efficacité de ce type de texte vient du plaisir qu'il produit : en créant une relation de complicité avec son lecteur, Fontenelle lui fait découvrir les joies de l'ironie, du sous-entendu, de la critique sourde.

Tout comme au théâtre, Fontenelle exploite parfois des effets de surprise en montrant comment une construction qui semble entièrement imaginaire peut se révéler, après analyse, tout à fait réelle. C'est le cas de l'histoire des abeilles dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* : la stratégie du texte consiste à émerveiller la marquise par la description fantastique des mœurs d'un peuple d'arabes pour lui faire percevoir avec encore plus d'étonnement les beautés cachées de la nature²².

Pour Fontenelle, passer de l'opinion à la connaissance, ce n'est donc pas renoncer à l'agréable, mais passer du faux merveilleux de la superstition au vrai merveilleux de la grande mécanique. Toute la pédagogie des *Entretiens sur la pluralité des mondes* met en œuvre ce passage, et la galanterie même du texte est une façon de satisfaire philosophiquement les passions humaines. Fontenelle se promène avec la marquise à dix heures du soir dans un parc magnifique et s'entretient d'hypothèses philosophiques là où on aurait attendu des bagatelles séduisantes. La marquise ne veut pas qu'on l'ennuie, et on peut se demander si les *Entretiens* ne représentent pas un renouvellement des conversations galantes : il y a sans doute plus de merveilleux et de charme dans les hypothèses de Copernic ou dans les tourbillons cartésiens²³ que dans les fadaïses indéfiniment renouvelées des romans. C'est là où, un siècle plus tard, la poésie romantique communiquera à cœur ouvert en voguant en silence que Fontenelle fait passer toute la séduction par la parole. Le plaisir ne vient pas d'un sentimentalisme ineffable, mais des spéculations rationnelles agrémentées par l'imagination. Si l'astronomie est définie dans les *Entretiens* comme la fille de l'oisiveté, elle peut également être le prétexte de tendres déclarations : Fontenelle, après avoir expliqué le système des planètes à la marquise lui fait promettre de ne jamais voir le ciel, le soleil ou les étoiles sans penser à lui (t. II, p. 137).

Cette découverte du vrai merveilleux est expliquée grâce à la métaphore de l'opéra : « ...je me figure toujours que la nature est un grand spectacle, qui ressemble à celui de l'opéra. Du lieu où vous êtes à l'opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est : on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contrepoids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment cela se joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un vol qui lui aura

paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes » (t. II, p. 17-18). Ce texte est très proche de la description faite par Descartes, au début du *Traité de l'homme* « des grottes et des fontaines qui sont aux jardins de nos Rois » : dans les deux cas, l'illusion de la finalité cache le mécanisme. Le spectateur ou le promeneur naïfs s'imaginent qu'une déesse vient au secours d'un pauvre mortel ou que Neptune les menace de son trident parce qu'ils ont poursuivi Diane cachée dans les roseaux, sans comprendre que ces mouvements sont dus à des roues et des contrepoids dépendant du « caprice des ingénieurs » qui les ont conçus²⁴. Le mécanisme a également une beauté et des agréments cachés : au plaisir naïf de la finalité se substitue un émerveillement intellectuel ; le machiniste caché dans le parterre s'étonne de ce qui ne surprend pas les autres spectateurs et peut donc jouer d'une autre forme d'extraordinaire.

Ce passage se fait en éveillant simplement la curiosité de la marquise : il n'est pas nécessaire pour Fontenelle de pratiquer une rupture entre l'opinion et la connaissance, aucun abîme épistémologique ne sépare le sensible de l'intelligible. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, même s'ils développent la physique cartésienne, suivent un autre rythme que celui des *Méditations*. Descartes médite pendant six jours, Fontenelle pendant six soirs : la vie ordinaire n'est pas incompatible avec la vie philosophique, on peut tenir des conversations oiseuses toute la journée avec les voisins de campagne et spéculer le soir sur les habitants de Mars ou de Jupiter. Descartes se procure un « repos assuré dans une paisible solitude » pour pouvoir méditer²⁵, Fontenelle spéculé en conversant. Descartes ferme les yeux, bouche ses oreilles, se détourne de tous ses sens²⁶, craignant que les erreurs sensibles puissent contaminer ses spéculations, Fontenelle voit dans le spectacle touchant de la nature et dans la beauté du ciel étoilé le point de départ de l'analyse philosophique. Cette opposition de méthode repose sur une critique des fondements de la connaissance cartésienne, des idées innées et de la notion d'évidence. Pour Fontenelle les idées comme les axiomes viennent de l'expérience, il est donc absolument stérile de vouloir acquérir des connaissances en se coupant du sensible²⁷.

C'est pourquoi aux angoisses des *Méditations* dont le « dessein est pénible et laborieux », qui font tomber Descartes dans « une eau très profonde » où il ne peut ni assurer ses pieds ni nager²⁸, Fontenelle peut substituer les plaisirs toujours nouveaux de la philosophie. La philosophie offre de véritables jouissances bien supérieures à celles de la mythologie. Le développement des fables était lié à l'amour de l'homme pour le récit, à l'envie de transmettre et d'embellir ; le développement de la philosophie s'articule à

l'envie de diffuser les lumières. Tout le travail de Fontenelle comme secrétaire de l'Académie des Sciences consiste à instaurer des réseaux de communication entre savants : « Le goût de la philosophie, assez universellement répandu, devait produire entre les savants l'envie de se communiquer mutuellement leurs lumières » (*Préface de l'histoire de l'Académie des Sciences*, t. VI, p. 4). L'approfondissement de la connaissance repose sur la séduction de la rationalité : Fontenelle explique à la marquise que les mathématiciens sont comme les amants, dès qu'on leur a accordé quelque chose, ils exigent de nouvelles faveurs (t. II, p. 120). Enfin à une politique manipulant le peuple en le maintenant dans l'ignorance et mettant des obstacles à la recherche scientifique, s'oppose un autre type de politique, comme celle de Colbert, qui favorise le développement des lumières par un système de pensions²⁹.

Les promenades avec la marquise, le travail de secrétaire de l'Académie des Sciences, dessinent ainsi les allées d'une nouvelle philosophie, toutes semées de roses. Dans un texte de jeunesse — *la description de l'empire de la poésie* — Fontenelle joue sur la métaphore de la cartographie pour différencier différents types de poésie. Aux déserts du bon sens, auxquels il est difficile d'accéder parce que les chemins sont étroits et les guides peu nombreux, s'oppose la province des pensées fausses dont les chemins semés de fleurs s'enfoncent sous le pied. Tout se passe comme si l'œuvre de Fontenelle, décrivant l'empire de la philosophie, cherchait à guider les hommes vers les déserts de la rationalité en leur proposant suffisamment d'agréments pour les détourner des provinces de la superstition. Les *Entretiens* tracent avec la marquise les chemins d'une nouvelle carte du Tendre.

BARBARA DE NEGRONI

NOTES

1. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, in *Œuvres* de Fontenelle, Paris, 1790, 8 volumes, t. II, p. 114. Toutes les citations de Fontenelle tirées de cette édition seront données entre parenthèses dans le cours du texte.

2. *De l'origine des fables*, t. V, p. 352. Fontenelle montre constamment que la connaissance et l'expérience peuvent *diminuer* la superstition mais non la supprimer. On peut établir cette thèse en juxtaposant différents textes. Dans *l'Eloge de Louville*, il écrit que les comètes et les éclipses qui effrayaient le peuple de Paris il n'y a pas cent

ans lui sont devenues indifférentes. « Mais encore aujourd'hui les paysans près d'Orléans disent que tout homme qui observe le ciel est un magicien » (t. VII, p. 438-439). Mais, en même temps, il souligne dans *l'Histoire des oracles* et *De l'origine des fables* que le règne de la superstition n'est pas terminé et que les croyances les plus ridicules du paganisme peuvent se retrouver dans le christianisme.

3. Cf. *Dialogues des morts anciens avec les modernes*, t. I, p. 362 : « Au fond tous les devoirs se trouvent remplis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir ; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se trouvent faites : enfin, l'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train ; ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'aurait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie. »

4. A ce goût de la transmission, s'ajoute le respect pour l'antiquité qui conduit à vénérer les légendes en fonction de leur ancienneté.

5. Sur ce point, cf. J.-R. Carré, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, 1932, IV^e partie, chap. 4.

6. La portée de ce texte est d'autant plus forte qu'il est extrait d'un éloge, genre littéraire dont Fontenelle connaît parfaitement les obligations et qui implique de voiler soigneusement toute critique.

7. Cf. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, p. 273 : « Mais le newtonianisme est devenu depuis peu tellement à la mode, car il y en a aussi même chez ceux qui pensent, et il a pris ou tant d'autorité ou tant de vogue, qu'il mérite d'être attaqué directement et dans toutes ses formes. »

8. On a un texte du même type dans la Préface de *l'Histoire de l'Académie des sciences* : « Il semble que le ciel voulût favoriser cette compagnie naissante de mathématiciens par deux éclipses (...) et l'on sait assez combien les éclipses sont précieuses aux astronomes par tous les usages qu'ils en tirent. » (t. VI, p. 9). Ce qui, dans l'esprit des fables, aurait été un signe arbitraire de la puissance céleste, devient l'occasion d'observations physiques.

9. Cf. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures*, Paris, 1681, Préface § XI. Voici un exemple d'application de cette méthode, tiré du chapitre consacré aux oracles (t. I, p. 586-587). Thomassin y commente un texte de Virgile : « Virgile ne songeait à rien moins qu'à prédire la nativité de Jésus-Christ. Mais l'esprit de la prophétie qui tend à prédire des choses grandes et convenables à la joie et au salut des hommes, le poussa à faire une prédiction qui ne peut se vérifier que dans cette adorable naissance. Ce même poète s'est étudié à répandre dans son ouvrage cent prédictions de la grandeur future de l'Empire de Rome et des victoires d'Auguste ; ces destins et ces desseins éternels de la divinité ayant préparé avant les siècles à cette ville et à cet empereur une étendue presque infinie de domination et de gloire. Ces idées ne sont grandes que parce que l'âme raisonnable même dans les Patens est naturellement prévenue de ces grandes vérités, que toutes les choses temporelles sont réglées par les desseins et conseils éternels de Dieu ; qu'il y a une puissance souveraine et éternelle

qui est la dispensatrice et la maîtresse des Empires et des Empereurs, de leur puissance et de leur gloire ; enfin que c'est un grand avantage et une grande marque d'excellence, que d'avoir été prédestiné de Dieu avant les siècles, d'avoir été préparé, prédit et attendu depuis plusieurs siècles. »

10. Cf. *ibid.*, t. I, p. 590 : « La véritable raison du silence imposé aux oracles était que par l'incarnation du verbe divin, la vérité éclairait le monde et y répandait une abondance de lumières toutes autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompait des illusions des augures, des Astrologues, des observations des entrailles des bêtes, et des fourberies de la plupart des oracles, qui n'étaient effectivement que des impostures, où les hommes se trompaient les uns les autres par des paroles obscures et à double sens. Enfin, s'il y avait des oracles où les démons donnaient des réponses, l'avènement de la vérité incarnée avait condamné à un silence éternel le père du mensonge. »

11. *Ibid.*, Préface, § XXIV.

12. *Ibid.*, Préface.

13. Cf. également les éloges de Tschirnhaus, du marquis de l'Hôpital, d'Ozanam et de Varignon. Voici le portrait de Varignon (t. VII, p. 147) : « Il prenait sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des livres de cette espèce (c'est-à-dire de géométrie), ou plutôt il les mettait au nombre des nécessités absolues : il fallait même, et cela pouvait encore irriter sa passion, qu'il ne les étudiât qu'en secret ; car ses parents, qui s'apercevaient bien que ce n'étaient pas là les livres ordinaires dont les adultes faisaient usage, désapprouvaient beaucoup, et traversaient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnait. »

14. Cf. Pascal, *De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*, Pléiade, p. 591.

15. Cf. *Eloge de Montmort*, t. VII, p. 51 : « L'esprit du jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu déshonoré par son objet, par son motif et par la plupart de ceux qui le possèdent ; mais du reste il ressemble assez à l'esprit géométrique. »

16. Cf. *Réflexions sur l'argument de Mr Pascal et Mr Locke*, et les commentaires de J.-R. Carré, *op. cit.*, IV^e partie, chap. 5.

17. Sur la pédagogie des jésuites, cf. George Snyders, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, P.U.F., 1965. Les textes sur le plaisir s'opposent à la pédagogie jésuite, même si Fontenelle ne fait pas apparaître explicitement la polémique.

18. On peut rapprocher ici la démarche de Hume de celle de Fontenelle : l'*Enquête sur l'entendement humain* cherche à développer une philosophie facile, utile et amusante.

19. Cf. *Dictionnaire historique et critique*, art. "Rangouze", note A.

20. Cf. A. Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet, 1972, III^e partie, ch. 3.

21. *Nouvelles de la république des lettres*, janv. 86.

22. Cf. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, t. II, p. 87 : « Est-ce tout dit la Marquise ? Dieu soit loué ! Rentrons un peu dans le sens commun si nous

pouvons. De bonne foi où avez-vous pris tout ce roman-là ? Quel est le poète qui vous l'a fourni ? Je vous répète encore, lui répondis-je, que ce n'est point un roman. Tout cela se passe ici sur notre terre, sous nos yeux. Vous voilà bien étonnée ! »

23. Cf. *Entretiens...*, p. 39 : Fontenelle dit du système de Copernic qu'il est « riant » et que « sa hardiesse fait plaisir » ; p. 98 il parle des tourbillons cartésiens « dont le nom est si terrible et l'idée si agréable ».

24. Cf. *Traité de l'homme*, Pléiade, p. 814-815.

25. *Première méditation*, Pléiade, p. 267.

26. *Troisième méditation*, p. 284. Sur le caractère anti-cartésien de la conversation, cf. A. Pessel, *De la conversation chez les précieuses*, Communications n° 30.

27. Cf. J.-R. Carré, op. cit. II^e partie, ch. 5 et 6.

28. *Première méditation*, p. 272, *Deuxième méditation*, p. 274.

29. *Eloge de Rolle*, t. VII, p. 62-63 : « Aussitôt Colbert, qui avait des espions pour découvrir le mérite caché, déterra Rolle de l'extrême obscurité où il vivait, et lui donna une gratification qui devint ensuite une pension fixe ».

De l'indigeste somme d'érudition produite par les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles réunis sur la question des fables, que reste-t-il hors le petit opuscule de Fontenelle qui, précisément, décidait au nom de la raison l'exclusion de la mythologie ?

En publiant *De l'origine des fables*, petit ouvrage écrit de la même plume élégante et alerte que les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Fontenelle allait convaincre un large public que si l'usage mondain de la mythologie méritait d'être retenu pour le plaisir qu'il apportait, son étude érudite, en revanche, constituait une fausse science et une perte de temps. Conséquence plus grave : l'érudition n'étant plus considérée comme un savoir, l'histoire du passé fondée sur les vestiges et les traditions se trouvait rejetée hors du domaine des sciences.

C'est cette perspective que retient Blandine Barret-Kriegel qui voit en Fontenelle le responsable d'une fracture qui allait consommer « la défaite de l'érudition »¹, tandis que Marcel Détiéne associe *De l'origine des fables* à un autre ouvrage publié en 1724 — celui du jésuite Lafitau : *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps* — pour situer le moment d'un ébranlement, le point d'origine de cette nouvelle science du mythe qui s'appelle elle-même « mythologie comparée »².

La réflexion de Fontenelle sur les fables produit donc un double effet : elle ouvre la voie à une nouvelle approche du mythe — en dehors des cadres de l'histoire — en même temps qu'elle fait obstacle à la constitution d'une histoire des temps reculés telle que Nicolas Fréret en suggère les contours devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 17 mars 1724.

L'année 1724 — que ce soit par hasard ou par nécessité — constitue donc une année clé pour la question de la fable et la mise en évidence de ses enjeux. On ne saurait toutefois apprécier l'originalité de Fontenelle sans rappeler les grandes lignes de l'horizon sur lequel elle se dessine.

Comme l'a remarquablement exposé Jean Starobinski³, la mythologie aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles présente deux démarches bien distinctes. L'une se propose de rendre déchiffrable le code uniformément utilisé par les artistes

et l'élite cultivée, en éclairant les allusions des œuvres et de la conversation mondaine aux motifs et aux divinités du paganisme antique ; l'autre tente de constituer un savoir des fables en posant la question de leur valeur de vérité.

La première de ces deux démarches ne nous intéresse ici que dans la mesure où Fontenelle ne la récuse pas et fait écho à tout son siècle⁴ pour réaffirmer combien la connaissance de la mythologie procure de plaisir à l'honnête homme qui la considère comme un ornement de l'esprit : « ...quoique nous soyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne foi les fables — écrit-il — nous reprenons très aisément le même tour d'esprit qui rendit les fables si agréables pour eux : ils s'en repaissaient parce qu'ils y ajoutaient foi ; et nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans les croire »⁵.

Considérée de cette manière, la mythologie constitue un système clos dont les motifs sont coupés du temps, fixés pour l'éternité dans un passé fictif et localisé dans l'espace gréco-latin. La fable se présente comme un vocabulaire, comme un langage figé offrant aux poètes comme maux orateurs des figures qui permettront de faire jouer tout un système de reconnaissance.

Que l'on aborde la seconde démarche, et tout change : les généalogies des dieux et des héros quittent la synchronie pour s'inscrire dans la durée historique. La question se pose alors de savoir ce que disent les fables, quelle histoire elles obscurcissent, comment on doit les interpréter...

Issue de l'Antiquité elle-même, l'idée que les fables sont de l'histoire, quoique de l'histoire obscurcie⁶, avait occupé bon nombre d'érudits depuis la Renaissance. Toutefois, il faut en convenir, ces érudits avaient bien souvent contribué à rendre plus ténébreux encore ce qui était admis comme obscur. C'est pourquoi dans le troisième de ses *Entretiens sur les Sciences*, le Père Lamy exprime le vœu que « des personnes judicieuses » fassent l'histoire des premiers temps des païens, « soit de l'obscur, soit du fabuleux »⁷. L'entreprise permettrait d'une part de comprendre comment les fables ont pu se former, d'autre part de mettre de l'ordre dans l'histoire profane que l'on pourrait ainsi joindre à l'histoire sainte.

Ce double objectif fut celui des érudits du XVII^e siècle : Kircher, Grotius, Bochart, Selden, Vossius, Marsham et Huet... pour ne citer que ceux dont les noms se retrouvent encore sous la plume de Voltaire au siècle suivant. Tous cependant savaient où ils allaient puisque leurs recherches avaient pour but de confirmer l'hypothèse admise par l'Église (il serait plus juste de parler des Églises) selon laquelle les fables étaient des altérations de la tradi-

tion biblique. L'idée remontait à Clément d'Alexandrie et postulait que les dieux païens étaient le reflet pluralisé et dégénéré du vrai Dieu dont parle la *Genèse*, ou des grandes figures de l'Écriture Sainte. La révélation primitive se serait progressivement obscurcie pour les peuples infidèles et pécheurs. Après la dispersion de Babel, ayant fini par oublier le seul et véritable Dieu, ils auraient divinisé leurs princes, les conquérants qui les avaient subjugués, voire même les bêtes et les fleuves... De même, leurs langues ne seraient que des idiomes dérivés de l'hébreu.

Il restait à l'érudition à en envelopper les multiples variantes, chacun découvrant — fera remarquer Jaucourt — « ce que son génie particulier et le plan de ses études l'ont porté à y chercher ». L'état qu'il fait de cette recherche dans l'article « Mythologie » de l'*Encyclopédie* permet assez bien de juger de l'image laissée par les travaux érudits dans l'esprit d'un homme qui avait lu Fontenelle. Partir de là, c'est certainement parler de l'effet avant de parler de la cause, mais cela permet aussi de souligner la rupture provoquée par l'*Origine des fables*.

Pour l'encyclopédiste, les nouveaux systèmes historiques que les mythologues modernes ont tirés du corps informe des fables ne valent pas mieux (ils sont même pire !) que les histoires transmises sur les premiers âges par les historiens anciens : « L'un, entêté de ses Phéniciens, les trouve partout et cherche dans les équivoques fréquentes de leur langage le dénouement de toutes les fables ; l'autre, charmé de l'antiquité de ses Egyptiens les regarde comme les seuls Pères de la Théologie et de la Religion des Grecs et croit découvrir l'explication de leurs fables dans les interprétations capricieuses de quelques hiéroglyphes obscurs ; d'autres apercevant dans la Bible quelques vestiges de l'ancien héroïsme, puisent l'origine des fables dans l'abus prétendu que les poètes firent des Livres de Moïse qu'ils ne connaissaient pas : et sur les moindres ressemblances, font des parallèles forcés des héros de la fable et de ceux de l'Écriture Sainte.

Tel de nos savants reconnaît toutes les divinités du paganisme parmi les Syriens, tel autre parmi les Celtes ; quelques-uns jusque chez les Germains et les Suédois ; chacun se conduit de la même manière que si les fables formaient chez les poètes un corps suivi, fait par la même personne, dans un même temps, dans un même pays et sur les mêmes principes »⁸.

Qui oserait encore, après une telle leçon, soutenir que l'érudition a su dégager les chemins obstrués de l'ancienne histoire ? Chacun peut avoir entrevu une partie de la vérité, mais aucun n'est capable de répondre, ni même de poser la question dans son ensemble.

Surtout, les temps ont changé. L'attaque largement entendue de Charles

Perrault contre les tenants des Anciens — « ce peuple tumultueux de savants entêtés d'Antiquité »⁹ — comme la diffusion de l'esprit des Lumières ont rendu insupportable et anachronique le discours de l'histoire érudite.

Or Fontenelle est de ceux qui, à la charnière des deux siècles, font le lien entre les audaces des libertins et celles des philosophes ; qui refusent l'argument d'autorité d'où qu'il vienne et cherchent le vrai, quel qu'il soit. Dans la querelle des Anciens et des Modernes, il est du côté des Modernes. Secrétaire de l'Académie des Sciences, en même temps que spécialiste de l'art d'écrire, il entrouvre les portes du temple de la science pour permettre au « nouvel esprit scientifique » de s'exprimer. *L'origine des fables* porte la marque de cette réorganisation du savoir qui est en train de s'effectuer ; l'écart mis en évidence par J.-R. Carré entre la date de conception et de composition de l'ouvrage — 1680 — et celle de sa publication — 1724 — signale cependant qu'il n'allait pas de soi d'en faire état si vite.

Mais que peut attendre le lecteur d'un livre si mince, concernant une si ample question ?

Le titre déconcerte, à la fois par sa brièveté — les titres de l'époque ont pour habitude de préciser la perspective de l'ouvrage — et par son ambiguïté. En invoquant une seule origine des fables, il dirige le lecteur de 1724 vers l'idée d'un « berceau », d'une « clé » des fables, un point originnaire situé géographiquement et chronologiquement. Par ailleurs, faut-il entendre « les » fables comme celles du monde gréco-latin, véhiculées par la culture classique, ou « toutes » les fables ? Enfin, ce titre, par son laconisme, est lourd de possibilités polémiques : quelle nouvelle origine des fables démontrera-t-on, qui révoquera toutes les autres ? Point de préface, point de préambule, ni d'adresse à quelque autorité politique ou ecclésiastique que ce soit : le lecteur est, en quelques lignes, amené dans le vif du sujet. La familiarité de l'Européen avec les fables des Grecs l'empêche de se scandaliser de ce qu'il les tient pour de l'histoire. Qu'il prenne un peu de recul et il devra constater que les fables ne disent que des absurdités.

« Serait-il possible qu'on nous eût donné tout cela pour vrai ? ». Ce « on » manifestement, renvoie ici aux anciens eux-mêmes. La question suivante nous permet de faire l'économie de toute hypothèse de tromperie : « A quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux ? ». Les anciens croyaient donc aux fables ; leur amour pour les fables, c'est-à-dire pour des « faussetés manifestes et ridicules » ne fait aucun doute. Bien plus : pourquoi cet amour ne durerait-il plus ?

Ce faisceau de questions permet de poser le problème dans son ensemble : l'universalité de la production des fables et de l'effet de fascination qu'elles exercent exige que l'on pose la question pour elle-même. « Étudions l'esprit humain dans une de ses plus étranges productions : c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître. »

Le projet de Fontenelle est ainsi cerné. Pas d'enquête historique sur les fables, puisque le goût pour les fables n'a pas disparu, mais la quête d'une « nature » humaine que l'on tentera de débusquer dans une attitude qui la révèle.

Cela justifie le procédé de comparaison, qui n'a rien de commun toutefois avec celui qui commande l'ouvrage contemporain de Lafitau. Chez Lafitau, ce qui fonde implicitement la comparaison entre les anciens Grecs et les Sauvages du Nouveau Monde, c'est leur dégradation morale et leur ignorance par rapport à la véritable religion. Lafitau peut ainsi éviter de rompre avec la thèse classique de la mythologie comme altération et corruption de la religion primitive révélée. Les Grecs étant chronologiquement antérieurs, Lafitau retrouvait chez les sauvages américains les vertus antiques en même temps que les erreurs des peuples anciens : l'histoire se trouvait anéantie par le procédé même du parallèle¹⁰.

Fontenelle accorde la même ignorance, c'est-à-dire la même sauvagerie, à tous les peuples — la famille de Seth ne faisant exception que par un double effet d'ironie et de prudence.

« Je montrerai peut-être bien, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs », écrit Fontenelle¹¹. Non que les fables des Grecs aient traversé l'océan à l'occasion d'on ne sait quelle navigation périlleuse des Phéniciens, mais parce que les Grecs furent des barbares. Leur « noble simplicité » que Fénelon se plaisait à décrire dans son *Télémaque* et qu'il donnait pour modèle à son élève, ne fut qu'une sauvagerie qui ne le cédait en rien certainement à celle que les relations des voyage et les travaux des missionnaires nous décrivent chez les Cafres, les Lapons et les Iroquois. Encore ces derniers doivent-ils être considérés comme des peuples déjà anciens qui « ont dû parvenir à quelque degré de connaissance et de politesse que les premiers hommes n'avaient pas ». On ne saurait mieux cerner l'idée d'une mentalité primitive. Replacée dans le contexte des années 1680-1690, la remarque est audacieuse : non seulement elle évacue la leçon du récit biblique, mais le lecteur d'Isaac de La Peyrère serait tenté d'y retrouver la trace des préadamites.

Si donc l'affabulation est commune à tous les peuples, la question essentielle n'est pas de savoir ce que disent les fables, quel langage elles nous tiennent qu'il faudrait interpréter ; elle est de savoir pourquoi toutes les nations commencent par des fables.

Posée en ces termes, la question renvoie autant à une nature, celle de l'esprit humain, qu'à l'histoire. C'est pourquoi Fontenelle fait l'économie de l'enquête qui, partant de la double information de la mythologie et des relations de voyages, développerait l'étonnante conformité des fables à travers le temps et l'espace.

L'ignorance est la première condition des fables : « A mesure que l'on est plus ignorant et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges. Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; et comme naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ce temps-là »¹².

Ainsi est faite l'imagination humaine : moins elle saisit de choses, plus elle s'échauffe et accorde de place à l'extraordinaire. Que le récit de prodiges suscite admiration et surprise chez l'auditeur, et l'on verra les narrateurs successifs ajouter — de bonne ou de mauvaise foi — un faux merveilleux au faux primitif.

Mais la mythologie est aussi la réponse apportée par les individus les plus curieux de ces peuples ignorants aux questions qu'ils se posaient. Sur ce point, Fontenelle considère que l'esprit humain n'a pas changé puisque de son temps l'on continue à expliquer les phénomènes physiques que l'on ne comprend pas à partir des choses connues que l'expérience nous fournit. Ainsi en fut-il de la création de ces figures de dieux destinées à rendre la raison de phénomènes effrayants et incompréhensibles pour les hommes : les dieux païens ne sont que des projections des hommes primitifs eux-mêmes. Les états successifs de la fable nous restituent donc, d'une certaine manière, les états successifs de l'esprit humain dans sa longue et hésitante recherche des causes : « Les premiers hommes sont fort brutaux et ils donnent tout à la force : les dieux seront presque aussi brutaux, et seulement un peu plus puissants ; voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice ; les dieux y gagnent ; ils commencent à être sages et justes et le sont toujours de plus en plus à mesure que les idées se perfectionnent parmi les hommes ; voilà les dieux du temps de Cicéron et ils valaient mieux que ceux du temps d'Homère, parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main »¹³.

En établissant que la nature du fabuleux voulait qu'il se tourne nécessairement en religion, Fontenelle est le premier à s'inscrire en faux contre la thèse dominante de l'époque qui mettait la religion à l'origine de la fable et l'histoire sainte à l'origine de l'histoire profane.

Les fables nous révèlent donc une « histoire » de l'esprit humain. Encore ne faudrait-il pas croire que celle-ci progresse selon des étapes décisives et irréversibles. Certes, nos erreurs sont moins grandes que celles de nos pères, car « nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion et à ce que je crois — souligne Fontenelle — de quelques rayons de vraie philosophie »¹⁴. Mais cette flamme de la vraie philosophie, ou de la raison, est vacillante, en lutte perpétuelle contre le goût du merveilleux et de la superstition ; « Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai, détrompez-vous — disait Homère à Esope dans les *Dialogues des Morts*¹⁵ — l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables, elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain, mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger ».

L'origine des fables fait écho aux *Dialogues des Morts* : « Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuples dont les sottises ne doivent nous faire trembler »¹⁶. Ou encore : « Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! »¹⁷.

Ainsi, pas plus qu'elle n'est la marque de l'impiété de certains peuples, la fable n'est le fait de la seule imagination des orientaux comme l'ont souvent prétendu les mythologues. L'exemple américain peut être renforcé par les légendes du Nord¹⁸, mais également par cette fable du sureau que Fontenelle enfant a entendu raconter et qui, pour avoir été inventée à l'époque chrétienne, n'en comporte pas moins les traits des anciennes métamorphoses rapportées par Ovide¹⁹.

C'est ce goût universel pour le merveilleux qui amena certains historiens à entremêler sciemment leurs récits de motifs fabuleux et à les faire tenir cependant pour des histoires vraies. Ils suivaient en cela la loi de la plus grande pente, de même que la convention s'établit chez les auteurs arabes d'introduire le miracle dans les récits historiques.

Enfin, à tous ces « principes » qui expliquent l'origine des fables, on peut en ajouter deux autres : l'analogie qui fait que des esprits formés par la fable perpétueront la fable comme mode de pensée, et le respect aveugle de l'antiquité qui, pendant des siècles, a paralysé le jugement des hommes les plus raisonnables.

Jusqu'ici, l'analyse des fables renvoyait à la nature et cherchait à en retrouver, ou plutôt à en trouver, les principes organisateurs. Que cette analyse soit fondamentale — c'est la découverte de Fontenelle — n'empêche pas que l'on doive lui associer une analyse de type historique. Après avoir sapé les bases sur lesquelles les mythologues avaient échafaudé leurs systèmes, Fontenelle retient celles de leurs démarches qui cernent une vérité. Pour porter l'éclairage sur les principes de l'affabulation dégagés par *l'Origine des fables*, on oublie souvent de signaler que Fontenelle accorde également une place dans son exposé aux conditions historiques du développement et de la propagation des fables. Omission qui permet ensuite d'avancer que Fontenelle refuse l'histoire. La pensée de Fontenelle est plus subtile ; si la primauté est accordée à la démonstration de la nature du phénomène, l'analyse historique intervient pour justifier la diversité des fables et les traits spécifiques à chaque culture.

Les fables ont une histoire, on l'a déjà vu avec l'évolution des figures des dieux... Ainsi sont-elles susceptibles de passer d'un peuple à l'autre et d'une époque à l'autre. Or, pour peu que ceux qui les transmirent ou qui les reçurent d'une autre culture se soient laissés tromper par les équivoques de la langue d'origine, les fables s'en trouvèrent déformées et changées. C'est ce que la *Geographia Sacra* de Bochart avait amplement démontré à travers mille exemples de perversions étymologiques et phonétiques résultant de la transmission des fables égyptiennes et phéniciennes aux Grecs. Fontenelle n'entre pas dans le détail de l'étymologie, mais il retient l'hypothèse que ces fables, mal interprétées par les Grecs, se trouvèrent grossies de méprises merveillesuses.

Ainsi en arriva-t-il sans doute de ces deux Égyptiennes dont le nom propre voulait dire « colombes » et qui vinrent dire la bonne aventure dans la forêt de Dodone. Les Grecs en firent deux colombes perchées sur des arbres, et qui prophétisaient... avant que les arbres ne se mettent à prophétiser eux-mêmes. Pourquoi les Grecs ne se donnaient-ils pas la peine d'apprendre les langues des peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact ? Évidemment parce qu'elle leur semblaient barbares ! se lamente ironiquement l'Académicien Fontenelle.

L'usage de l'écriture, en revanche, eut pour effet de fixer les déformations et donc de les limiter, puis de permettre que les histoires racontées deviennent véritablement de l'histoire. Mais alors, faute de pouvoir inventer des fables nouvelles, l'imagination des hommes se mit à vouloir interpréter les fables ainsi stabilisées par l'écriture. On alla supposer à ceux qui les avaient produites de mystérieux savoirs qu'il s'agissait de dévoiler.

On le voit, en dépit des progrès qu'il effectue vers davantage de rationalité, l'esprit humain s'échappe toujours à lui-même et continue à se livrer à son vice. C'est dire que l'interprétation du détail des fables relève du même défaut que l'affabulation elle-même : les mythologues se sont pris au même piège que les anciens « mythomanes ». « Ce n'est [donc] pas une science — conclut Fontenelle — de s'être rempli la tête de toutes ces extravagances des Phéniciens et des Grecs : mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances »²⁰.

On a suffisamment souligné le caractère novateur du programme que proposait cette phrase à la future anthropologie positiviste²¹. Fontenelle aurait ouvert la voie sans prendre la peine de la parcourir, sans doute parce qu'il ne le voulait pas. J.-R. Carré a probablement raison lorsqu'il met sur le compte du mépris de l'érudition le refus de Fontenelle de donner la preuve des hypothèses qu'il avançait ; de même lorsqu'il souligne que *l'Origine des fables* suppose beaucoup plus d'informations et de matériaux qu'on ne l'imagine²². Retenons le mérite de *l'Origine des fables* d'avoir mis en évidence que les peuples qui fabriquent des mythes ne pensent pas comme nous et que le recul que nous avons acquis grâce aux progrès de la raison nous permet de mesurer l'écart et de le nommer.

Ce faisant, puisque la mythologie n'est que l'histoire d'une raison dans l'enfance, coupable d'erreur et d'ignorance, elle n'appelle pas de savoir spécifique.

Ce rejet de toute histoire des temps fabuleux auquel aboutit *l'Origine des fables* ne sera pas sans conséquences.

En privilégiant une science du développement historique de la raison à travers la prise de conscience de ses productions rationnelles, seules recevables, Fontenelle disqualifie l'histoire du document, du vestige, de la tradition que Nicolas Fréret s'efforçait de fonder en ces mêmes années, au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ajoutons que la concision et l'élégance de l'ouvrage, en permettant sa diffusion auprès du public cultivé en aggravera les effets. Cela allait en outre dans le sens de la querelle des

Anciens et des Modernes qui avait montré que le parti des Modernes était plus mobilisateur d'énergie que celui des Anciens.

En effet, dans le temps même où Fontenelle songeait à un ouvrage sur l'Histoire dont il tirera *l'Origine des fables*, Nicolas Fréret élaborait de son côté un important travail sur l'histoire ancienne étendue aux temps les plus reculés, dont les *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves* devaient constituer la préface. L'ouvrage ne verra jamais le jour et le fruit des réflexions de Fréret ne sera livré qu'au petit cercle des lecteurs des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Il s'agissait pour Fréret de faire pièce au pyrrhonisme historique qui menaçait l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres elle-même et constituait un obstacle considérable à toute tentative de faire l'histoire des hautes époques. Depuis que Saint-Evremond²³ avait mis en cause les aspects fabuleux de l'histoire des anciens Romains, la suspicion à l'égard des fables comme histoire des premiers temps s'était élargie et avait acquis la dimension d'un problème véritable. Par ailleurs, le cartésianisme — qui refusait à l'érudition de se définir comme savoir — s'était largement implanté parmi les Académiciens. En 1722, Jean-Louis de Pouilly devait ouvrir un long débat au sein de l'Académie en soutenant dans sa *Dissertation sur l'incertitude de l'Histoire des quatre premiers siècles de Rome*²⁴ que, faute d'Annales et de monuments certains sur lesquels s'appuyer, les historiens de Rome avaient emprunté, pour faire l'histoire des premiers siècles, de nombreux traits à l'histoire grecque, plus exactement aux fables. Une telle conception de l'histoire, sans doute recevable chez les Anciens, ne l'était plus pour une époque qui se souciait d'une « méthode » de l'histoire.

« Nous ne devons pas nous flatter d'être savants, quand nous ne sommes que crédules », écrivait Jean-Louis de Pouilly.

Cette intervention avait le mérite de mettre en évidence les difficultés de méthode qui se posaient au sein de l'Académie à ceux mêmes qui étaient convaincus qu'il fallait soumettre l'histoire à des impératifs scientifiques. Elle avait naturellement suscité de vives réactions. L'abbé Sallier avait répondu à Jean-Louis de Pouilly le 30 avril 1723 par un *Discours sur les premiers Monumens Historiques des Romains*, puis de nouveau le 11 février 1724 par un second *Discours sur la certitude de l'Histoire des quatre premiers siècles de Rome*²⁵. L'abbé Sallier y jugeait Tite-Live en homme imprégné des images d'une Rome vertueuse et transparente, en un mot, en homme lui-même imprégné de Tite-Live... Lorsque Nicolas Fréret inter-

vient, en revanche, c'est pour répondre aux cartésiens sur leur propre terrain.

La mise en doute de l'authenticité des sources romaines et des traditions fabuleuses était la conséquence d'une méthode rigoureuse appliquée au domaine de l'histoire. Elle ne pouvait que rencontrer l'adhésion des esprits éclairés ; bien plus, elle devait être étendue aux autres histoires anciennes. Jean-Louis de Pouilly, tout en s'en défendant prudemment, avait d'ailleurs nommé le danger du pyrrhonisme historique. Un pyrrhonisme susceptible de mettre en cause la tâche même des Académiciens lorsque Fontenelle proclamait que peu importait le mouvement qui se faisait sur la terre et moins encore ce qui s'était passé dans les temps anciens, que seul était intéressant le mouvement « qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres »²⁶.

C'est contre cet adversaire, redoutable puisqu'il coupe court à toute tentative de faire s'aventurer l'histoire dans les périodes obscures, que Fréret essaie de mettre en place une méthode qui permette de dépasser la position des cartésiens. Afin de rendre possible une histoire sérieuse des temps fabuleux, il présente la défense d'une érudition, au carrefour, si l'on ose dire, du labeur analytique des antiquaires et de l'esprit philosophique. Il met en même temps les cartésiens en garde contre la tentation de mathématiser la logique des probabilités dans le domaine de l'histoire, et montre qu'un mauvais usage de la géométrie et de l'esprit de système, loin de faire progresser la connaissance, l'interdit en coupant court à toute intelligence de l'historique. Le souhait de Fréret, en un mot, serait que l'on cesse d'opposer érudits et philosophes : « Le goût de l'Antiquité — écrit-il — n'a été que trop affaibli par les dernières disputes (...) : faut-il que pour achever de détruire ce goût, ceux qui réunissent l'érudition avec les connaissances exactes de la Géométrie et de la Philosophie se déclarent contre l'étude de l'Antiquité ! En réduisant tout en problèmes comme ils font ; en multipliant avec des raisons de douter les difficultés qui sont déjà en assez grand nombre avec l'étude de l'Antiquité, ils ne doivent espérer d'autres fruits de leurs discours, que celui de persuader de l'inutilité d'un travail qui blesse assez la paresse naturelle à tous les hommes »²⁷.

Mais Fréret ne sera pas entendu d'une opinion publique que les débats érudits n'atteignent plus.

A l'aube des Lumières, l'atmosphère intellectuelle de Paris est hostile aux érudits, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a pas le prestige de l'Académie des Sciences. Cette disqualification ne fera que s'aggraver : au

sein des Lumières, hommes de lettres et scientifiques sont gratifiés du titre de « philosophe ». Or, cette marque de prestige est refusée aux historiens érudits. Fréret pourtant, en opposant l'esprit philosophique à l'érudition sans méthode, ne tentait-il pas précisément d'approcher l'histoire des temps fabuleux en « philosophe » ?

L'opinion publique retiendra, et pour longtemps, que cette histoire-là est une histoire périmée qui accable la mémoire, sans être ni aimable, ni utile.

Un autre choix aurait sans doute été possible qui pouvait éviter cette rupture entre les deux Académies que Gibbon regrettera dans la seconde moitié du siècle. Il peut sembler paradoxal, en effet, que Fontenelle et Fréret se réclament tous deux de Leibniz dans leur approche de l'histoire, l'un pour expulser l'érudition du domaine du savoir, l'autre pour faire reconnaître la spécificité de l'histoire qui, en tant qu'elle énonce des vérités particulières, suppose un type de rationalité particulière. Le paradoxe n'est qu'apparent et tient à la fécondité de la pensée leibnizienne qui ne suppose pas que tous les domaines du savoir relèvent de la même espèce de certitude. Que Leibniz soit l'un des plus grands savants et philosophes de son siècle n'empêche pas qu'il en soit également l'un des plus grands érudits. A l'éloge que lui adresse Fontenelle reconnaissant en lui l'homme qui sait élever ses réflexions au-dessus de l'histoire²⁸, Leibniz aurait pu répliquer en citant ce qu'il avait écrit à Théodore Burnet : « Les hommes qui se piquent de philosophie et de raisonnement ont coutume de mépriser les recherches de l'Antiquité, et les Antiquaires à leur tour se moquent de ce qu'ils appellent les rêveries des philosophes. Mais pour bien faire, il faut rendre justice au mérite des uns et des autres »²⁹.

Au demeurant, Fréret et Fontenelle sont-ils si éloignés l'un de l'autre dans leur conception de la fable, et d'une façon plus générale, de l'histoire ? Nous avons vu que Fontenelle ne négligeait pas le traitement historique des fables pourvu qu'il lui semble déboucher sur une analyse pertinente à son projet général. Fréret effectue une démarche en quelque sorte inverse : partant de l'evhémérisme, il finit par le trouver trop étroit et même ridicule. Il se rend compte que les fables ne peuvent être expliquées par une méthode unique. Ses dernières études traiteront la fable comme l'histoire des établissements et des migrations des peuples, comme l'histoire des cultes et des résistances qu'ils rencontrèrent... Nous sommes là dans une histoire de la culture au sein de laquelle les mythes deviennent une préhistoire socio-philosophique, nullement contradictoire à la conception de Fontenelle.

Il est clair que Fontenelle et Fréret veulent tous deux une histoire raisonnable, cependant, loin de trouver là l'expression d'un programme, ils doivent s'affronter à une question.

La position de Fontenelle est révélatrice de cette époque qui cherche à réaliser l'équilibre entre histoire et philosophie. Il s'agit, dans cette perspective, de dégager de la richesse du détail historique de nouveaux problèmes philosophiques, la seule connaissance des faits ne pouvant constituer un savoir véritable. Pour Fréret, en revanche, plus proche de Bayle et de Leibniz, le doute comme distinction du certain, de l'incertain, du probable et de l'illusoire, est susceptible de constituer un outil applicable à la réalité historique, permettant de parvenir à un type de certitude qui lui soit propre. Peut-être la différence d'approche entre l'antiquaire et le philosophe tient-elle aussi à une forme d'esprit différente : si pour Fréret l'histoire des temps reculés est un champ de ruines que l'on doit tenter de relever par un effort rigoureux de la pensée, elle apparaît à Fontenelle comme un monstrueux tas de décombres dont la restauration serait aussi illusoire qu'inessentielle.

Pour effectuer le choix qui aurait permis à l'histoire érudite des temps fabuleux de se constituer en allant tout droit à la conception moderne d'une création continue et collective de la civilisation telle que l'entrevoit Fontenelle, il eût fallu au XVIII^{ème} siècle, par rapport au domaine de l'histoire, un recul qu'il n'avait pas et qu'il ne pouvait avoir. Il revient à des hommes comme Fréret et Fontenelle d'avoir joué un rôle de pionniers en tentant à la fois de prendre la mesure de l'extrême éloignement historique et de se faire une idée claire du devenir historique. Remarquons que tous deux se sont opposés à l'esprit du système qui étouffe l'esprit philosophique et constitue l'un des défauts les plus graves du rationalisme de l'époque.

Que dans cette démarche, l'un ait privilégié la « loi », tandis que l'autre s'attachait davantage aux « faits », révèle que dans le domaine de l'histoire, la situation était plus complexe que dans celui de la physique où une démarche univoque semblait s'imposer à tous. ■

Dans ces années charnières qui préparent les Lumières, en particulier, il y avait en histoire tout un travail à accomplir : travail à la fois de conquête d'un monde qui émergeait à peine, et de construction d'une science dont le degré de certitude était loin de s'imposer. Une telle tâche, de toute évidence, exigeait, avant de s'accomplir, une longue et difficile gestation. Que dans ces conditions, la voie ouverte par Fontenelle fût dangereuse pour une histoire érudite qui semblait aller à contre-courant n'implique pas qu'il faille le rendre responsable de la défaite de l'érudition en général.

L'érudition avec laquelle rompt Fontenelle est une érudition qui, trop souvent, il faut en convenir, avait travaillé sur des sommes antérieures et se contentait d'organiser un savoir qu'elle ne songeait guère à renouveler dans la mesure où elle confondait la prétention de la compilation et la science véritable. En renvoyant les thèses des mythologues sans distinction à la littérature, Fontenelle fait non seulement table rase de travaux qui avaient révélé leurs insuffisances, il oblige surtout l'histoire érudite à se poser des problèmes, à préciser ses méthodes et à se constituer des programmes de recherche. En un mot, il l'obligeait à se repenser et à évaluer les difficultés de sa tâche. La « mythologie » en subira une véritable métamorphose : le XVIII^{ème} siècle s'interroge encore sur les « fables », le siècle suivant ne parlera plus que de « mythes ». La transformation n'est pas seulement linguistique, elle est surtout épistémologique.

Enfin et surtout, en montrant que la fable était de tous les temps, Fontenelle préparait à admettre que le sentiment religieux comme aussi la superstition avaient des racines profondes et permanentes dans le cœur humain.

CLAUDINE POULAIN

NOTES

1. B. Barret-Kriegel, *Les Historiens de la monarchie*, Tome II : « La défaite de l'érudition », P.U.F., 1989, p. 278.

2. M. Détienné, *L'invention de la mythologie*, Gallimard, 1983, p. 19.

3. J. Starobinski, « Le mythe au XVIII^{ème} siècle », dans *Critique* n° 366, nov. 1977, p. 979. Le même article se trouve inséré dans *Le remède dans le mal*, Gallimard, 1989, ch. VI.

4. Voir Rollin, *Traité des études*, L. VI ou 4^o Partie de *La manière d'enseigner les Belles-Lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, Paris, 1726-1728 ; A. Banier, *L'explication historique des fables*, que l'on peut considérer comme l'ouvrage de référence du siècle sur la question des fables. Tout en proposant une interprétation historique et érudite des fables, l'abbé Banier introduit son sujet en faisant allusion à l'usage mondain de la mythologie dans une compagnie cultivée : « Un jour que la pluie avoit interrompu la promenade, et qu'on étoit demeuré dans le salon, on s'amusa à regarder les peintures du plafond qui étoient fort belles : c'étoient des sujets de la Fable et de l'histoire des Dieux ». Ed. de 1715, p. 2. Voir aussi : *Encyclopédie*, art. « Fable », rédigé par le Chevalier de Jaucourt.

5. Fontenelle, *De l'origine des fables*, 1724, Ed. J.-R. Carré Alcan, Paris, 1932, p. 35.
6. Dans son *Histoire Universelle*, Diodore de Sicile comprend la mythologie comme histoire fabuleuse ou histoire des premiers temps.
7. P. Lamy, *Entretiens sur les Sciences*, 1684.
8. *Encyclopédie*, art. « Mythologie ». Les érudits du temps auront reconnu dans cette évocation ironique les travaux de Bochart, du Père Kircher, de Huet, de Marsham, de Pezron, de Rüdbeck.
9. Charles Perrault, *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1688-1697, Tome I, Préface.
10. Voir Michèle Duchet, *Le partage des savoirs*, Paris, La Découverte, 1985, chap. I, p. 31.
11. *O. F.* p. 30-31, Ed. Carré.
12. *O. F.* p. 12-13.
13. *O. F.* p. 19-20.
14. *O. F.* p. 29.
15. *Dialogues des Morts.*, dans *Histoire des Oracles et autres textes*, Union Générale d'Éditions, 1966, Bibliothèque 10-18, p. 181.
16. *O. F.* p. 40.
17. *O. F.* p. 33.
18. Fontenelle se sert ici de Rüdbeck qui situait l'origine des fables sur les bords de la Baltique contre Huet qui l'y mettait en Orient.
19. « Le sureau avait eu autrefois des raisins d'aussi bon goût que la vigne : mais (...) le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ses fruits étaient devenus aussi mauvais qu'ils le sont présentement ». *O. F.* p. 26.
20. *O. F.* p. 40.
21. Voir A. Lang, *La Mythologie*, chap. I, Paris, Dupert, 1886, chap. I ; J.-R. Carré, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, chap. IV ; M. Détéienne, *L'invention de la mythologie*, chap. I.
22. J.-R. Carré, *op. cit.* p. 148.
23. Saint-Evremond, *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain, dans les différents temps de la République*. « Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugements. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains que c'est leur faire tort que de les favoriser par des fables », in : *Œuvres*, Ed. R. de Planhol, 1927, tome II.
24. *Mém. Acad.*, tome VIII, p. 22.
25. *Mém. Acad.*, tome VIII.

26. *Sur l'Histoire*, p. 440 dans *Œuvres*, tome V, 1728.

27. « Réflexions... » dans *Mém. Acad.*, Tome VI, p. 298-299.

28. « Un homme de la trempe de M. Leibniz, qui est dans l'étude de l'Histoire, en sait tirer de certaines réflexions générales élevées au-dessus de l'Histoire même ; et dans cet amas confus et immense des faits, il démêle un ordre et des liaisons délicates, qui n'y sont que pour lui ». *Histoire de l'Académie Royale des Sciences en 1699 et les éloges historiques de tous les Académiciens depuis ce renouvellement*, Paris, 1724, p. 411.

29. Lettre à Th. Burnet, 2/13 février 1700, GEHR, Phil. tome III, p. 270.

**Fontenelle et l'abbé Bignon
Du Président de l'Académie Royale des Sciences
au Secrétaire Perpétuel :
quelques lettres de l'abbé Bignon à Fontenelle**

La fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences valut à Fontenelle une correspondance officielle dont une partie est restée inédite. C'est le cas des lettres de l'abbé Jean-Paul Bignon, à la fois président de l'Académie de 1691 à 1741 et Bibliothécaire du Roi de 1718 à 1741 ; il dirigea aussi l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fut l'un des quarante de l'Académie française et eut encore la responsabilité du *Journal des Savants*, du « Bureau de la Librairie », du Collège Royal ; chef de la censure et expert du livre, il fut le protecteur et l'arbitre des savants français et étrangers.

Nous allons exploiter ici le contenu d'une douzaine de lettres écrites par Bignon entre 1725 et 1740, à Fontenelle pour la plupart, mais aussi à d'autres correspondants comme Réaumur, Danchet ou le comte de Maurepas, secrétaire d'Etat à la maison du roi. Bignon avait choisi Fontenelle pour rédiger l'histoire de l'Académie et comme collaborateur à plein temps : Fontenelle recevait des communications scientifiques de tous horizons qu'il devait mettre en forme et présenter à des assemblées plus ou moins étendues, préparer des brevets d'approbation pour diverses inventions ou machines, et des certificats d'élection pour les nouveaux membres et associés étrangers. Tout comme il avait été chargé de l'accueil du tsar Pierre le Grand au nom de la compagnie tout entière, il était l'interlocuteur officiel des savants étrangers.

L'analyse de cette correspondance permet d'approcher la vie quotidienne de cet illustre académicien, aussi diversifiée qu'absorbante qui donna une impulsion décisive au nouvel établissement.

L'Académie Royale des Sciences fut réformée en grand secret par le chancelier Pontchartrain et surtout par son neveu l'abbé Jean-Paul Bignon. Elle fut dotée d'un nouveau règlement signé par le roi le 26 janvier et lu à l'Académie le 4 février 1699. Ainsi cette institution connut-elle un « renouvellement » que Fontenelle a célébré ensuite dans son *Histoire*¹. Il était membre de cette savante compagnie depuis déjà deux ans puisque la première mention de sa

signature portée sur un registre en date du 13 novembre 1697² mais cette fonction officielle ne fut annoncée qu'après la réforme de 1699. Bignon, puisqu'il fut le responsable de ce choix³, comme il l'affirme à plusieurs reprises dans sa correspondance, fit preuve, en cette occasion, d'une sûreté de jugement remarquable. Le rayonnement éclatant de l'Académie réformée est dû pour une part au génie de son secrétaire qui désormais lui consacra l'essentiel de son activité. Il devait, en effet, préparer les assemblées publiques et y donner des lectures, résumer les communications des savants, signer les certificats d'approbation ou de fin de non-recevoir envoyés aux auteurs d'inventions, enfin rédiger l'*Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences*. Ce choix ne fut pas sans conséquences : à la fois sur son œuvre personnelle et aussi ses confrères académiciens. Il occupa cependant le poste de secrétaire pendant plus de quarante ans tandis que pendant la même période, l'abbé Bignon était le président ou le vice-président de l'Académie. La correspondance de ce dernier, encore inexploitée, nous apporte des précisions intéressantes sur la façon dont Fontenelle a rempli sa mission. D'abord en ce qui concerne les assemblées publiques : par le règlement de 1699, Bignon en avait fixé les règles comme pour les autres activités de l'Académie. C'est ainsi qu'il envoyait à Fontenelle de courts billets comme celui-ci du 20 novembre 1726⁴ : « J'ay l'honneur, Monsieur de vous envoyer cette lettre que je reçois dans le moment et dont vous aurés la bonté de faire lecture à l'assemblée samedy ». Mais il réservait ses confidences à Réaumur avec qui il gouvernait l'établissement. C'est dans les lettres adressées à ce dernier que Bignon se plaignait des « longueurs » de Fontenelle. « Pour l'assemblée publique, je ne suis pas en peine de matières, je crains seulement que M. de Fontenelle ne paroisse trop long », lui écrivait-il le 27 octobre 1727. Bignon avait en effet déjà retenu une « pièce curieuse et propre à une assemblée publique », celle de Boulduc, et s'inquiétait auprès de lui si Fontenelle laisserait assez de temps pour qu'elle fût lue ; Boulduc devrait s'entendre avec Fontenelle qui avait déjà prévu de « tenir toute la séance ». Ainsi fut fait sans doute car Réaumur reçut cette autre lettre de Bignon datée du 30 octobre 1727⁵ : « Ce ne m'est pas un médiocre plaisir Monsieur, d'apprendre que les lectures de M. de Fontenelle laisseront de la place pour d'autres. Quelque éloquent que soit un orateur, il est bon qu'il soit court et d'ailleurs la diversité des lectures fait autant d'honneur à l'Académie que de plaisir à l'assemblée ». Pourtant Bignon appréciait le talent et l'esprit scientifique du secrétaire mais l'organisation des assemblées et l'équilibre des communications qui y étaient données primaient tout. Il faudrait d'ailleurs pour cette fois choisir entre les mémoires de Du Fay et Boulduc car il ne pouvait rester de temps que pour un seul.

Le secrétaire devait ainsi donner lecture des pièces sélectionnées par Bignon et Réaumur. Il entrait aussi dans ses fonctions de contresigner le juge-

ment rendu par l'Académie qu'il soit d'approbation ou de refus. Nous possédons nombre de certificats portant la signature de Fontenelle comme celui-ci : « L'Académie, Monsieur, a désapprouvé tout d'une voix l'écrit de M. X... et il n'y a pas eu lieu de nommer des commissaires pour examiner des propositions manifestement fausses. Il y a fin de non-recevoir »⁶. Il s'agit là de la proposition d'un certain Barrière sur la superficie de la sphère que Bignon avait fait examiner par Lagny en 1735. Ce pouvait être aussi évidemment un certificat d'approbation, comme celui signé par Fontenelle le 13 mai 1726 en faveur de May pour une sorte de machine à vapeur. Lorsque l'Académie donnait son appui pour entreprendre des expériences et juger ainsi de la valeur des inventions proposées, ce mandat était également signé du secrétaire. Bignon surveillait d'ailleurs de près ces écritures et se plaignait volontiers des négligences de Fontenelle qui se déchargeait souvent sur lui de toutes ces « minuties ». Le président Bignon lui adressait alors de courtes notes lui rappelant les exigences du règlement. Ainsi le 19 mai 1726, en lui annonçant que Maraldi avait obtenu un brevet qu'il devait copier dans les registres de l'Académie, il se retranchait derrière Maurepas, secrétaire d'Etat à la Maison du Roi, pour insister sur ces formalités obligatoires alors que maintes preuves nous sont données du fait que c'était lui qui préparait ces lettres pour Maurepas. Enfin Bignon veillait à ce que Fontenelle gardât bien une copie de la lettre de Maurepas parmi les papiers de l'Académie.

De même les certificats de l'élection devaient porter, suivant les prescriptions de Bignon, la date, les titres et spécialités du nouveau membre ainsi que le nom de celui à qui il succédait. Revêtus de la signature de Fontenelle, ils étaient alors renvoyés à Maurepas. Et on trouve parmi la correspondance de Bignon un projet de lettre de Maurepas au secrétaire Fontenelle pour la nomination de Hunauld comme adjoint en anatomie, en décembre 1727, montrant bien que le président Bignon préparait le travail aussi bien du ministre que du secrétaire. L'idée de prononcer l'éloge d'un académicien après sa mort lui est imputable et il avait également fait adopter cet usage à l'Académie française. Il ne pouvait cependant pas prévoir alors à quel sommet le talent de Fontenelle porterait ce genre littéraire mais il faut reconnaître que Bignon a su choisir la personne idéale pour remplir ce rôle.

Il revenait aussi au secrétaire de condenser les mémoires reçus des savants du monde entier, qui s'adressaient à l'Académie parisienne, en un résumé clair, juste et accessible à un public non spécialisé lors des assemblées, tout cela sans déformer la pensée de l'auteur. Cette dernière tâche n'était pas exempte de difficultés et valut à Fontenelle d'être accusé, à plusieurs reprises, de n'avoir pas respecté le contenu d'une thèse ou d'une expérience. Ainsi Sarrazin, médecin à Québec le rendit responsable de sa non-élection, pour

n'avoir pas exposé correctement ses travaux sur le rat musqué ou le castor. La rédaction de ces innombrables « extraits », comme on les appelait alors, pour être imprimés dans le volume annuel de l'Académie des sciences était d'ailleurs un véritable tour de force. Il s'agissait de résumer non seulement les théories les plus complexes mais aussi le compte-rendu d'une expérience parfois fantaisiste ou du fonctionnement d'une machine étrange. Fontenelle y fit preuve de qualités extraordinaires qui confirmèrent sa réputation d'esprit scientifique de génie et d'écrivain talentueux. Il devait aussi parfois remanier le texte d'auteurs étrangers, avec doigté lorsqu'il s'agissait par exemple d'Hans Sloane, président de la Royal Society of London et donc homologue de l'abbé Bignon à Londres. Pendant que Fontenelle se mettait au travail, Bignon préparait ainsi le chevalier Sloane⁷ : « Permettés moy de vous supplier d'agréer qu'en donnant votre mémoire à l'impression, nous y fassions quelque changement dans le style. Ce n'est pas que nous soyons étonnés que vous y ayés si bien pris le génie de la langue françoise ; mais il ne laisse pas de se trouver quelques endroits qui ne plairoient pas à nos oreilles délicates ». Mais il confiait à Réaumur que le style était « peu françois et dif-fus » et le « raisonnement sans force ».

On voit donc quelle somme de travail représentait cette fonction de secrétaire perpétuel que Fontenelle exerça quarante-trois ans tandis que Bignon présida cette savante compagnie pendant cinquante ans. L'ensemble des pièces et communications à résumer tout au long de l'année aboutissait à un volume annuel où le secrétaire devait composer une « histoire raisonnée », selon l'article XL du règlement de 1699, à partir des morceaux les plus remarquables. Grâce à son art, Fontenelle transforma ces procès-verbaux arides en une œuvre littéraire. Les volumes de 1724 et 1725 parurent deux années plus tard mais peu à peu Fontenelle combla ce retard. Puis cette publication était présentée solennellement au roi et au cardinal de Fleury par une députation de l'Académie dont Réaumur et Bignon prenaient la tête. C'était l'occasion de se rendre à Versailles en compagnie et de « partager un petit dîner » comme le proposait Bignon à Réaumur dans sa lettre du 3 mars 1730.

La rédaction de *l'Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences* permettait à Fontenelle de communiquer avec toute la République des lettres. Il était donc un des correspondants de Hans Sloane et les *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* que ce dernier dirigeait, étaient la revue équivalente de l'académie londonienne. Fontenelle y fut élu en 1733⁸, un an avant Bignon, d'ailleurs assez tardivement, longtemps après Jussieu, Delisle et Du Fay. Ce pays et ses travaux étaient évalués à leur juste valeur par Bignon qui dit les Anglais « laborieux et infatigables ».

Fontenelle fut davantage lié à la Hollande, d'une part pour l'Académie des sciences comme pour l'Angleterre mais aussi parce qu'il y fit imprimer certaines de ces œuvres en de très belles éditions. Une lettre de Bignon à Théodore Hartsoeker d'Utrecht en avril 1730 concerne aussi la responsabilité du secrétaire à propos des éloges des académiciens défunts : Hartsoeker se plaignait des écrits qui avaient paru en France au sujet de son père Nicolaus, médecin et physicien, associé étranger. Bignon protesta de la bonne foi de l'Académie et de l'estime qu'il portait au père de Théodore Hartsoeker.

Son illustre compatriote, Herman Boerhaave, était membre de l'Académie des sciences et Bignon, qui échangea quelques lettres avec lui, s'en montrait très fier en insistant sur le « bonheur » de voir son nom « illustrer » les listes de l'Académie et en l'assurant de sa fidèle admiration « depuis un tems infini ». L'année suivante en mars 1732, Boerhaave faisait envoyer par le marquis de Fénelon, ambassadeur à La Haye, son nouvel ouvrage à Bignon avec un exemplaire destiné personnellement à Fontenelle. Cette lettre de Bignon à Fontenelle du 5 avril 1732 nous donne une idée juste des relations de ces deux importants académiciens : « J'ay l'honneur de vous envoyer les deux exemplaires de M. Boerhaave sur la chimie qui m'ont été adressés pour vous par M. le marquis de Fénelon. Permettés moy en même tems de joindre icy ces trois papiers qui m'ont été envoyés de Bruxelles, auxquels je vous avoue que je n'entends rien. Je vous supplie de vouloir bien m'instruire sur la réponse que je dois y faire ». Il reviendra d'ailleurs à Fontenelle de prononcer l'éloge du grand médecin et philosophe de Leyde.

Un autre lien important entre Fontenelle et la Hollande fut établi par les libraires des Provinces-Unies qui donnèrent à plusieurs reprises des éditions des œuvres du grand philosophe français. En particulier deux libraires associés de La Haye, Gosse et Neaulme, publièrent en 1728 trois magnifiques volumes in folio illustrés par le plus grand graveur hollandais Bernard Picart, avec un portrait de Fontenelle gravé d'après Rigaud. Cet ouvrage, en grand papier, est remarquable pour la beauté des caractères, l'harmonie de sa page de titre en rouge et noir ; enfin la facture générale de l'ouvrage est admirable⁹. C'est pourquoi Bignon se crut autorisé à le réclamer à l'auteur pour la Bibliothèque du Roi. Il lui écrit dans ce but en décembre 1729¹⁰ : « Je ne scaurois assés vous dire quel plaisir ce m'a été de voir que les libraires étrangers guidés par leur seul interest se soient portés à vous dresser un si beau monument. Il seroit difficile de vous trouver une plus sûre preuve de la justice que le public vous rend. Mais dussiez vous me trouver aussi ardent à la queste que le plus habile porte besace, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il me paroîtroit digne de vous de nous procurer pour la Biblio-

thèque du Roy un exemplaire de cette magnifique édition. Je ne manquerois certainement pas de faire mettre et sur les volumes et sur mes registres que ce seroit un présent de votre main. Et, pensés vous, quelle gloire dans la postérité quand on verroit une si généreuse note écrite en lettres plus authentiques quoique moins brillantes que l'or. Consultés un moment l'amour-propre, pas le vôtre, car vous faites profession de l'avoir trop dompté, mais celui de tout le reste du genre humain. Vous verrés que ma demande seroit une tentation à laquelle personne ne résisteroit ». Trois mois plus tard, sans qu'on sache si Fontenelle était intervenu auprès d'eux, les libraires Gosse et Neaulme promettaient l'envoi des trois superbes in-folio. Un certain Godefroy les fit partir par le carosse de Lille et l'abbé Jourdain, secrétaire de la Bibliothèque enregistrait leur entrée dans son registre des acquisitions à la date du 30 mars 1732¹¹. Il semble bien que la Bibliothèque n'eut à acquitter que les frais de port. Aussi Bignon remercia-t-il les libraires de ce « présent magnifique ».

Les témoignages de relations avec l'Italie sont moins importants mais concernent une recherche qui avait déjà mis l'Académie en difficulté au début du siècle : il s'agissait de la modification du calendrier grégorien. En remettant à Fontenelle un exemplaire des propositions de Bettazzi, savant de Florence, Bignon le mettait en garde. Il serait délicat pour l'Académie d'en rendre compte car elle s'était fait une loi de garder le silence sur ce problème depuis que Maraldi, envoyé à Rome pour « ajouter quelques petites corrections » au calendrier, n'avait pu obtenir aucun changement. Le projet de bouleverser les tables des fêtes mobiles ne plaisait pas du tout à Rome et aux membres de la congrégation des rites et, dans une occasion comme celle-là, il fallait toute l'habileté et les qualités scientifiques de Fontenelle pour exprimer la pensée de l'Académie sans froisser les « esprits délicats et jaloux » que craignait Bignon. En même temps, Bignon commandait à Godin un extrait pour le *Journal des Savants* en lui rappelant d'éviter tout éloge et toute critique. Ce n'est là qu'un exemple précis de l'immense travail accompli par Fontenelle dont les comptes-rendus des morceaux les plus divers, venus de tous les coins de l'Europe savante lui étaient transmis pour qu'il exprimât le jugement au nom de toute l'Académie. Ces pièces servaient aussi à alimenter le *Journal des Savants* que Bignon continuait à diriger, de façon moins officielle qu'avant 1714.

Fontenelle n'était pas seulement chargé des contacts avec les académiciens et savants étrangers. Bignon lui transmettait également les papiers venus de la Société royale de Montpellier par l'intermédiaire de son secrétaire Gautheron, comme en témoigne une lettre du 12 décembre 1726. C'est aussi Fontenelle qui rédigea la *Réponse à Chalamond de La Visclède et aux députés de l'Académie de Marseille au sujet de l'adoption de cette Académie par*

l'Académie française le 19 septembre 1726. Là encore, Bignon lui rappelait régulièrement les devoirs d'écriture qui étaient les siens car il connaissait sa répugnance pour les tâches administratives. L'Académie de Marseille, en l'occurrence possédait depuis sa fondation un privilège exceptionnel : elle était la seule société savante à être affiliée à l'Académie française. C'est ce sujet que Fontenelle eut à traiter.

Enfin, toujours dans le cadre de sa fonction de secrétaire perpétuel, Fontenelle recevait souvent un exemplaire à titre personnel en plus de celui qui devait être attribué à l'Académie pour compte-rendu, et ceci non seulement de la part des plus éminents savants de toute l'Europe mais aussi parfois d'un chercheur plus modeste, n'appartenant à aucune académie. Ainsi un capucin de Morlaix, Grégoire de Rostrenen, qui travaillait à un dictionnaire et une grammaire en français et celtique prit-il contact avec l'abbé Bignon vers 1730. En mars 1732, il envoya quatre exemplaires de son *Dictionnaire* puis, plus tard, le 11 janvier 1739, Bignon le remerciait pour l'envoi de deux exemplaires de sa grammaire dont l'un était destiné à Fontenelle. La lettre d'envoi de Bignon accompagnant cet exemplaire mérite quelque attention car son ton nous renseigne d'une façon inattendue sur les relations entre le président de l'Académie des sciences et son secrétaire. « Quelque distance qu'il paroisse y avoir entre l'illustre doyen de l'Académie française et les élémens d'une grammaire basse-bretonne — écrit malicieusement Bignon ce 11 janvier 1739¹² — je n'ay pas oublié la curiosité que vous avés toujours eue de mesler à vos occupations les plus sérieuses et à vos ouvrages les plus galans la sèche et ennuyeuse recherche des étymologies. Je me souviens même que vous m'en avés communiqué quelques unes où vous dérivés avec autant d'adresse que de science plusieurs de nos mots de l'ancienne langue celtique, et je m'imagine donc que vous ne serés pas fâché de parcourir ce nouvel ouvrage dont le bon capucin s'est fait un vrai plaisir de rendre hommage à votre mérite particulier et à l'Académie française en général ». Ainsi qu'il s'agisse d'un savant à la renommée internationale ou d'un modeste capucin du diocèse de Quimper, l'Académie des sciences leur portait une égale attention pourvu qu'ils proposent des découvertes ou des ouvrages dignes d'intérêt. Et même s'il s'agissait de projets absurdes ou déraisonnables, Bignon les transmettait à Fontenelle en lui recommandant de les conserver. « Il faut garder de telles extravagances — lui écrit-il le 14 décembre 1725¹³, en parlant des papiers d'un certain Blanchemain — ne fût-ce que pour servir d'ombres à nos tableaux, comme la barbe des Moscovites était si propre à relever l'éclat du Czar. »

Pour ce qui concerne l'Académie des sciences, la décision dépendait de Bignon, malgré la notoriété de son secrétaire perpétuel. Il lui avait commandé de faire l'histoire de cet établissement avant sa réforme en 1699 et l'éloge de ses membres après leur décès. « Je fais aussi travailler à ramasser dans la

même forme de nos mémoires de l'Académie son histoire et les traités qui en sont sortis avant son renouvellement en 1699 : ce sera une compilation d'une douzaine de volumes in-4^o et quand ils paroîtront, il se trouvera que le recueil de notre Académie formera un corps d'une quarantaine de volumes capables de faire honneur dans les plus célèbres bibliothèques. Je vous avoueray que je ne pouray le voir sans quelque vanité, et que je seray charmé de voir qu'enfin mes soins n'auront pas été inutiles »¹⁴ Cette lettre du 23 décembre 1727 adressée à Hans Sloane n'est qu'une preuve parmi tant d'autres du fait que Fontenelle devait suivre un programme très précis qui lui était dicté par l'abbé Bignon ; ce dernier décidait aussi des gratifications qu'il fallait attribuer aux académiciens, en suppliant Maurepas de faire disparaître tout « vestige » de cette négociation secrète.

En dehors de l'Académie des sciences, une autre fonction, celle de censeur, rapprochait les deux hommes. Bien que l'on ne dispose pas de listes complètes, on peut penser que Fontenelle fit partie de la première équipe recrutée vers 1699 et, en tout état de cause, en 1735 on lui a confié un roman, les *Mémoires de Sélim* auquel il donna son approbation¹⁵. Rappelons pour mémoire que Bignon avait dirigé le Bureau de la Librairie de 1699 à 1714 et gardait, malgré sa démission une grande autorité sur le monde du livre.

Une autre société, beaucoup plus illustre puisqu'il s'agit de l'Académie française les réunissait encore. Fontenelle y fut élu en 1691, soit deux ans avant Bignon. Il semble qu'en 1736, une lettre du doyen de l'Académie française à Bignon n'avait d'autre but que de recommander l'abbé Trublet à ses suffrages et à ceux qu'il pouvait influencer. Nous avons en tout cas la réponse de Bignon, fort courtoise mais qui ne promettait rien : « Je ne suis surpris — écrit Bignon le 12 février 1736 — ny de l'intérêt que vous prenez à M. l'abbé Trublet ny de la finesse du tour que vous avez choisi pour le recommander. Je reconnois dans l'un et l'autre l'esprit et le cœur du phœnix de nos savants. C'est assés vous faire comprendre cette impression que peut faire sur moy votre témoignage et votre sollicitation. Mais je ne pouray vous en donner d'autres preuves que je ne sois de retour à Paris et que nous n'en ayons délibéré dans la petite société. » Trublet dut attendre 1761 pour faire son entrée à l'Académie française mais fit partie de 1736 à 1739 de l'équipe du *Journal des Savants* également supervisée par Bignon. Faudrait-il entendre alors par « petite société » ce groupe de journalistes seulement et non pas la communauté des « immortels » ?

Au contraire, cette correspondance fournit aussi, à plusieurs reprises des témoignages de l'estime très grande que Bignon portait à Fontenelle. Il annonçait la parution de ses derniers ouvrages en manifestant son admiration auprès de Hans Sloane : « Nous avons aussi un livre nouveau de la façon de M. de Fontenelle : ce sont des elemens de la nouvelle géométrie des infinis.

L'auteur se flatte que son ouvrage sera reçu favorablement des sçavans et surtout de ceux de votre mérite. »

Lorsqu'un imprimeur de Nancy, Cusson, voulut donner une nouvelle édition des œuvres de Corneille, oncle de Fontenelle, Bignon, en réglant un problème délicat nous laisse un témoignage exemplaire de son aptitude à juger les talents et à trouver la juste solution. Cusson avait apporté des changements de son propre chef à l'œuvre du grand poète. En expert du livre qu'était Bignon qui jugeait par ailleurs Cusson « l'un des hommes les plus capables de conduire une belle impression » n'approuvait pas du tout ces changements et moins encore le projet de Cusson de les soumettre à l'avis de l'Académie. Aussi décide-t-il de consulter Fontenelle pour résoudre au mieux cette difficulté : « Ce que je croirois de mieux, lui écrit-il le 24 septembre 1729¹⁶, c'est que par zèle pour la mémoire de cet illustre oncle, vous vous laissiés agréer que le tout passât sous vos yeux. Malgré vos autres occupations, vous pourriés en prendre le tems à quelques heures perdues. C'est du moins ce que j'ose vous proposer avant de répondre au sieur Cusson, et je ne vous le propose que par la vénération que j'ay pour un nom si célèbre et à la tendre amitié pour un si digne neveu ». En même temps, il avertit Cusson avec tous les ménagements possibles que s'il réclamait le jugement de l'Académie, il risquerait de ne pas en « voir sitôt la fin ». « J'ay imaginé, concluait Bignon d'en prier son incomparable neveu, M. de Fontenelle pour en juger à la place de l'Académie. » C'était un moyen subtil et plein de finesse pour empêcher qu'une situation un peu difficile n'engendre une suite de complications insolubles.

Il faut encore ajouter un détail amusant : Bignon et Fontenelle étaient voisins lorsque ce dernier habitait le Palais-Royal. Bignon occupait un logement dans le Palais Mazarin, hôtel de la Bibliothèque du Roi depuis 1720. Cela ne représentait d'ailleurs qu'une partie de l'ancien Palais-Mazarin, l'autre étant la propriété de la marquise de Lambert. Le Bibliothécaire du Roi fit entreprendre d'importants travaux mais rejeta la proposition de l'architecte Robert de Cotte et du duc d'Antin, surintendant des Bâtimens du Roi, d'élever une galerie qui viendrait à quelques toises des fenêtres de Madame de Lambert et la priverait de jour et d'une sortie¹⁷. Il préféra attendre sa mort pour achever cette construction et installer le cabinet des médailles et antiques dans son magnifique salon sur la rue Colbert, enrichi de superbes peintures de Boucher, Natoire et Van Loo. La marquise mourut en 1733 mais les médailles du Cabinet du Roi, alors à Versailles, ne furent transportées rue de Richelieu qu'en 1741, peu avant la retraite de Bignon et de celle de Fontenelle qui avait bien connu cet illustre salon.

Les deux hommes, tous deux de l'Académie française et respectivement président et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, se retirèrent à peu près en même temps : Fontenelle en 1740 et Bignon en 1741. Fontenelle avait voulu démissionner en 1730 : nous l'apprenons par une lettre de Bignon à Hans Sloane : « ...Véritablement son âge et ses longs services méritoient de lui procurer plus de repos. Mais enfin à force de sollicitations, il s'est laissé vaincre et a consenti de rester encor au moins l'année de son exercice »¹⁸. Non seulement Fontenelle exerça cette lourde fonction encore dix ans, mais il survécut quatorze ans à Bignon qui mourut en 1743, à la veille de célébrer par une grande fête dans son château de l'Ile-Belle près de Meulan, le cinquantième anniversaire de son élection à l'Académie française. Fontenelle sans aucun doute devait compter parmi les premiers invités.

En guise de conclusion, voici une dernière lettre du 30 août 1741 où Bignon expliquait à Danchet, censeur et confrère académicien, les raisons qui l'avaient poussé à choisir Fontenelle comme secrétaire de l'Académie des sciences. Ne regrettant pas ce choix, il se félicitait au contraire d'avoir aussi bien servi la cause académique par sa clairvoyance. Puis il rendait hommage à sa profonde culture classique due à une fréquentation assidue des auteurs anciens, première et inoubliable formation. Mais la deuxième partie de la lettre, malgré l'indubitable admiration et l'éloge de l'art du style, contient un jugement sévère, presque cruel par sa lucidité. Fontenelle, malgré son talent, n'a pas su ou plutôt n'a pas voulu former des disciples à son école. Il cachait soigneusement son érudition sans vouloir montrer que c'était là une étape préalable à des œuvres plus ambitieuses. Bignon lui attribuait ainsi toute la responsabilité de n'avoir dans sa descendance que de « pittoiables copistes ». Il n'a pas voulu, affirme Bignon, mais peut-être n'a-t-il pas su, leur « découvrir » son secret : mais, après tout, cela aurait-il suffi pour leur donner du génie ? Il n'y a qu'un Fontenelle par siècle. Voici ce long fragment de la lettre adressée par Bignon à Danchet¹⁹ :

« Ce qui me fait désirer avec moins d'impatience l'impression de Coignard, c'est l'envie de voir le discours de M. de Fontenelle ; j'acquiesceray de bon cœur à ce qu'il peut avoir dit de moy, s'il s'en est tenu à me féliciter d'avoir rendu autant de justice à son mérite que de service à l'Académie des sciences en l'y plaçant pour en recueillir l'histoire, mais je doute qu'il ait osé dire qu'un des principaux motifs qui m'y avoit engagé étoit la connaissance que je m'étois faite malgré lui du grand fond de lecture des anciens auteurs dont il s'étoit fait une provision aussi ample que choisie, et qui lui étoit le plus sûr préparatif pour bien remplir un si grand projet. Loin de tirer vanité de cette sorte d'étude, il s'étoit presque fait une loy de la laisser ignorer et il me fallut du tems et comme quelque finesse pour en découvrir chez lui des traces

incontestables. C'est dommage que ceux qui ont voulu affecter son style n'aient pas joint à leurs efforts un pareil fond d'érudition et de génie. Courir après l'esprit sans avoir au préalable un riche fond, c'est ce que j'appellerais volontiers voler le papillon. Je l'ay dit pourtant trop hardiment à M. de Fontenelle lui-même en l'accusant d'avoir produit malgré lui un trop grand nombre de pitoyables copistes ou du moins d'avoir à se reprocher de ne leur avoir pas assez découvert le secret d'un art dont il a tiré si justement tant de gloire, en leur faisant ignorer qu'il est aussi ridicule de se hasarder à de grands ouvrages sans s'être rempli des connaissances nécessaires qu'il le seroit à un pilote de s'embarquer sans biscuit pour un voyage de long cours. »

L'éloge est sous-jacent mais cependant la critique est dure. Bignon a-t-il raison ? Il paraît aller dans le sens de la « lâcheté » dont parle Voltaire mais il ne faut voir là qu'une pièce à verser au dossier, sans oublier que Fontenelle, aimable et secret, ne voulait pas rebuter ses lecteurs en faisant ostentation de son labeur.

FRANÇOISE BLECHET

NOTES

1. L. Aucoc, *L'Institut de France : lois, statuts, règles concernant les anciennes académies et l'Institut de 1635 à 1789*, Paris, 1889 ; R. Hahn, *The Anatomy of a scientific Institution. The Paris Academy of Sciences, 1666-1803*. University of California Press, 1971.
2. A. Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, 1972, p. 491.
3. M. Freyne, *Fontenelle dans sa correspondance dans Fontenelle. Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*, Paris, 1987.
4. Bibliothèque Nationale, ms. fr. 22234, f. 54 v°.
5. *Ibid.*, f. 136 v°, 138.
6. Ms. nouv. acq. fr. 5152, f. 1.
7. Ms fr. 22234, f. 148 v°, 23 décembre 1727.
8. G. Bonno, Hans Sloane et les relations intellectuelles franco-anglaises au dix-huitième siècle dans *The Romantic review*, 1943 ; G.-R. De Beer, The Relations between of the Royal Society and French men of science when France and Britain were at war dans *Notes and records of the Royal Society of London*, may 1952, vol. 9, n° 2.
9. Bibliothèque Nationale, Impr. Rés. Z. 370-372.
10. *Ibid.*, ms. fr. 22234, f 308 v° - 309.
11. Abbé Jourdain, *La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV* publié

CORPUS, revue de philosophie

par H. Omont dans *Mémoires de la société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, t. XX, 1893.

12. Ms. fr. 22236, f.91.

13. Ms. fr. 22234, f. 4 v°.

14. Cf. note 7.

15. F. Weil, *L'interdiction du roman et la librairie 1728-1750*, Paris, 1986, p. 69.

16. Ms. fr. 22234, f. 286.

17. F. Bléchet, *Le déménagement de la Bibliothèque du Roi et son installation au Palais Mazarin* dans *Revue de la Bibliothèque Nationale*, automne 1985, n° 17.

18. Ms. fr. 22235, f. 33.

19. Ms. fr. 22236, f. 200.

Quelques aspects du style de Fontenelle vulgarisateur

Les travaux universitaires ont révélé combien il était difficile de broser le véritable portrait de Fontenelle ; l'unanimité ne se fait guère qu'autour de l'écrivain vulgarisateur, qu'on tient pour l'inventeur d'un genre, d'un langage, d'un ton, même si quelques hésitations surgissent quand il faut choisir, pour la démonstration, entre les *Entretiens sur la Pluralité des mondes* et les *Eloges* des savants de l'Académie Royale des Sciences. Et cependant, le style, justement célèbre, du vulgarisateur est l'un des aspects de l'écrivain qui a été le moins étudié. Nous nous proposons donc d'en éclaircir quelques aspects, en analysant, dans une lecture d'ensemble¹, les soixante-neuf biographies d'académiciens rédigées entre 1699 et 1739. Louis Maigron les considérait comme le chef-d'œuvre de Fontenelle, en dénigrant cependant ce qui fait leur originalité : « il se trompe, il est superficiel, il diminue et rapetisse assez souvent ce qu'il explique ; à ne lire que les *Eloges*, on risquerait de ne plus bien voir la sublime beauté de la science, et ce que les moindres progrès y ont généralement coûté d'opiniâtres efforts ou d'héroïques labeurs »². Ce rapetissement, cette diminution, cette perspective déformante qui semble gêner les critiques qui utilisent ces biographies pour peindre le tableau de la science à la fin du dix-septième et au début du dix-huitième siècles, ou pour mieux comprendre la psychologie et les mœurs des savants de cette époque³, s'explique en réalité par ce fait trop souvent occulté : les *Eloges* appartiennent à une *littérature de société*.

Il n'est guère utile de rappeler ici l'extraordinaire engouement du public mondain et des cours princières (Sceaux, Chantilly, le Palais-Royal), dans les premières années du siècle, pour tout ce qui est observation, expérimentation, création de laboratoires et de cabinets naturels. Le phénomène prolonge, en l'accusant, l'attrait des générations précédentes, et en particulier des femmes, pour les cours et conférences des savants, pour les démonstrations et préparations publiques, que rappellent quelques-unes des vies rédigées par Fontenelle : celle de Sauveur, assidu aux conférences de Rohault et lui-même géomètre à la mode ; de Lémery, qui ouvrit un cours de chimie à Paris, rue Galande ; de Régis, conférencier à Toulouse, à Montpellier, puis à Paris chez ce même Lémery ; de l'anatomiste Du Verney, collaborateur de l'abbé Bourdelot et du médecin Denys, préparateur adulé du beau sexe ; etc. C'est donc aux mondains que sont destinés les *Eloges*, comme le prouvent plusieurs indices de la correspondance de Fontenelle. M. J. Freyne utilise une lettre

adressée le 7 octobre 1717 à Mme de Lambert, alors en voyage dans ses terres de Saint-Bris en Bourgogne, pour avancer l'hypothèse qu'ils étaient d'abord soumis au jugement du célèbre Mardi de la marquise, avant d'être lus dans les séances publiques de l'Académie des Sciences⁴ ; Fontenelle, qui achève alors l'*Eloge de Leibniz*, avoue :

« Chaque mardi me couste un soupir, après quoi il faut pourtant bien aller disner quelque part. J'ai fait un Leibnitz qui auroit eu bien besoin d'un Mardi où il eust été ressassé, mais faute de cela il n'ira peut être rien qui vaille ; s'il ne reussit pas, je m'en prendrai à vous, pourquoi alliés vous en Bourgogne ? »

Cette confidence éclaire l'un des rares commentaires de Fontenelle sur le ton de ses *Eloges*, destiné à la même interlocutrice :

« on fut à notre assemblée publique si réjoui de mes éloges, que je crois qu'on le fut trop. Beaucoup de gens ont dit que le ton en étoit trop galant, trop enjoué, trop éloigné du funèbre : d'autres ont pris mon parti. »⁵

Il n'existe donc pas de ligne de démarcation entre les travaux du secrétaire de l'Académie des Sciences et les activités du mondain, du familier des princes, de l'hôte des salons. Ce constat éclaire les ambitions véritables de ces biographies et permet de résoudre presque tous les problèmes d'expression qu'elles posent ; il donne aussi à la remarque de Louis Maigron toute sa portée : Fontenelle a tenté de supprimer la distance qui séparait le discours mondain du discours de la science, difficile, « épineux », rendu plus obscur encore par la controverse qui souvent l'encombrait. Thèmes, images, tons, figures, syntaxe, rythmes obéissent, dans les *Eloges*, à cette stratégie de la vulgarisation, accordée elle-même à une image de l'humanité et de son devenir, dont les éléments philosophiques et moraux sont fixés quand l'écrivain accède au secrétariat de l'Académie. De même que les théoriciens de l'honnêteté avaient cherché à rendre la vertu traitable, le vulgarisateur aura à cœur de montrer les agréments de la science ; sa tâche consistera à inscrire dans ses biographies les tours et les motifs favoris des mondains, pour répondre à leurs préoccupations et à leurs intérêts.

Fontenelle veut ôter à la science et à son discours tout ce qui les « hérisse », les rend rebutants et austères, et les dépouiller des oripeaux de la scolastique qui effraient si souvent le débutant ou l'homme du monde. L'adjectif *épineux* retrouve sous sa plume sa valeur métaphorique première

pour désigner les difficultés rébarbatives de l'apprentissage ou de la démonstration, en particulier dans la géométrie. Le secrétaire a les préjugés d'un Moderne, peu respectueux du principe d'autorité s'il doit entraîner le savant dans « un pays affreux » d'où sont bannies finesse et délicatesse d'esprit ; la découverte par La Hire des *Sections coniques* d'Apollonios de Perga appelle cette remarque : « La Géométrie commençoit à prévaloir chés lui, quoique revêtu de cette forme épineuse et effrayante qu'elle a souverainement dans les livres des Anciens. S'il n'y avoit présentement d'autres Maîtres qu'Apollonius et Archimède, la délicatesse de la plûpart des Modernes ne s'en accommoderoit guère » (*Eloge de La Hire*, VI, 3)⁶. On perçoit là un écho de la récente Querelle sur Homère, comme un ressentiment qui n'est pas encore apaisé. Plus rien ne doit distinguer, aux yeux du public, le savant moderne de l'honnête homme, comme l'a compris La Faye aîné : « Il sçavoit bien réparer par ses manières le tort qu'il avoit d'être Géomètre et Physicien » (*Eloges de La Faye*, VI, 33).

Pour donner à la science sa forme humaine, le vulgarisateur refuse presque systématiquement l'abstraction et privilégie toutes les formules qui permettront d'animer les idées, les théories, de faire parler les faits et les instruments. A commencer par la personnification, utilisée parfois dans des conditions qui pouvaient révolter les adversaires de la modernité et de la nouvelle préciosité. Que penser, par exemple, de la fameuse horloge de Lyon, « qui sçait tant d'autres choses que de sonner l'heure », énigme mécanique devinée par Sauveur (*Eloge de Sauveur*, V, 468) ? C'est à ce projet qu'on doit cette langue si caractéristique, pittoresque, alerte, enjouée, ces fusées d'images et de traits, ces surprenantes rencontres de l'abstrait et du concret. Le jeune Pitton de Tournefort n'a trouvé dans l'enseignement de la philosophie que « des idées vagues et abstraites, qui se jettent, pour ainsi dire, à côté des choses, et n'y touchent point » (*Eloge de Tournefort*, V, 211) ; alors que le triomphe du savant est dans la domination de la forme ou de la matière rebelles, comme la victoire de Cassini sur la comète de 1664, soumise en même temps que ses détracteurs : « Ces prédictions trouvèrent quantité d'Incrédules, qui soutinrent que la Comète échapperoit à l'Astronome, et l'espérèrent jusqu'au bout ; après quoi, quand ils virent qu'elle lui avoit été parfaitement soumise, ils firent comme elle un mouvement en arrière, et dirent qu'il n'y avoit rien de si facile que ce qu'avoit fait M. Cassini » (*Eloge de Cassini*, V, 338-339)⁷. C'est l'un des procédés favoris de Fontenelle vulgarisateur, dans lequel l'hypallage a un rôle à jouer : donner conscience et vie à l'idée, à la théorie, sans pour autant occulter l'activité créatrice du savant. En voici quelques exemples : « La Botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse » (*Eloge de Tournefort*, V, 213) ; la carte géographique, établie par Cassini dans la tour occidentale de l'Observa-

toire « fut en quelque sorte prophétique » (*Eloge de Chazelles*, V, 259) ; « [les conjectures] ont toujours un droit égal de se produire au jour, et souvent n'en ont guère de se combattre » (*Eloge de Hartsoeker*, VI, 291). Les activités intellectuelles des adémiciens sont décrites sur le même ton : le secrétaire ose parler des « infidélités » de Tournefort à la botanique (*Eloge de Tournefort*, V, 225).

Ainsi l'imaginaire de Fontenelle invente un monde où se meut l'esprit des philosophes et des savants, un univers familier, visible, peuplé, apte à communiquer aux adeptes une chaleureuse présence. Mieux, la nature elle-même, dont ils veulent connaître les mystères, est décrite comme une vaste intelligence créatrice.

« Cet ordre si nécessaire [qu'imposent les classifications de la botanique] n'a point été établi par la Nature, qui a préféré une confusion magnifique à la commodité des Physiciens, et c'est à eux à mettre presque malgré elle de l'arrangement et un Système dans les Plantes » (*Eloge de Tournefort*, V, 219-220).

Il appartient aux plus audacieux d'entrer dans le sein de cet être immense, comme Tournefort descendant symboliquement dans les entrailles de la terre, lors de son exploration des abîmes de la grotte d'Antiparos : « En vain la Nature s'étoit cachée dans des lieux si profonds et si inaccessibles pour travailler à la végétation des pierres, elle fut, pour ainsi dire, prise sur le fait par des Curieux si hardis » (*Ibid.*, V, 228).

On doit aussi au secrétaire l'invention d'une géographie intellectuelle, héritage lointain de la géographie du Tendre, appelée à un succès certain dans le discours de vulgarisation scientifique : Voltaire se souviendra des *Eloges* dans les *Lettres philosophiques* célébrant Newton comme l'explorateur sublime d'un monde inconnu. Au géomètre Montmort est attribué le courage de Christophe Colomb (*Eloge de Montmort*, VI, 62) : son *Analyse des jeux de hasard* a révélé un nouveau monde aux savants étonnés. Lorsqu'elles ne sont pas inconnues, les terres sont ingrates, incultes, et le savant doit se faire pionnier, colon, pour les mettre en valeur ; l'acoustique de Sauveur appelle cette réflexion : « C'est un bonheur présentement assés rare que de découvrir des Païs inconnus, mais c'est un grand travail que de les défricher » (*Eloge de Sauveur*, V, 478). Nous ne ferons que mentionner l'abondance des métaphores spatiales, celles de la route et de l'itinéraire en particulier, qui sont comme lexicalisées et à ce titre familières à la langue des mondains. Il est plus intéressant de travailler sur les images fournies par les activités scientifiques. Directement liée à la méta-

phore des terres qu'il faut défricher, celle d'une germination des idées et de leur rendement :

« Le peu d'arithmétique qu'il sçavoit [...] étoit une foible semence qui germa bien vite chés lui par la bonne disposition du terroir » (*Eloge de Rolle*, VI, 74-75) ; « Un peu de lecture jetoit dans son esprit des germes de pensées, que la méditation faisoit ensuite éclore, et qui rapportoient au centuple » (*Eloge de Renau*, VI, 88).

Le style figuré recherche le rapport le plus juste entre comparé et comparant ; ainsi les travaux de cartographie de Delisle appellent une image naturelle, parce qu'empruntée à l'art du navigateur, et qui vient enrichir l'expressivité du polyptote « sçavans-sçavoir » : « Quelquefois les Sçavans ne sont pas fâchés de se trouver dans ces sortes de Détroits, d'où ils ne peuvent sortir qu'à force de sçavoir » (*Eloge de Delisle*, VI, 310). La comparaison de l'esprit géométrique et de l'esprit du jeu suggère cette création : « il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, et leur appliquer la règle et le compas » (*Eloge de Montmort*, VI, 61). Certaines images révèlent un Fontenelle intime, font entrevoir sous le brillant de l'esprit les secrets de sa personnalité. Renau, auxiliaire de Vauban au siège de Mons, employé également par le Ministère de la Marine, est déclaré « espèce d'Amphibie guerrier, qui partageoit sa vie et ses fonctions entre l'un et l'autre élément » (*Eloge de Renau*, VI, 103) ; or, la même image est reprise dans le dernier éloge rédigé par Fontenelle, qui peut passer pour le testament du secrétaire : Du Fay, capable de parler la langue de l'Académie et la langue du monde, est « une espèce d'Amphibie, propre à vivre dans l'un et l'autre élément, et à les faire communiquer ensemble » (*Eloge de Du Fay*, VI, 672). Comment ne pas reconnaître là une manière d'autoportrait, et découvrir dans la création de l'imaginaire les véritables intentions de Fontenelle à la tête de l'institution académique ?

Ces images qui montrent dans la science un milieu favorable à l'épanouissement des individus, propice à leur bien-être, complètent celles qui la désignent comme une patrie accueillante, où se découvre l'idéal sous-jacent du cosmopolitisme, comme dans l'*Eloge de l'abbé de Louvois* : « On verra qu'il étoit en fait de sciences une espèce de Cosmopolite, un Habitant du Monde sçavant » (VI, 53). Il faut enfin signaler un autre usage de la métaphore scientifique ; alors que l'instrument d'observation est considéré comme un extraordinaire prolongateur sensoriel, l'esprit de Fontenelle se plaît à inverser les perspectives pour ramener son lecteur à la contemplation de la vraie merveille, le corps humain. La définition de l'optique de La Hire est, de ce point de vue, vraiment caractéristique :

« C'est une Optique Physique qui suppose la Géométrie, et qui ne considère qu'une Lunette vivante, animée, fort compliquée dans sa construction, sujette à mille changemens, c'est-à-dire l'Œil » (*Eloge de La Hire*, VI, 18).

Présenter la science sous des dehors aimables et faciles, l'analyse et la méthode expérimentale comme des réalités palpables, c'est inviter aussi à découvrir dans la destinée du savant une image du bonheur dont pourrait se satisfaire l'honnête homme. De même que son amie la marquise de Lambert fonde sa morale de l'honnêteté sur la spontanéité du sentiment, en célébrant ces « aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la Vertu »⁸, Fontenelle sait trouver des formules expressives pour décrire la vocation des savants, sa spontanéité, la convenance naturelle d'esprits aimables avec le monde des idées. En voici quelques-unes, où l'on remarquera l'utilisation caractéristique de la subordination temporelle, ainsi que de l'hyperbole, qui n'excède jamais la mesure, conformément aux recommandations des rhétoriques du temps.

Tournefort : « dès qu'il vit des plantes, il se sentit Botaniste » (V, 211) ; Manfredi : « il fit des vers dès qu'il put sçavoir ce que c'étoit que des vers » (VI, 624) ; Vauban : « les premières places fortifiées qu'il vit le firent Ingénieur, par l'envie qu'elles lui donnèrent de le devenir » (V, 161) ; Fagon : « les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des Plantes ; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de Plantes ; la langue de la Botanique fut sa langue maternelle » (VI, 36).

Le secrétaire recourt même aux idées platoniciennes remises à la mode par la nouvelle préciosité pour évoquer le génie naturel de La Hire, ses dispositions pour la géométrie : « Cet assemblage de Cercles qui forment la Sphère, et leurs Projections sur différens Plans, s'imprimoient dans son esprit avec une facilité surprenante, et il sembloit que selon le Système de Platon, ce ne fût qu'une réminiscence de ce que son Ame avoit sçu autrefois » (*Eloge de La Hire*, VI, 2). A ces hommes passionnés, faits pour surprendre les secrets de la nature, sont promis des biens que nul ne pourra leur contester, des richesses comme celles que possède Leeuwenhoek « à qui tous les objets du monde invisible appartenoient » (*Eloge de Hartsoeker*, VI, 267).

Rien que d'enjoué dans les activités scientifiques, rien que d'aisé dans la vocation du savant et dans le « génie qui fait aimer les Sciences et le Cabinet » (*Eloge de Du Fay*, VI, 664). Mais ce qui caractérise aussi les

Eloges, c'est la volonté systématique de leur auteur de les ouvrir aux préoccupations de l'homme du monde, de les accorder à ses usages langagiers et à ses goûts.

Elle justifie *le style orné*, le secrétaire ne dédaignant pas d'agrémenter ses biographies par l'emploi de la fable et de l'allégorie ; l'*Eloge de Cassini*, pour qui s'intéresse à la poétique de Fontenelle, fournit deux clés précieuses, l'une qui justifie le recours au « style poétique » par l'usage même de certains savants (V, 331), l'autre qui reconnaît au discours de vulgarisation scientifique le droit d'emprunter des ornements à « l'esprit des Fables » (V, 363). Le mythologisme, au sens où Fontanier le définit, « une expression fictive empruntée de la mythologie pour tenir lieu de l'expression simple et commune », si caractéristique d'une esthétique d'époque, n'est pas encore banni du discours scientifique. Ainsi la Nature « est ce Protée, qui cherche à se dérober en prenant mille formes différentes » (*Eloge de Du Fay*, VI, 658) ; les observations de Cassini, dans l'église Saint-Pétrone de Bologne, métamorphosent l'astronome en un nouvel oracle d'Apollon (*Eloge de Cassini*, V, 331) ; comme Galilée, il ressemble à Tirésias, « qui devint aveugle pour avoir vu quelque secret des Dieux » (*Ibid.*, V, 363) ; la querelle entre Saurin et Rousseau suscite une avalanche de chansons satiriques, « ouvrage digne des trois Furies » (*Eloge de Saurin*, VI, 593). L'Histoire est appelée à la rescousse dans cette poétisation du labeur des savants : Bernoulli, dans la controverse qui oppose les partisans de Newton à Leibniz, est peint « seul, comme le fameux Coclès, souten[ant] sur le Pont toute l'armée angloise » (*Eloge de Montmort*, VI, 69), tandis que l'esprit inventif de Joseph Sauveur enfant lui donne sur ses camarades une supériorité comparable à la royauté de Cyrus (*Eloge de Sauveur*, V, 466). Si l'allégorie de l'âme choisie par la Nature et l'Amour pour habiter le corps de Julia Vandi ne surprend pas dans la description des *canzoni* de Manfredi, pour laquelle Fontenelle retrouve ses travaux anciens d'historien de la poésie⁹, en revanche le Jardin Royal devenant l'Empire de Flore sous l'impulsion de Fagon est une métamorphose digne du poème en prose, comme l'auteur même se plaît à le souligner : « tout cela fournit assés au Poète, et d'ailleurs on est volontiers Poète pour ce qu'on aime » (*Eloge de Fagon*, VI, 38). Incontestablement, Fontenelle l'est dans ses *Eloges*, et malgré l'âge, sa plume retrouve parfois les ornements surannés de la préciosité de sa jeunesse ; il y a bien de l'affectation dans cette comparaison : « Dans les Sciences Mathématiques la Pratique est une Esclave, qui a la Théorie pour Reine, mais ici cette Reine est absolument dépendante de l'Esclave » (*Eloge de Cassini*, V, 331).

Car l'esprit précieux ne trouve, pour ses jeux, aucun obstacle dans le sérieux de ces Vies de savants, où survit la rhétorique des *Entretiens avec la*

marquise, et que vivifie le style Régence. Comme les savants, néologues par nécessité dans la divulgation de leurs travaux¹⁰, Fontenelle précieux essaie d'acclimater quelques termes, comme *infinitaire* (*Eloge de Sauveur*, V, 476), ou le substantif féminin *calculatrice*, appliqué aux aimables et savantes sœurs de Manfredi (*Eloge de Manfredi*, VI, 642). Il prend surtout le plus vif plaisir à aiguïser les pointes, qu'on se lasserait à recenser toutes. La modestie de La Hire doit combattre l'implacable volonté de Louvois, pour obtenir « la grâce de n'être pas cru infaillible » (*Eloge de La Hire*, VI, 10-11), et Hartsoeker méprise les algébristes qui ne recherchent que « la gloire d'être inintelligibles » (*Eloge de Hartsoeker*, VI, 276) ; ce qu'on n'a pu faire pour la lune, Cassini le fait pour « quatre lunes étrangères », les satellites de Jupiter (*Eloge de Cassini*, V, 347) ; s'il est difficile de travailler sur des plans invisibles, « que sera-ce donc de Plans beaucoup plus invisibles ? » (*Ibid.*, V, 346) ; avec beaucoup d'esprit, les sœurs de Manfredi sont « propres à ce qui demanderait presque une entière privation d'esprit » (*Eloge de Manfredi*, VI, 647) ; « un médecin a presque aussi souvent affaire à l'Imagination de ses Malades, qu'à leur Poitrine, ou à leur Foie » (*Eloge de Sauveur*, V, 469-470). Rien ne permet de distinguer ces échantillons des reparties brillantes de l'hôte des salons conservées dans le *Fontenelliana*. Pour faire fuser le trait, le secrétaire recourt assez fréquemment aux figures de la caractérisation non pertinente : le zeugma (Tournefort, curieux de plantes, pénètre dans les jardins privés d'Aix « par adresse ou par présens », V, 212) ; l'oxymoron (« une perte qui enrichissoit la Géographie », *Eloge de La Hire*, VI, 7 ; le « mépris obligeant » du ministre, *Ibid.*, VI, 11 ; les « savantes Oisivetés » de Vauban, *Eloge de Vauban*, V, 175) ; et l'hypallage, déjà citée. D'autres aspects, encore, de cette préciosité : le goût des adverbes en -ment, toujours à la mode, comme dans langue parlée ; et la recherche d'un style substantif, qui privilégie la métonymie.

Le souci de séduire un public mondain et de répondre à ses aspirations comme à ses goûts littéraires explique la nature particulière de ces biographies qui révèlent des registres et des discours assez hétérogènes. Il serait fastidieux de recenser les tours et les images en usage dans les salons et les milieux que fréquente Fontenelle : langue du commerce, du palais, de la diplomatie, de la guerre, du théâtre. Peut-être faut-il réserver une place privilégiée aux jeux de hasard, qu'il condamne comme la marquise de Lambert, mais dont l'esprit suscite de brillantes analyses, développées dans les *Eloges de Sauveur et de Dangeau*. Mais ce qui surprend vraiment, c'est la présence d'un discours romanesque aux formes variées, dont Fontenelle rappelle pourtant, dans l'*Eloge de Saurin* (VI, 598-599), qu'il ne sied pas à la recherche de la vérité. Chaque fois que le permet l'éloge funèbre, le secrétaire s'attarde sur les événements extraordinaires vécus par le savant, en sorte que relations de voyages, récits de

batailles, se développent en digressions agréables, et que les comptes rendus des ouvrages et des travaux, au contraire, sont souvent abrégés, pour ne pas faire concurrence à la savante *Histoire de l'Académie*. L'invention des galiotes à bombes par Renau lui fournit un prétexte pour évoquer les bombardements d'Alger et le comportement héroïque du savant (*Eloge de Renau*, VI, 101). La captivité de Marsigli chez les Turcs ouvre son éloge sur le romanesque le plus traditionnel. L'évocation des herborisations de Tournefort dans les Pyrénées (*Eloge de Tournefort*, V, 215-216) transforme le savant en héros de roman et introduit le récit d'aventures dans un discours sérieux qui lui semblait étranger, tandis que la passion de la botanique est célébrée dans un ternaire lyrique où s'annoncent les thèmes de la *Septième Promenade* et de l'herborisation à la Robaila : « Elle veut que l'on coure les Montagnes et les Forêts, que l'on grave des Rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices » (*Ibid.*, V, 213). Toutes ces pages révèlent l'art du conteur, et font découvrir une phrase remarquablement adaptée au récit d'aventures. Nous rapporterons, en guise d'échantillon, celle qui, dans une accumulation impressionnante¹¹, contient tout le « roman de la vie de Saurin » :

« Il s'agissoit de tirer de Suisse Madame Saurin, et ce qui étoit incomparablement plus difficile, de la convertir. Le voyage de M. Saurin déguisé, ses entrevues secrètes avec sa femme, les reproches qu'il eut à soutenir, les larmes qu'il eut à essuyer, l'art qui lui fut nécessaire pour amener seulement la proposition du monde la plus révoltante, le refus absolu qu'on lui fit d'abord de le suivre, les combats de l'amour et du préjugé de Religion qui succédèrent à ce premier refus, la victoire de l'amour, encore imparfaite cependant et suivie de nouveaux combats, enfin une victoire entière, et la résolution désormais ferme de suivre un mari, leur départ bien concerté, le départ du mari sur la frontière, séparé alors de sa femme, détention à laquelle par le crédit de M. de Meaux le Roi même s'intéressa, c'est ce que M. Saurin appelloit le *Roman de sa vie* » (*Eloge de Saurin*, VI, 587-588).

On peut parler ici d'hypotypose, tout comme dans les descriptions des merveilles de la nature où Fontenelle excelle également, qu'il s'agisse d'évoquer la voûte céleste, la descente de Tournefort dans la grotte d'Antiparos ou l'extraordinaire monde des spermatozoïdes observé par Hartsoeker et Leeuwenhoek. Ces descriptions et ces récits sont plus que de simples ornements : ils désignent, fondamentalement, une esthétique du mélange des genres, que nourrit un goût baroque de la métamorphose.

La recherche de l'expressivité se manifeste aussi dans le domaine de l'analyse. On s'attendait, en raison du sérieux des thèmes traités et de la

nécessité de rendre compte des travaux des savants, à voir triompher la traditionnelle phrase binaire, d'allure carrée, faite de symétries parfois monotones. Il n'en est rien, et les *Eloges* accueillent cette phrase souple, nuancée, utile instrument d'exploration des secrets du cœur et de l'esprit, mis au point à cette époque dans les salons. Rien de moins rigide, de moins catégoriques qu'une pensée de Fontenelle, qui ne se propose que par retouches, l'écrivain usant, et parfois abusant de l'épenthèse, du type : « on les attiroit chés lui, ou plutôt on les y admettoit » (*Eloge de l'abbé de Louvois*, VI, 48). Nous avons compris que l'art d'aiguiser les pointes créait un dynamisme incompatible avec la phrase périodique, limitée et comme bornée par la clausule ; l'hyperbate assumera l'essor de la phrase et de la pensée, dans une surenchère caractéristique mise sur une maxime qu'on croyait définitive¹². Ce n'est là qu'esquisser la description de la phrase des *Eloges*, pour indiquer qu'elle participe de la transformation générale de la phrase française dans le premier tiers du dix-huitième siècle.

Fontenelle a aussi greffé sur le discours de vulgarisation scientifique un discours gnomique : les réflexions morales abondent dans les *Eloges*, d'où l'on pourrait détacher un nombre impressionnant de maximes, dont l'allure aussi bien que le contenu répondent à la définition du genre, toujours en vogue dans les salons à l'aube des Lumières. La plupart sont destinées, de toute évidence, à l'honnête homme plus qu'au savant : ce sont des maximes sur l'âme humaine, sur les vices et les vertus, sur la mort, sur la cour et le monde, sur l'éducation, qu'ont inspirées l'expérience et l'observation des hommes, et qui méritent une étude attentive, parce qu'elles peuvent éclairer la psychologie et la personnalité de Fontenelle âgé. L'analyse stylistique de ces maximes révèle une parfaite maîtrise du genre. L'esprit du secrétaire peut briller de tout son éclat dans ces formules lapidaires, où la pointe n'ôte rien à la force de la vérité exprimée, comme dans ces exemples : « Il est permis de manquer de courage dans son lit [en face de la mort] » (*Eloge de Dangeau*, VI, 133) ; « C'est un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de se tromper » (*Eloge de Renau*, VI, 119) ; « On devient aisément inconnu à la Cour » (*Ibid.*, VI, 117). Toutes les ressources de l'antithèse et de l'opposition sont mises au service de la vérité : il s'agit de lever les masques, d'éclairer les conduites les plus secrètes, de n'épargner aucun adversaire. « Les plus satiriques et les plus misanthropes sont assés maîtres de leur bile pour se ménager adroitement des Protecteurs » (*Eloge de Dangeau*, VI, 129) : la victime de ce coup de griffe est Boileau. Saute d'humeur ? Rancune tenace ? Toujours est-il que cette maxime ne concorde pas avec le portrait traditionnel du philosophe âgé, indulgent, bienveillant, neutre. Par le recours au comparatif et au superlatif, ces maximes proposent, pour les valeurs, des hiérarchies, indiquent des choix, où se devine la présence d'un juge, d'un arbitre expéri-

menté, comme ici : « On croiroit que les Philosophes devroient être plus modérés dans leurs querelles que les Poètes, les Théologiens plus que les Philosophes, cependant tout est assés égal » (*Eloge de Hartsoeker*, VI, 292). Dans tous les cas, l'expressivité est obtenue par le jeu, traditionnel dans la maxime, des répétitions : chiasmes, reprises en écho, polyptotes.

Que Fontenelle ait mis à la portée des mondaines et des mondains les idées et les méthodes les moins accessibles des savants, qu'il ait ouvert les gens du monde à de nouvelles habitudes de penser, à des horizons qu'ils ignoraient ou connaissaient mal, ce sont là des constatations qui courent dans toutes ses biographies, et qui n'apportent rien de neuf sur l'art du vulgarisateur. Il est bien plus intéressant de comprendre la véritable nature de son discours de vulgarisation scientifique, en particulier des *Eloges*, dont le ton, en effet, est assez éloigné du funèbre. L'esprit de Fontenelle s'y épanouit librement sans que le sérieux des thèmes traités, des comptes rendus proposés et de la biographie intellectuelle y fasse obstacle. Ce ne sont, bien souvent, que fusées, traits, pointes, formules surprenantes, maximes bien frappées, néologismes, images vigoureuses et pittoresques, qui rappellent les créations et l'atmosphère des salons, pour lesquelles la contribution du secrétaire fut active, et qui surtout s'accordent parfaitement à l'esprit de la nouvelle préciosité. Ce n'est pas assez de dire que Fontenelle vulgarisateur prend « nettement place entre les gens du monde et les savants »¹³ ; il est véritablement cet amphibie, qui vit dans les deux milieux et les fait communiquer ; ce dont il rêve, c'est d'une synthèse qui intéresserait les connaissances, les manières (l'historien des idées sait quel est le sens de la transformation de l'honnêteté en sociabilité), la langue. Les *Eloges* participent d'une esthétique du mélange des genres, qui n'est certainement pas étrangère, dans ses principes et ses ambitions, à celle que l'auteur expérimente, à la même époque, pour le théâtre. Ce seraient sans doute de belles études que celles qui montreraient ce que doivent à cet idéal ambitieux la manière et les tableaux d'un Buffon, d'un Cuvier.

ROGER MARCHAL

1. Le cadre de cette étude ne nous permettra pas de poser la question intéressante de l'évolution de Fontenelle après 1700. Les *Eloges* constituent pourtant un matériau privilégié, puisqu'ils se prêtent, dans leur succession presque régulière, à une datation rigoureuse, qui devrait permettre d'apporter une réponse satisfaisante dans la controverse sur la transformation de l'écrivain et du philosophe, envisagée dans ses rapports avec l'histoire de la langue et de celle des milieux littéraires. Ainsi, le dernier des *Eloges*, celui de Du Fay, s'achève sur l'évocation de son testament qui désigne Buffon pour être son successeur au Jardin Royal et à l'Académie : lignes symboliques, qui marquent la fin d'un âge, et la consécration des Lumières.

2. Louis Maigrion, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, Paris, Plon-Nourrit, 1906, p. 329.

3. Joseph Bertrand, *L'Académie des Sciences et les Académiciens de 1666 à 1793*, Paris, J. Hetzel, 1869 ; Suzanne Delorme, « Des *Eloges* de Fontenelle et de la psychologie des savants », *Mélanges Georges Jamati*, Paris, C.N.R.S., 1956, pp. 95-105.

4. Michael John Freyne, *La Correspondance de Fontenelle jusqu'en 1740*, Thèse de Doctorat d'Etat, dactylographiée, 2 vol., Université de Paris-Sorbonne, 1972, lettre n° 53.

5. *Ibid.*, lettre n° 33 (3 décembre 1708). Datation controversée. Alain Niderst donne le millésime 1709 (*Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972, p. 336).

6. *Œuvres de Monsieur de Fontenelle*, A Paris, Au Palais, chez Bernard Brunet et Fils, 1742. Les *Eloges* sont contenus dans les tomes cinquième et sixième. Toutes les références renverront à cette édition et seront données dans le texte, avec l'indication du tome suivie de la pagination.

7. Auparavant, sa méridienne avait triomphé des « deux dangereuses colonnes » de Saint-Pétronne, à Bologne (*Ibid.*, p. 330).

8. *Œuvres de Madame la marquise de Lambert*, Lausanne, M.-M. Bousquet, 1748, *Avis d'une mère à son fils*, p. 30.

9. La fable de la sélection de l'âme pour orner un corps féminin est à la mode dans le milieu de Mme de Lambert : on la rencontre dans les écrits de la marquise.

10. « La nouveauté des choses produit nécessairement celle des mots », comme on le voit avec l'introduction, par Rolle, de néologismes dans la langue de l'algèbre (*Eloge de Rolle*, VI, 79).

11. A l'opposé, la variété des tons impose parfois un récit elliptique, comme le voyage de Sauveur et de Coubard de Lyon, « voyage très philosophique, non seulement par l'intention, mais par l'équipage » (*Eloge de Sauveur*, V, 468).

12. « La guerre recommença en 1683, et lui valut l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg, qu'on avoit cru jusque là imprenable, et de le prendre avec fort peu de perte » (*Eloge de Vauban*, V, 170).

13. Louis Maigrion, *op. cit.*, p. 322.

L'Eloge de M. Newton
dans la correspondance de Fontenelle

La correspondance de Fontenelle présente un grand intérêt pour qui étudie la place qu'occupa Fontenelle dans la société de son temps. Elle fournit aussi des renseignements importants sur certains écrits académiques et scientifiques qui appartiennent à la seconde moitié de sa vie. Cette constatation est surtout justifiée dans le cas de *l'Eloge de M. Newton*, sans doute le plus célèbre de toute la longue série d'*Eloges* que Fontenelle prononça devant les Assemblées publiques de l'Académie Royale des Sciences sur une période de plus de quarante ans.

Le chevalier Isaac Newton mourut le 20 mars 1727. On sait que pendant les dix dernières années de sa vie l'illustre mathématicien avait vécu avec sa nièce Catherine Barton et le mari de celle-ci, John Conduitt (1688-1737). Dans la semaine qui suivit sa mort, Conduitt, qui devait hériter des papiers de Newton et lui succéder à la direction de la Monnaie de Londres, écrivit à Fontenelle, à qui il savait qu'il incomberait de prononcer l'éloge du défunt à l'Académie des Sciences de Paris, la lettre suivante :

Londres ce 27ème de Mars 1727 V.S.¹

Monsieur,

Sachant l'estime que vous avez témoigné en tant d'occasions pour Mr le Chevalier Newton, je prends la liberté de vous faire savoir que nous perdîmes ce grand homme le 20ème du courant.

Heureusement pour sa mémoire il tombera sur vous de faire l'éloge de cet illustre membre de votre Académie, et comme tout ce qui part de votre plume est dignement recherché par tout, et sera transmis à la dernière postérité, tous ceux qui s'intéressent pour le Chevalier souhaitent fort que vous soyez bien informé de ce qui le regarde.

Ayant eu l'honneur d'épouser sa nièce qui vécut vingt ans avec lui, et d'avoir eu moi-même beaucoup de part à sa conversation pendant ses dix dernières années, je suis fort tenté de tâcher d'écrire la vie d'un homme qui a fait tant d'honneur à sa nation et au genre humain, mais comme cet ouvrage dans mes mains demandera plus de temps que vous ne sauriez attendre pour faire son éloge, si vous voulez bien, Monsieur, me faire savoir les circonstances les plus essentielles dont

vous aurez besoin pour cette occasion, je me ferai un plaisir de vous les communiquer au plus tôt².

Permettez-moi en même temps de vous assurer que je suis avec une estime très parfaite,

Mr etc.

A Mr Fontenelle.

Fontenelle s'empressa d'accepter la proposition de Conduitt, à qui il adressa sans tarder la réponse suivante :

Monsieur,

Je reçûs hier par la voye de S. Excellence M. de Valpool³ la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 27 mars V.S. je savois déjà la perte que notre Académie, et l'Angleterre, ou plustost toute l'Europe, ont faite en la personne du grand M. Newton, et je vous suis très obligé du secours que vous m'offrés si genereusement pour le tribut que je suis obligé de rendre à sa memoire. Ce sera le 12 novembre prochain N.S. que cet Eloge sera lu publiquement dans l'Académie des Sciences. Si la Vie que vous voulés composer devoit paroistre avant ce temps là, je crois que je devrois vous ceder par toutes sortes de raisons, et me taire, mais si votre ouvrage ne paroist pas si tost, comme il y a toute apparence, j'accepte avec beaucoup de reconnaissance les offres que vous me faites, et je tascherai de mettre en œuvre d'une manière qui en vous déplaie pas les materiaux que vous aurés la bonté de me fournir. J'ai besoin de tout ce que vous pouvés savoir sur M. Newton sans exception. Le jour, le lieu de sa naissance, le nom de son Pere et de sa Mere, son education, ses premieres etudes, les premieres marques de génie qu'il donna, quelques traits remarquables de son enfance, ou de sa jeunesse, les Savants qui l'ont formé, s'il y en a eu, les lectures qu'il aimoit le plus, ou dont il a tiré le plus de profit, ce qui le détermina aux Mathematiques, comment il fit son livre des *Principes*, et ses *Expériences d'Optique*, les censures ou oppositions qu'il aura eües a essayer, s'il y en a eu, les loüanges qu'il en a reçües de la part des Savants, ou des Princes, la fortune et les emplois où il est parvenu, et par quels degrés, comment il s'y comportoit, quelle étoit sa forme de vie privée, ses liaisons, ses commerces, quel étoit son caractere, ses mœurs, ses sentiments particuliers sur la vie humaine, sur les Gouvernements, son jugement sur les Auteurs celebres, ses occupations dans sa dernière vieillesse, la maniere dont il est mort, tout cela, et tout ce que vous pourrés savoir encore de plus, et qui ne me vient pas presentement a l'esprit, me sera utile.

Comme il est juste, Monsieur, que j'épargne votre temps, et que je

n'abuse pas d'une pure grace que vous voulés bien me faire, je dois vous dire qu'il ne faut point que vous vous donniés la peine de mettre aucun ordre a tout cela, il suffira que vous jettiés les choses sur le papier a mesure que votre mémoire vous les fournira, seulement avec les dates, quand ce seront des faits, qui en demanderont. Il me suffira avec cette condition que tout soit pesle mesle.

Je souhaiterois bien que cet Eloge ne fust pas tout a fait indigne du sujet, et pour cela il me faut du temps, et j'ai encore beaucoup d'autres choses à faire. Ainsi, Monsieur, je vous supplie très humblement que je recoive votre secours le plustost qu'il sera possible. Je vous en rends mille graces d'avance, et suis avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obeïssant serviteur,

Fontenelle,

de Paris ce 14 avr. 1727.

La longue liste que Fontenelle dresse ici des sujets sur lesquels il souhaitait avoir des renseignements pour la préparation de l'*Eloge*, font de cette réponse à Conduitt un document tout à fait remarquable qui révèle de façon saisissante les buts que le secrétaire perpétuel voulait accomplir en écrivant sur Newton le discours qu'exigeait de lui la tradition académique. On est frappé surtout par l'immense curiosité dont Fontenelle fait preuve : « J'ai besoin de tout ce que vous pouvez savoir sur M. Newton sans exception », écrit-il avant de se lancer dans l'énumération des sujets qui l'intéressent ; et à la fin de cette très longue liste il reprend encore la même idée : « Tout cela, et tout ce que vous pourrez savoir encore de plus, et qui ne me vient pas présentement à l'esprit, me sera utile ». Le nombre et la diversité des sujets énumérés montrent clairement que Fontenelle visait à tout autre chose qu'à un simple résumé biographique de l'illustre mort, même si parmi les renseignements demandés à Conduitt figurent toutes les précisions qu'on s'attendrait à trouver dans une notice sur la carrière de Newton : par exemple, sa date de naissance, la description des études qu'il fit, des emplois qu'il occupa et des distinctions qu'il reçut. Mais la présence de ces catégories plus ou moins attendues ne fait que mieux ressortir l'intensité de l'intérêt que Fontenelle porte à tout ce qui concerne la formation intellectuelle et scientifique de Newton. Il demande à Conduitt de lui communiquer tous les renseignements qu'il a sur les savants et sur les livres qui avaient influencé le grand mathématicien ou contribué à son développement ; en particulier il veut savoir « ce qui le détermina aux mathématiques » (question essentielle pour qui devait rendre compte de l'œuvre de Newton), et « comment il fit son livre des *Principes* et ses *Expériences d'Optique* ». Ces demandes très précises semblent indiquer qu'en abordant la composition de l'*Eloge de Newton* Fontenelle ne se consi-

dérait pas comme un simple panégyriste qui n'aurait pour fonction que de narrer dans des paroles mémorables les événements principaux de la vie de Newton. Il avait certainement conscience que sa tâche était d'écrire un chapitre important de l'histoire intellectuelle de son époque, et qu'il lui fallait dépasser le domaine de la stricte biographie : il s'agissait en fait de décrire la naissance et l'élaboration d'un système d'idées — le newtonianisme — dont, malgré son aversion bien attestée pour la théorie de l'attraction, Fontenelle reconnaissait bien l'importance. La composition de l'*Eloge* lui dictait une approche d'historien qui se devait d'étudier les influences et de montrer les origines. L'enjeu était donc des plus sérieux, et nous n'avons pas à nous étonner que Fontenelle se soit attaché à obtenir de Conduitt tout ce qui peut éclairer la genèse de la pensée de Newton.

Il n'oublie pas non plus de demander des renseignements sur l'accueil qui avait été accordé à la pensée mathématique et scientifique de Newton (« les censures ou oppositions qu'il aura eues à essayer, s'il y en a eu, les louanges qu'il en a reçues de la part des savants ou des princes »⁵). Mais cet intérêt porté aux idées lui fait pas négliger la dimension humaine du créateur de ce qu'on devait appeler plus tard le newtonianisme, et il ajoute une série de questions qui se rapportent à cet aspect de son sujet. À côté du géant intellectuel Fontenelle voulait présenter aussi l'homme qu'était Newton. De là vient son désir d'apprendre tout ce que Conduitt peut lui dire sur le caractère et la vie privée de Newton, sur ses relations et son mode de vie, ses opinions personnelles à l'égard de la philosophie et de la politique et de la littérature. Toutes les questions qu'il adresse ainsi à Conduitt, montrent que, dans son portrait de Newton, Fontenelle voulait faire montrer à la fois le savant, dont l'œuvre avait tant contribué à élargir la compréhension du monde physique, et l'être humain qui avait été sujet à toutes les vicissitudes de la vie.

Nous n'avons pas à démontrer ici l'extraordinaire rayonnement dont jouissaient les *Eloges* posthumes des membres de l'Académie des Sciences prononcés par Fontenelle. Incorporés dans les volumes annuels de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, ces textes étaient diffusés dans tous les pays de l'Europe savante, et chaque *Eloge* jouait un rôle essentiel dans la détermination de l'image du savant disparu qui devait être transmise à la postérité. La composition des *Eloges* pouvait parfois être une affaire très délicate, et dans le cas de Newton, la tâche réservée à Fontenelle était singulièrement malaisée. Aucun autre homme de science n'avait autant capté l'attention de ses contemporains. De son vivant le grand mathématicien anglais avait été au centre de plusieurs des controverses les plus célèbres dans l'histoire de la science⁶. Au moment de sa mort, le monde des savants était toujours partagé entre ses admirateurs et ses détracteurs. La correspondance de Fontenelle

fournit des témoignages remarquables sur les tentatives que firent certains représentants de chaque camp pour influencer l'opinion du secrétaire perpétuel, et pour s'assurer que celui-ci émit dans l'*Eloge* des jugements sur Newton qui fussent favorables à leur point de vue.

John Conduitt, prêtre zélé à l'autel de la gloire posthume de Newton, vit dans l'*Eloge* l'occasion d'avoir le dernier mot dans la querelle sur la priorité de l'invention du calcul infinitésimal. Lorsque Fontenelle accepta l'offre que Conduitt lui fit de fournir des matériaux pour l'*Eloge*, celui-ci composa un mémoire, qu'il envoya à Fontenelle vers le 1er août 1727. Ce texte est parvenu jusqu'à nous⁷, et se trouve être particulièrement intéressant. Dans une première partie il contient une relation des principaux événements de la vie de Newton : les études et les découvertes du savant y sont décrites, ainsi que les distinctions qu'il avait obtenues à Cambridge, son élection au Parlement, sa nomination à la direction de la Monnaie, etc.⁸ Cette première section est suivie d'un long portrait moral de Newton, où le principal souci de Conduitt est de mettre en valeur les nombreuses qualités personnelles de son parent : sa modestie et sa générosité, sa piété et sa simplicité, et ainsi de suite⁹. Dans la lettre¹⁰ qui accompagnait son envoi, après s'être excusé pour le retard survenu dans la préparation et dans l'envoi du mémoire¹¹, et pour les « inadvertances et les fautes, tant dans le sens que dans le stile », qui remplissaient d'après lui cet écrit¹², Conduitt déclara à Fontenelle qu'il se portait garant de l'exactitude des informations fournies : « Au moins pouvez-vous être assuré de la vérité des faits ». Plus bas Conduitt tourne son attention sur la question du calcul de l'infinitésimal, auquel il consacre un passage que nous allons citer *in extenso* :

« Si dans les mémoires ci-joints je parle avec trop de vivacité de la dispute entre le Chevalier et Mr. Leibnitz, j'espère que vous l'imputerez à mon zèle et affection pour un très cher et très honoré parent et bienfaiteur.

« Permettez-moi de vous dire que Mr Newton a dit plusieurs fois que le Marquis de l'Hospital était convaincu avant sa mort que Mr Leibnitz avait pris de lui la méthode. J'ai connu trop bien sa probité et son peu de soin de sa propre gloire pour croire qu'il l'ait dit sans avoir été bien fondé. Dans le commencement quand Mr Leibnitz s'attribuait hardiment cette invention et personne ne la réclamait, il était fort naturel pour vous et tous les autres de la lui céder, mais puisque la vérité est pleinement découverte à présent, je ne doute aucunement que vous ne la mettez en son plein jour — Amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amicus veritas. Vous avez frayé le chemin et ouvert les yeux de beaucoup de gens en établissant Mr Newton pour

inventeur dans l'Eloge de Mr Leibnitz, et quand vous faisiez son Eloge on ne pouvait pas attendre beaucoup davantage sur ce chapitre, mais puisque plusieurs circonstances ont été découvertes depuis, et que vous êtes à faire à présent l'Eloge de Mr Newton, je me flatte que vous acheverez ce que vous avez ébauché auparavant. »

Le sens de la prière adressée à Fontenelle de ne pas manquer, dans l'*Eloge*, de « mett(re) en son plein jour » la vérité sur l'affaire du calcul est expliqué dans le mémoire même. Une importante partie de ce document est consacrée à la controverse entre Newton et Leibniz. Conduitt, interrompant sa relation de la vie de Newton, et s'adressant directement à Fontenelle, le prie de saisir l'occasion que représentait la nécessité de prononcer l'*Eloge*, pour corriger l'impression trop favorable à Leibniz qu'auraient laissée, selon lui, certains des écrits antérieurs de Fontenelle, et en particulier les *Eloges* du Marquis de L'Hospital et de Leibniz. Conduitt partageait évidemment l'opinion, courante en Angleterre depuis la publication en 1712 du célèbre *Commercium Epistolicum*¹³, que Leibniz avait dérobé à Newton les principes du nouveau calcul, et dans son mémoire il va jusqu'à suggérer que Fontenelle lui-même avait été amené au même point de vue¹⁴. Au paragraphe suivant Conduitt reprend cette accusation de plagiat portée contre Leibniz, et demande à Fontenelle de rendre justice à Newton non seulement en déclarant publiquement que Leibniz n'avait pas fait la découverte du calcul, mais encore en proclamant qu'il n'avait pas suffisamment compris cette méthode pour pouvoir l'appliquer au système du monde¹⁵.

Ces demandes de Conduitt revenaient à exiger du Secrétaire perpétuel qu'il abandonnât complètement la position qu'il avait adoptée lors de l'*Eloge* de Leibniz. A ce discours prononcé en 1716 Fontenelle avait incorporé une esquisse de l'histoire du calcul différentiel qui est fondée sur l'hypothèse de deux découvertes indépendantes :

On crut communément que M. Leibnitz et lui (Newton) l'avaient trouvé chacun de leur côté par la conformité de leurs grandes lumières.¹⁶

En plus, cet *Eloge* contient un long passage de presque trois pages¹⁷, qu'on peut considérer comme une riposte au *Commercium Epistolicum*, où Fontenelle s'efforce de défendre Leibniz contre l'accusation du plagiat contenue dans les conclusions de ce document. Leibniz, affirme Fontenelle dans l'*Eloge*, ne connaissait pas la jalousie, était prompt à encourager les autres chercheurs, et reconnaissait toujours ses dettes avec la plus grande franchise : donc il était donc bien peu probable qu'un homme de cette trempe se fût abaissé jusqu'à commettre un plagiat :

L'Eloge de Newton dans la correspondance..., M. Freyne

« En général il faut des preuves d'une extrême évidence pour convaincre un homme tel que lui que lui d'être plagiaire le moins du monde, car c'est là toute la question... Les gens riches ne dérobent pas, et combien M. Leibnitz l'étoit-il ? »,

s'exclame-t-il.

Nous verrons plus loin quelle suite Fontenelle a donnée à cette demande émanant de Conduitt. Celui-ci continue sa lettre du 1er août en attirant l'attention de Fontenelle sur un paragraphe de son mémoire où il décrivait les sentiments de la reine Caroline d'Angleterre à l'égard de Newton, et le prie de ne pas manquer, par respect pour les grâces que la reine avait accordées à Newton, de se servir de ce passage dans la composition de l'*Eloge*¹⁸. Puis il termine sa lettre en déclarant son impatience de voir « ce qui produira le premier génie du monde sur un sujet qui m'intéresse tant », et demande finalement à Fontenelle de lui envoyer deux des premiers exemplaires, car il voulait en offrir un à la reine.

Conduitt écrivit de nouveau à Fontenelle dix jours plus tard¹⁹, et encore une fois après un intervalle de deux mois²⁰. Le sujet principal de ces lettres est un petit écrit d'Edmund Halley qui devait paraître dans les *Transactions* de la Société Royale²¹, et elles ne font guère allusion à l'*Eloge* de Newton, Conduitt se contentant de se déclarer prêt à envoyer à Fontenelle tout renseignement supplémentaire dont il aurait besoin et de réitérer son impatience de recevoir le plus tôt possible une copie du texte achevé.

L'assemblée publique de l'Académie des Sciences eut lieu le 12 novembre 1727, et comme Fontenelle l'avait prévu dans sa lettre à Conduitt du 14 avril, l'*Eloge* de Newton fut lu à cette occasion. Quelques jours seulement après la séance publique Fontenelle adressa à Conduitt la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai attendu à vous remercier de toutes vos peines et de tous vos soins, que je pusse vous rendre conte de l'usage que j'en avois fait. Mercredi dernier 12 du mois on lut dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences l'Eloge que j'ai fait de M. Neuton sur les Mémoires que vous avés eu la bonté de m'envoyer. Un si grand nom avoit attiré beaucoup de monde. Il ne m'est point revenu jusqu'apresent que le Public trouve que j'aye fait tort a M. Neuton, on est ici presque aussi délicat sur sa gloire qu'on le seroit chés vous. Et même l'approbation qu'il me semble qu'on a donnée a cet Eloge est cause qu'on le va imprimer extraordinairement, c'est a dire sans attendre que

le Volume de nos Histoires pour 1727, auquel il appartient naturellement, paraisse au jour. Dès qu'il sera imprimé, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer, Monsieur, et je prendrai la voye de M. l'Ambassadeur d'Angleterre, si vous ne m'en indiqués pas une autre. Je suis avec beaucoup de respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

Fontenelle.

De Paris ce 15 nov. 1727 N.S. »²²

Cette lettre est écrite dans un style digne et sobre qui constitue un des aspects les plus admirables de l'art de Fontenelle dans sa correspondance. Le manuscrit de l'original présente une particularité assez curieuse. Dans la deuxième phrase (« Mercredi (*sic*) dernier 12 du mois on lut... ») le pronom indéfini *on* remplace un *je* du premier jet qui a été barré par Fontenelle, mais qui reste encore facilement lisible. On se demande la raison pour laquelle cette petite modification a été introduite dans le texte. On sait qu'à l'Académie des Sciences c'était l'usage que le secrétaire perpétuel fût l'éloge des membres disparus, et, selon le procès-verbal de la séance publique du 12 novembre 1727, c'est effectivement Fontenelle qui y donna lecture de l'*Eloge* de Newton :

« J'ai lu l'Eloge de Mr de Malézieu, celui de Newton, et la Préface de la Géométrie de l'Infini. »²³

Cette indication du procès-verbal est confirmée par un compte rendu de la même réunion paru dans le *Mercure de France* :

« M. de Fontenelle lut les éloges de Mrs Newton et de Malézieux, morts dans le dernier semestre... M. de Fontenelle lut encore une Préface qui doit être à la tête de l'Ouvrage qu'il fait imprimer, lequel a pour titre : *Eléments Mathématiques et Métaphysiques de l'Infini*. »²⁴

Comment expliquer l'impression différente créée par la lettre à Conduitt ? Si Fontenelle n'a pas voulu se nommer dans sa lettre à Conduitt, faut-il y voir le reflet de sa modestie bien connue ? Ou serait-ce simplement une coquetterie d'auteur célèbre — le *je*, bien que raturé, n'est point du tout effacé — qui l'amènerait à se dissimuler derrière ce *on* anonyme ? Une toute autre explication serait encore possible : c'est que Fontenelle se fit réellement relayer par un lecteur pour au moins une partie des lectures volumineuses qu'il devait assurer ce jour-là devant l'assemblée publique. Deux éloges importants et la substantielle *Préface* des *Eléments de la Géométrie de l'Infini* avaient en

principe de quoi taxer les forces d'un homme beaucoup plus jeune que le septuagénaire qu'était Fontenelle depuis le début de 1727. Selon cette hypothèse, ces lectures auraient été faites sinon par Fontenelle, au moins en son nom ; le procès-verbal de la séance pouvait donc les lui attribuer avec une certaine apparence de légitimité.

Les déclarations de Fontenelle qui laissaient prévoir la publication à part de l'*Eloge* furent rapidement réalisées. Il fit l'objet de plusieurs publications séparées avant la parution de l'*Histoire de l'Académie de 1727*, qui ne vit le jour qu'en 1729. Nous en connaissons une édition de Paris en 1728 (36 pp. in-4°)²⁵, une autre de Londres la même année (in-4°)²⁶, et une troisième sans lieu ni date (51 pp. in-8°), mais dont nous pouvons situer la publication à la fin de 1727 ou au début de 1728²⁷.

Conduitt devait écrire encore deux fois à Fontenelle. Le 23 novembre 1727 (= le 4 décembre N.S.) il le remercie de sa lettre du 15, et lui dit encore son impatience de recevoir l'*Eloge*, qu'il a l'intention de faire tout de suite traduire en anglais « par une bonne main ». Sa dernière lettre est du 1er janvier 1728 (= le 12 janvier N.S.). Conduitt écrit cette fois pour accuser réception à Fontenelle de l'*Eloge* et pour le remercier d'avoir multiplié les marques de bienveillance à son égard :

« J'ai lu avec infiniment des plaisirs les Eloges et du Czar et de Mr Newton, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dont je vous remercie, aussi bien que du présent que vous me destinez de vos *Eléments de Géométrie*. Quel prodige de voir le même génie briller et dans les belles lettres et dans les matières les plus abstraites de la *Géométrie*. »

le secrétaire perpétuel avait fait plus que tenir la promesse contenue dans sa lettre du 15 novembre, et la reconnaissance de Conduitt était tout à fait justifiée.

Mais celui-ci ne fait aucun commentaire dans cette lettre sur le contenu de l'*Eloge* de Newton, et on peut se demander si ce qu'il y avait lu le satisfaisait entièrement. Un examen du texte montre que Fontenelle n'y modifie guère la position qu'il avait adoptée lors de l'*Eloge* de Leibniz sur la question si controversée de la priorité de l'invention du calcul différentiel, et que la pression que Conduitt avait essayé d'exercer sur lui, afin de lui faire adopter une position nettement anti-leibnizienne, était restée sans effet. L'*Eloge* de Newton ne contient qu'une seule allusion à la querelle sur le calcul différentiel, qui est mentionnée rapidement au cours d'un bref passage dans lequel Fonte-

nelle renvoie explicitement à l'*Eloge* de Leibniz et déclare qu'il n'a rien à ajouter à ce qu'il avait dit alors :

« Nous y avons si exactement gardé la neutralité d'historien, que nous n'avons présentement rien de nouveau à dire pour M. Newton. »²⁸

Il ajoute que « toute l'Angleterre » est convaincue que Leibniz avait pris de Newton l'idée du nouveau calcul, mais il n'affirme rien qui permette de penser qu'il partage lui-même cette opinion. On remarque tout au plus une tendance dans cet *Eloge* à mettre plus explicitement en valeur que dans l'*Eloge* de Leibniz la priorité des travaux de Newton et l'importance de son rôle, tout en réservant à Leibniz ce sur quoi il n'y avait pas de dispute possible — la priorité de la publication. Ainsi :

« M. Newton est constamment le premier inventeur, et de plusieurs années le premier. M. Leibnitz de son côté est le premier qui ait publié ce calcul, et s'il l'avait pris de M. Newton, il ressemblerait du moins au Prométhée de la fable, qui déroba le feu aux Dieux, pour en faire part aux hommes.²⁹

L'idée que Leibniz eût pu être plagiaire est présentée sous la forme d'une simple hypothèse sans valeur, et non pas comme une réalité possible. En fait l'*Eloge* ne contient rien qui puisse être interprété comme une tentative pour discréditer Leibniz ou jeter le doute sur l'indépendance de sa découverte du calcul infinitésimal.

Les témoignages de ces lettres échangées avec l'apologiste peut-être trop dévoué de Newton que fut Conduitt jettent donc une lumière intéressante sur la genèse de l'*Eloge* de Newton. Mais d'autres lettres dans la correspondance de Fontenelle révèlent que pendant la période qui suivit la publication de cet écrit le Secrétaire perpétuel fut aussi l'objet de pressions exercées par un adversaire de Newton, Jean 1er Bernoulli, qui voulait obtenir de lui la modification de certains aspects du texte de l'*Eloge* jugés trop flatteurs pour Newton. Le 4 mars 1728 Bernoulli écrivit à Fontenelle pour le remercier des exemplaires des *Eléments de la Géométrie de l'Infini* et de l'*Eloge de Newton* que celui-ci lui avait fait parvenir. Il se servit de cette occasion pour communiquer à Fontenelle plusieurs observations critiques qu'avait provoquées en lui la lecture de l'*Eloge*. Il incrimine tout d'abord le passage consacré à une des prouesses mathématiques accomplies par Newton :

« Vous attribuez à votre Héros une victoire sur Mr. Leibnitz, dont

L'Eloge de Newton dans la correspondance..., M. Freyne

il ne me paraît pas que Mrs les Anglais aient grand sujet de triompher : c'est la prétendue solution de Mr. Newton du fameux problème des trajectoires, dont vous parlez à la page 42 comme d'un chef d'œuvre de sagacité et d'adresse de Mr. Newton à résoudre les problèmes les plus épineux. »³⁰

Bernoulli continue sa lettre en citant directement le texte de l'*Eloge*, qu'il souligne :

*« Ce fameux problème, dites-vous, proposé aux Anglais comme un défi par M. Leibniz pendant sa contestation avec eux, et recherché bien soigneusement pour l'embarras et la difficulté, ce ne fut presque qu'un jeu pour Mr. Newton. Et pour donner plus de relief à la sublimité de son génie, vous ajoutez qu'il a reçu ce problème à quatre heures du soir, revenant de la Monnaie fort fatigué, et il ne se coucha point qu'il n'en fut venu à bout. »*³¹

Ce passage de l'*Eloge* suscite une grande indignation de la part du mathématicien bâlois, qui invite Fontenelle à examiner pour lui-même « cette solution tant vantée de Mr. Newton » :

« Lisez-la attentivement, et dites-moi si elle n'est pas un pur galimatias et un jargon inintelligible ; au moins tous les géomètres non-anglais et les plus impartiaux ont soutenu hautement que c'est une chimère qu'on nous a voulu débiter pour une solution générale. »

Pour persuader Fontenelle de l'insuffisance de la solution de Newton, il le renvoie à deux articles parus dans les *Acta Eruditorum* de 1717 et de 1721, dans lesquels elle avait été soumise à des critiques vigoureuses de la part des mathématiciens Herman et Monmort. Ensuite Bernoulli tourne son attention sur la description de la personnalité de Newton contenue dans l'*Eloge*, et ne cache pas à son correspondant qu'à son avis il y avait donné une image bien trop favorable du caractère du savant anglais :

« Vous caractérisez Mr. Newton (p. 48) comme un homme doux, modeste et exempt de tout sentiment de vanité, je sais qu'effectivement il affectait extérieurement ces belles qualités, mais si j'en dois croire Mr. de Monmort, il n'était nullement sans orgueil et méprisait les étrangers comme font presque tous ses compatriotes, c'est une faiblesse commune à la nation anglaise de s'élever mutuellement et de se faire valoir au dépens de toute autre nation. Les lettres de Mr de Monmort m'ont appris des particularités touchant la conduite de Mr

Newton qui m'ont surpris. Mais passons cela, *de mortuis nil nisi bonum.* »

Finalement Bernoulli rappelle le fait qu'il avait découvert « plusieurs erreurs » dans les *Principia Mathematica*, et qu'il les avait signalées à Newton, à qui il reproche de les avoir corrigées sans mentionner son nom dans la deuxième édition de cet ouvrage.

A cette lettre que Bernoulli avait remplie de ses griefs Fontenelle répond le 8 mai 1729. Il ne relève qu'un des points soulevés par le mathématicien bâlois : celui qui concernait la solution du problème des trajectoires. Tout en se déclarant prêt à tenir compte des observations que Bernoulli, il s'abstient pourtant de lui donner des assurances à ce sujet :

« Quand on réimprimera dans 1727³² l'Eloge de M. Newton, je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnés sur son Problème des Trajectoires dans votre lettre..., mais je crains que cela ne soit difficile. »³³

Bernoulli écrit de nouveau à Fontenelle le 19 juin 1729. Le corps de sa très longue lettre traite principalement des *Eléments de la Géométrie de l'Infini*, mais dans un post-scriptum il revient au portrait moral de Newton dans l'*Eloge* :

« Pour vous faire voir, Monsieur, le jugement que l'on a fait en France de la modestie, candeur, droiture, et autres belles qualités de Mr Newton tant prônées en Angleterre et répétées dans l'*Eloge*, dont les Anglais vous ont fourni la matière, je vais vous communiquer ici un extrait de deux lettres de feu Mr. de Monmort, qui connaissait intimement Mr. Newton par une longue familiarité qu'il y avait entre eux deux, durant le séjour de Mr. de Monmort à Londres... Je vous laisse à juger de tout cela, si ce que les Anglais nous débitent sur la grandeur d'âme de Mr. Newton doit être pris pour de l'argent comptant et si le mauvais traitement fait à Mr. Descartes, qui était sans contredit un des plus illustres hommes de France, ne mérite pas que vous modérez un peu les excessives louanges des vertus de Mr. Newton, lorsqu'on réimprimera l'*Eloge*. »³⁴

Nous lisons la réponse de Fontenelle à cette demande dans la lettre qu'il adressa à Bernoulli le 28 juin. Elle est polie, sans pourtant que Fontenelle s'engage à modifier quoi que ce soit dans son texte :

« Je vous remercie très humblement de vos avis sur l'Eloge. Malheureusement ils viennent tard, je verrai s'il me sera possible d'en profiter. »³⁵

Quelle influence ces observations de Bernoulli eurent-elles sur Fontenelle ? Lorsqu'on examine la version définitive de l'Eloge de Newton tel qu'il est imprimé dans l'*Histoire de l'Académie* de 1727 et dans le tome VI de l'édition des *Œuvres* de 1742, et qu'on la compare avec la version dont Bernoulli disposait au moment d'écrire les lettres que nous avons étudiées, il devient vite évident que Fontenelle prêta peu d'attention aux critiques formulées par son correspondant bâlois. On relève certes une toute petite modification dans le passage consacré au problème des trajectoires. Dans la version définitive Fontenelle fait commencer la seconde des deux phrases citées par Bernoulli dans sa lettre du 4 mars 1728³⁶ par les mots : « On assure que ». Le passage en question présente par conséquent le texte suivant :

« Ce ne fut presque qu'un jeu pour Mr. Newton. On assure qu'il reçut ce problème à quatre heures du soir, revenant de la Monnaie fort fatigué, et ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. »³⁷

Il ne se trouve point d'autres variantes dans cette partie de l'Eloge. On peut se demander si ce modeste ajout, qui ne consiste qu'en trois mots, eût suffi à satisfaire Bernoulli. Il est loin de correspondre à ses exigences, et montre tout au plus que Fontenelle jugea que la rapidité et la facilité avec lesquelles Newton aurait résolu le problème des trajectoires avaient bien pu être exagérées par Conduitt dans son mémoire, qui contient le passage suivant :

« I must not omit telling you that Sir Isaac received the famous problem, which was intended to puzzle all the mathematicians in Europe, at four o'clock in the afternoon, when he was very much tired with the business of the Mint, where he had been employed all day, and yet solved it before he went to bed that night. »³⁸

Mais si Fontenelle finit par estimer qu'il fallait faire preuve d'une certaine prudence en rapportant cette anecdote, il faut remarquer que le texte définitif ne met aucunement en doute l'exactitude de la solution trouvée par Newton, ce qui avait été l'objet principal des griefs de Bernoulli.

En ce qui concerne la seconde série de critiques, de portée bien plus grave, que Bernoulli avait élevées à propos de la description du caractère de Newton, la comparaison des deux versions montre que Fontenelle n'en tint aucun compte. Il n'ajouta ni ne retrancha rien à son portrait moral et psycho-

logique de Newton, et les deux versions de l'*Eloge* présentent un texte identique de ce passage³⁹.

Qu'il résistât à ces pressions venant à la fois des admirateurs et des détracteurs de Newton, fait beaucoup d'honneur à Fontenelle et met en valeur, d'une façon flatteuse pour lui, son jugement et son discernement très sûrs. On peut noter enfin que l'*Eloge* s'attira des critiques aussi bien de la part de Conduitt⁴⁰ que de celle de Bernoulli. Fontenelle ne parvint donc à contenter pleinement ni le disciple fidèle ni l'adversaire acharné de Newton, et il nous semble qu'on puisse interpréter ce fait comme la preuve que Fontenelle avait adopté, dans l'*Eloge* du savant défunt, une attitude des plus judicieuses, à mi-chemin entre une louange excessive et une censure imméritée.

MICHAEL FREYNE

NOTES

1. Cette date équivaut au 7 avril nouveau style. Deux brouillons et une mise au net de cette lettre, tous de la main de Conduitt, sont conservés en Angleterre, à la Bibliothèque de King's College, Cambridge. (Sur le premier brouillon une autre main a apporté plusieurs corrections au français de Conduitt, qui par endroits est approximatif). Le texte que nous transcrivons ci-dessous est celui de la mise au net. Nous en avons modernisé l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation, ce que nous avons fait également pour les autres textes manuscrits de Conduitt cités dans cet article. Nous voudrions exprimer notre profonde gratitude aux Conservateurs de la Bibliothèque de King's College, Cambridge, d'avoir bien voulu nous communiquer le texte des lettres de Conduitt et de Fontenelle que nous allons citer au cours de cet article.

2. Le premier brouillon offre pour ce paragraphe un texte substantiellement différent de la mise au net :

« Je fais actuellement un recueil des mémoires de sa vie, ouvrage qui m'occupera assez longtemps, et si vous pouviez vous dispenser de faire son éloge jusques à ce que je l'aie achevé, je prendrai la liberté de vous en faire part, mais si cela ne se peut, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me faire savoir les circonstances les plus nécessaires dont vous voulez que je vous informe et je me ferai un plaisir de vous les communiquer au plus tôt. »

Ainsi la première intention de Conduitt semble avoir été de prier Fontenelle de différer la composition de l'*Eloge* jusqu'à ce qu'il ait lui-même achevé sa *Vie* de Newton, mais il a fini par supprimer toute suggestion de cette idée.

3. Horace Walpole, diplomate et homme politique anglais (1678-1757), était à

cette époque ambassadeur d'Angleterre à la cour de Versailles.

4. Lettre autographe de Fontenelle, dont l'original est conservé à la Bibliothèque de King's College, Cambridge. Voulant conserver sa saveur particulière à ce texte, nous n'en avons modifié ni l'orthographe ni l'accentuation ni la ponctuation.

5. Les mots « ou des Princes » sont soulignés sur l'original d'un trait très appuyé, qui est dû probablement non à la main de Fontenelle, mais à celle du destinataire, qui par la suite a mis « un article touchant la Reine » dans les mémoires qu'il envoya à Paris.

6. On sait que la théorie de l'attraction avait été accueillie avec enthousiasme par les uns, avec hostilité par les autres, et que, bien que l'importance des découvertes de Newton en mathématique et en optique ait été généralement reconnue, la querelle sur la priorité de l'invention du calcul infinitésimal lui avait valu autant d'ennemis que d'amis.

7. Le mémoire de Conduitt sur la vie de Newton a été publié en anglais par Edmund Turnor dans son ouvrage : *Collections for the History of the Town and Soke of Grantham* (Londres 1806), pp. 158-167. On suppose que c'est une version traduite en français qui a été envoyée à Paris.

8. PP. 158-163.

9. PP. 163-167.

10. Un brouillon de cette lettre, de la main de Conduitt, est conservé à la Bibliothèque de King's College, Cambridge. Il est sans date, mais la première phrase d'une lettre que Conduitt écrivit à Fontenelle dix jours plus tard et qu'il data du 31 juillet (vieux style), et dans laquelle il fait allusion à l'envoi du mémoire, nous permet de le situer vers le 1er août 1727.

11. Ce retard était dû, dit-il, à « une multiplicité d'affaires tant particulières que publiques », qu'il énumère ainsi : « la mort de Mr mon oncle, et mon entrée dans son emploi avant que d'être démis des autres qui m'occupaient assez, le Parlement, et une nouvelle élection, la mort du Roi survenue d'abord, une autre séance du Parlement, et à présent la préparation des nouvelles espèces et des médailles pour le couronnement de Leurs Majestés, et pour une autre élection au Parlement ».

12. « Car (explique-t-il à Fontenelle) je me suis servi de la liberté que vous m'aviez donné, et j'ai mis tout pêle-mêle à mesure que les choses me sont venues dans l'esprit. »

13. *Commercium Epistolicum D. Johannnis Collins et aliorum de Analyti Promota, jussi Societatis Regiae, Londini 1712.*

14. « I am confident you are persuaded (as I am credibly informed the Germans now are) not only that Sir Isaac invented the method of fluxions, many years before Mr. Leibnitz knew anything of it, but that Mr. Leibnitz took it from him. »

15. « I flatter myself you will do Sir Isaac the justice to mention to the world, that though Mr. Leibnitz pretended to be the first inventor of the method of fluxions, he not only was not an inventor, but never understood it enough to apply it to the system of the universe ; which was the great and glorious use Sir Isaac made of it. »

16. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, 1716*, p. 109. (Par la suite nous

utiliserons l'abréviation *Hist. Acad.* pour désigner l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*).

17. *Op. cit.*, pp. 112-114.

18. Ici Fontenelle semble avoir respecté les vœux de son correspondant. Dans son mémoire Conduitt écrivait à propos de la Reine :

« The Queen, who shows so much favour and countenance to all learned men, and entertains herself often with hearing arguments concerning matters of philosophy and divinity, frequently desired to see him, and always expressed great satisfaction in his conversation ; she was graciously pleased to take part in the disputes he was engaged in during his life, and expressed a great regard for everything that concerned his honour and memory after his death. I must not omit telling you that I have often had the honour to hear her Majesty say, before the whole circle, that she kept the abstract of Chronology Sir Isaac gave her, written in his own hand, among her choicest treasures, and that she thought it a happiness to have known so great a man. I conjure you, Sir, to insert this in the Eloge, because I am persuaded you can say nothing that will do him more honour than such a commendation from a queen, who is the Minerva of her age (Turnor, *ouv. cit.*, p. 164).

Ce texte a certainement inspiré le passage suivant de l'*Eloge* :

« La Princesse de Galles, aujourd'hui Reine d'Angleterre, avait assez de lumières et de connaissances pour interroger un homme tel que lui, et pour ne pouvoir être satisfaite que par lui. Elle a souvent dit publiquement qu'elle se tenait heureuse de vivre de son temps, et de le connaître. Dans combien d'autres siècles, et dans combien d'autres nations auroit-il pu être placé sans y retrouver une Princesse de Galles !

Il avait composé un ouvrage de chronologie ancienne, qu'il ne songeait à publier, mais cette Princesse, à qui il en confia les vues principales, les trouva si neuves et si ingénieuses, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'ouvrage, qui ne sortirait jamais de ses mains, et qu'elle posséderait seule. Elle le garde encore aujourd'hui avec tout ce qu'elle a de plus précieux. » (*Œuvres*, t.VI, pp. 356-357).

19. Lettre du 31 juillet 1727 V.S., c'est-à-dire, du 11 août 1727 N.S..

20. Lettre du 5 octobre 1727 V.S., c'est-à-dire, du 16 octobre 1727 N.S.. Les brouillons de ces deux lettres, qui sont de la main de Conduitt, sont conservés à la Bibliothèque de King's College, Cambridge.

21. « Remarks upon somme Dissertations lately published at Paris, by the Rev. P. Souciet, against Sir Isaac Newton's Chronology », *Philosophical Transactions* XXXIV, 1727, n° 397, pp. 205-210.

22. Lettre autographe, dont l'original est conservé à la Bibliothèque de King's College, Cambridge. De même que pour la lettre de Fontenelle du 14 avril (voir la note 4), nous n'avons fait aucune tentative pour moderniser la présentation de celle-ci.

23. *Procès-Verbaux des Séances de l'Académie Royale des Sciences* (recueil manuscrit conservé aujourd'hui aux Archives de l'Académie), t. 46, p. 312.

24. *Mercure de France*, novembre 1727, p. 2487.

25. Un exemplaire de cette édition est conservé à la British Library sous la cote :

614.k.20,1.

26. British Library, cote 614.1.28,1.

27. Jean 1er Bernoulli connaissait cette édition, à laquelle il fait allusion, comme nous verrons plus bas, dans une lettre à Fontenelle datée du 4 mars 1728. Un exemplaire en est conservé à la Bibliothèque Nationale sous la cote 8° Nx. 822.

28. *Hist. Acad. 1727*, p. 109.

29. *Hist. Acad. 1727*, p. 154. Fontenelle réaffirme ce point de vue dans la Préface des *Eléments de la Géométrie de l'Infini* :

« M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul, M. Leibnitz le publia le premier. » (*Œuvres*, t X, p. 53).

30. Brouillon de lettre de la main de Bernoulli, conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. Nous voudrions remercier M. M. Steinmann, Conservateur-en-Chef du Département des Manuscrits de cette Bibliothèque, qui a bien voulu nous accorder la permission de citer des extraits de la correspondance Fontenelle-Jean 1er Bernoulli dont les originaux sont conservés.

31. Les deux phrases de l'*Eloge* de Newton citées par Bernoulli se trouvent à la page 42 de l'édition, sans lieu ni date, que nous avons signalée plus haut et à laquelle nous renvoyons dans la note 25. Ce fait nous autorise, croyons-nous, à dater cette édition de la fin de 1727 ou du début de 1728.

32. 1727 signifie ici, bien entendu, l'*Hist. Acad.* de 1727.

33. Lettre autographe de Fontenelle, dont l'original est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle.

34. Copie non autographe de la lettre de Bernoulli, conservée à la Bibliothèque de l'Université de Bâle. Nous ne connaissons pas les deux lettres de Monmort mentionnées par Bernoulli.

35. Lettre autographe de Fontenelle, dont l'original est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle.

36. Voir plus haut la page 13.

37. *Œuvres*, tVI, p. 360.

38. Turnor, *op. cit.*, p. 161.

39. La confrontation des deux versions de l'*Eloge* ne révèle, outre la petite retouche déjà signalée à la relation du problème des trajectoires, que deux ou trois autres variantes, toutes situées dans deux paragraphes de cette section de l'*Eloge* qui contient l'exposé de la théorie de l'attraction. Ces variantes trahissent un souci d'exactitude scientifique chez Fontenelle ; il cherche manifestement à cerner de plus près les idées de Newton, et s'applique à corriger des erreurs et à supprimer des ambiguïtés dans le résumé d'une théorie complexe. A l'exception du petit nombre de passages que nous venons de décrire, les deux versions de l'*Eloge* de Newton présentent le même texte.

40. Dans une lettre citée dans l'introduction non paginée de l'ouvrage de David Brewster, *Memoirs of the Life, Writings and Discoveries of Sir Isaac Newton*, Edinburgh 1855, Conduitt écrit à un ami : « I send you at the same time Fontenelle's *Eloge*, wherein you will find a very imperfect attempt of the same kind (il s'agit d'une tentative pour faire la biographie de Newton), but I fear he had neither abilities nor inclination to do justice to that great man, who had eclipsed the glory of their hero Descartes. »

Note sur la correspondance entre Jean I Bernoulli et Fontenelle

La correspondance entre Jean I Bernoulli (1667-1748) et Fontenelle, conservée à la Bibliothèque universitaire de Bâle, se compose de dix-neuf lettres, onze de Jean Bernoulli et huit de Fontenelle¹. Elles ont été échangées au cours des années 1701-1730². Cependant, quatre lettres seulement et très brèves couvrent la période 1701-1724³. On peut donc dire que l'essentiel de la correspondance a été échangé au cours des années 1725-1730⁴. Son objet en est alors principalement constitué par une discussion très vive portant sur les thèses émises par Fontenelle dans ses *Elémens de la géométrie de l'infini* (Paris, 1727)⁵.

En effet, si Fontenelle a publié son livre en 1727, il en avait développé de façon souvent plus nette, les principales thèses dès 1725⁶ dans sa correspondance avec Jean Bernoulli⁷. C'est donc finalement dans l'expression amplement explicitée de ces thèses que réside, pour une très large part, l'intérêt présenté par la lecture de cette correspondance.

Fontenelle y précise entre autres avec beaucoup de soin le contenu exact de son concept de système géométrique, concept essentiel s'il en est, puisqu'il donne tout son sens, dans la pensée fontenellienne, à la distinction entre infini géométrique et infini métaphysique.

Ainsi, dans sa lettre à Jean Bernoulli en date du 22 avril 1725, Fontenelle se « flatte » que son « assez gros ouvrage, dont le titre est *Elémens de la géométrie de l'infini* » soit :

« ...une espece de *système*, non pas Metaphisique, mais Geometrique, assés bien lié de tout ce que vous nous avés découvert sur cette grande matiere. J'en crois l'ordre a peu prés aussi exact qu'il puisse l'être, et le spectacle assés beau pour un Esprit mathematicien, il a falu, ne fust ce que pour la liaison des pierres du Bâtiment, que j'aye meslé un grand nombre de pensées qui n'étoient qu'a moi, avec celles qui vous appartenoient... »⁸

Mais ce qui illustre, pour Fontenelle, de façon particulièrement exemplaire sa conception d'un système géométrique « bien lié », c'est la place

déterminante qu'il a dû concéder pour la cohérence de son système à un paradoxe ; celui présidant à l'introduction des « finis indéterminables »⁹.

Fontenelle précise alors, dans cette même lettre à Jean I Bernoulli en date du 22 avril 1725 :

« Car ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'autant que ce principe est *paradoxe* et *sauvage*, autant il est fécond et general, et je vous prie sur ce point seulement de m'en croire à ma parole. Je retrouve cela par tout, et sans l'avoir aucunement cherché, au contraire, j'aurois voulu de tout mon cœur m'en pouvoir passer, j'en connoissois le peril. J'en trouve à chaque moment dans le cours de l'ouvrage de nouvelles preuves par des analogies, par le Calcul, par la liaison necessaire de ce principe avec toutes les verités connûes qui peuvent y avoir rapport »¹⁰.

Fontenelle revient à plusieurs reprises sur ces mêmes thèmes dans sa correspondance avec Jean I Bernoulli :

— Lettre en date du 7 juin 1725 :

« ...tout l'ouvrage ne vaut rien, ou il faut que le Paradoxe passe, tant il est lié à cet ouvrage, que j'ose dire qui est extrêmement lié en lui-même. Je me flaterois même que le grand accord de toutes les idées, très naturel et très nécessaire, en seroit presque une preuve, et jamais je ne me suis veu mené par là à aucune conclusion fausse. S'il y a des Paralogismes, ils sont de moi, et non du système »¹¹.

— Lettre en date du 8 mai 1729¹² :

« J'ai parlé sincerement dans ma sect. III p. 63 et suivantes, sur ce hardi Paradoxe, je le donne en attendant que quelqu'un plus habile, qui peut se trouver très aisément, trouve quelque idée équivalente et plus recevable, qui fasse le même effet dans un système lié de l'Infini. Mais c'est dans un système lié que je la demande, et qu'elle doit être, car enfin toute vérité par sa nature est systematique, tant qu'on dira que mon idée est étrange, j'en conviendrai, je ne l'ai prise qu'à mon corps défendant, mais qu'on m'en donne une autre qui satisfasse à tous les phenomenes geometriques, c'est à dire aux resultats des Calculs, qui se lie aussi bien avec une infinité de verités connûes etc. J'ai déjà pour moi un assez grand nombre de bons Geometres, et dont le suffrage me fait d'autant plus de plaisir qu'ils ont résisté. Si vous pouviés fléchir en ma faveur, je serois parfaitement sur de mon fait, et l'homme du monde le plus glorieux, mais je le serois tant que je n'ose esperer un si grand bien »¹³.

— Lettre en date du 28 juin 1729 :

« Il est vrai qu'il m'est revenu que vous étiez contre mes *finis indéterminables*, mais il ne vous reviendra pas à vous, Monsieur que je m'en plains en aucune façon, chacun a droit de juger d'une pensée donnée au Public, et en cette matière personne au monde n'a un droit si légitime de juger que vous, vous seul, vous êtes un Tribunal souverain. Moi-même j'ai bien connu tout le paradoxe, je ne l'ai donné que comme tel, et suis très sincèrement disposé à recevoir en sa place tout ce qui fera le même effet pour rendre raison des *phenomenes geometriques*, tout ce qui entrera aussi bien dans un système général, vous demandés qu'on vous en donne une idée claire et distincte, mais je ne l'ai pas, je n'en ai pas une non plus, et je crois que personne ne l'a, d'un Infini plus grand qu'un autre, et cependant etc. »¹⁴.

— Lettre en date du 29 août 1729 :

« Si vous vous donnés la peine de songer aux *finis indéterminables*, je vous supplie de les prendre comme je les donne, comme une espèce d'hypothèse nécessaire jusqu'à présent pour expliquer plusieurs *phenomenes du Calcul*... »¹⁵.

Si les propos de Fontenelle apparaissent répétitifs, il faut dire, pour l'en excuser, que Jean Bernoulli, en manifestant, avec une certaine raison, assez peu d'enthousiasme pour la théorie fontenellienne du point de vue de sa mise en forme mathématique, ne cherche pas véritablement à approfondir le sens et la spécificité du concept, déterminant pour Fontenelle, de système géométrique¹⁶.

Il apparaît clairement que, pour Fontenelle, à travers cette correspondance¹⁷ ses *Elémens* se présentent comme un « système géométrique »¹⁸ doté d'une remarquable cohérence interne (« bien lié »), et faisant usage entre autres d'une hypothèse « paradoxale » présidant à l'introduction des « *finis indéterminables* »¹⁹.

Dans cette perspective, l'existence des objets du système repose, en dernier ressort, sur cette cohérence interne. Elle est le garant de leur réalité, leur seul support ontologique. Fontenelle écrit d'ailleurs dans la Préface de ses *Elémens* :

« La Géométrie est toute intellectuelle, indépendante de la description actuelle et de l'existence des Figures dont elle découvre les propriétés. Tout ce qu'elle conçoit nécessaire est réel de la réalité qu'elle suppose dans son objet. L'Infini qu'elle démontre est donc

aussi réel que le Fini, et l'idée qu'elle en a n'est point plus que toutes les autres, une idée de supposition, qui ne soit que commode, et qui doit disparaître dès qu'en on a fait usage »²⁰.

Cela étant, la distinction fontenellienne entre infini géométrique et infini métaphysique prend toute sa signification :

« Nous avons naturellement une certaine idée de l'Infini, comme d'une grandeur sans bornes en tous sens, qui comprend tout, hors de laquelle il n'y a rien. On peut appeler cet Infini *Métaphysique* : mais l'Infini *Géométrique*, c'est-à-dire, celui que la Géométrie considère, et dont elle a besoin dans ses recherches, est fort différent, c'est seulement une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Il est visible que cette définition permet qu'il y ait des Infinis plus petits ou plus grands que d'autres Infinis, et que celle de l'Infini Métaphysique ne le permettrait pas. On n'est donc pas en droit de tirer de l'Infini Métaphysique des objections contre le Géométrique, qui n'est comptable que de ce qu'il renferme dans son idée, et nullement de ce qui n'appartient qu'à l'autre. »²¹

Ces mêmes idées sont reprises, développées et précisées en particulier dans une lettre à Jean I Bernoulli en date du 28 juin 1729 :

« Pour approfondir cela un peu d'avantage, il me paroist que toute cette Géométrie Transcendante, à l'établissement de laquelle vous avés une si grande part, on l'arrestera tout court dès ses premiers pas par des difficultés *métaphysiques*, par celle, par ex. d'un Infini plus grand ou plus petit. J'ai l'expérience, et vous l'avés sans doute aussi, que tous ceux qui ne sont pas Geometres sont rudement choqués de cette idée si simple, et si bien établie en Geometrie. Il faut donc que la Geometrie, si elle veut avancer, ose plus que la Metaphysique ne lui permet, qu'elle s'en débarrasse, la dédaigne, et se fie à ses raisonnements particuliers. Je sens, Monsieur, que vous n'avés encore fait que parcourir legerement mon Livre, qui malheureusement demande un peu d'attention, et il peut arriver très naturellement que vous ayés toujours mieux à faire que de le lire comme je souhaiterois. Mais vous y verriés ces terribles *finis indéterminables* amenés si necessairement par le Calcul, et si souvent, et sous tant de formes differentes, que je me flate, que vous seriés un peu ébranlé, et que le *geometrique* pourroit vous gagner malgré le *metaphysique*. Car je le repete, si notre Geometrie veut s'asservir à la Metaphysique, elle n'a qu'à renoncer à tout ce qu'elle a fait, le desavouer, s'en dédire, et ne prononcer jamais le mot d'Infini. »²²

ainsi que dans une lettre à Boullier en date du 30 mai 1739 :

« Puisque vous avez pris la peine de lire la Préface de mes *Eléments de la Géométrie de l'Infini*, je n'ai plus rien à vous dire sur les infinis de différens ordres. J'ai dit tout ce que je savois. J'ai vu plusieurs gens d'esprit que ma distinction d'infini métaphysique et d'infini géométrique a contentés. Vous dites fort bien que Dieu est le seul infini absolu ; il l'est selon l'idée métaphysique, et certainement il ne l'est pas comme un nombre le seroit, ou selon l'idée géométrique. Un nombre infini ne pourroit être quarré sans devenir infiniment plus grand. Méditez un peu, je vous prie, Monsieur, sur cette extrême différence, et j'espère que vous vous rapprocherez un peu de moi. »²³

L'infini géométrique, pour Fontenelle, apparaît donc, en se plaçant dans le prolongement de sa conception du « système géométrique », comme un concept mathématique qui, en tant que tel, est ontologiquement indépendant de l'infini métaphysique. Il ne relève que de la cohérence du système à l'intérieur duquel il se déploie. En conséquence, pour Fontenelle, aucune critique du concept d'infini géométrique s'appuyant sur celui, d'ailleurs pour lui assez flou, d'infini métaphysique, ne peut être d'une quelconque valeur²⁴.

En dehors de la présentation par Fontenelle et de leurs discussions par Jean Bernoulli des thèses essentielles gouvernant la rédaction des *Eléments*, et sur lesquelles il nous a semblé nécessaire d'insister dans le cadre de ce bref article, cette correspondance fournit également un certain nombre d'informations historiques relatives à l'activité de l'Académie Royale des Sciences ainsi qu'aux ouvrages en cours de publication.

MICHEL BLAY

NOTES

1. Öffentliche Bibliothek der Universität, Basel (abréviation : *UB Basel*), cote : *UB Basel*, ms L1a 658 et ms L1a 692, f. 79 et sv. Cette correspondance est actuellement en cours d'édition par mes soins dans le cadre de l'édition des *Œuvres* et de la *Correspondance* de la famille Bernoulli : *Die gesammelten wissenschaftlichen Werke der Mathematiker und Physiker der Familie Bernoulli*, Birkhäuser Verlag, Basel, Boston, Stuttgart. Concernant l'état actuel de la publication de la correspondance de Jean I Bernoulli : *Der Briefwechsel von Johann I Bernoulli* ; vol. I : Correspondance avec

le Marquis de L'Hospital, édité par O. Spiess, 1955 ; vol. II-1 (trois volumes prévus) : Correspondance avec Pierre Varignon, édité par P. Costabel et J. Peiffer, 1988.

2. Liste des lettres échangées :

- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 23 Mars 1701
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 11 mai 1720
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 8 juin 1720
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 1er août 1720
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 22 avril 1725
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 28 mai 1725
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 7 juin 1725
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 22 juillet 1725
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, au commencement de 1728
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 4 mars 1728
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 13 janvier 1729
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 8 mai 1729
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 19 juin 1729
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 28 juin 1729
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 23 août 1729
- de Fontenelle à Jean Bernoulli, Paris, 29 août 1729
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 4 octobre 1729
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 12 mars 1730
- de Jean Bernoulli à Fontenelle, Bâle, 9 avril 1730.

3. Voir supra note 2. Ces lettres ne traitent en outre que de questions personnelles ou familiales relatives à des recommandations demandées par Jean Bernoulli à Fontenelle. On peut lire cependant dans la lettre de Jean Bernoulli en date du 1er août 1720 : « Oserois-je vous demander si le public verra bientôt votre ouvrage sur les Infinis ? Suivant ce que feu Mr. de Montmort et Mr. Varignon m'en ont écrit, ce sera un ouvrage incomparable, dont je ne suis pas étonné, sachant que rien ne peut sortir de vous qui ne soit excellent ».

4. Voir supra note 2.

5. Fontenelle fait paraître à Paris en 1727 les *Elémens de la géométrie de l'infini*. Dans son édition originale, cet ouvrage in-4° de 548 pages en deux parties, sorti des Presses de l'Imprimerie Royale (il faut encore ajouter une planche gravée de 18 figures, 21 pages numérotées de Préface, une page d'« Extrait des Registres de l'Académie Royale des Sciences » et deux pages de Tables), est présenté comme « une suite des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences ». Sur cet ouvrage, voir en particulier Suzanne Delorme « La Géométrie de l'Infini et ses commentateurs de Jean Bernoulli à M. de Cury », *Revue d'Histoire des Sciences*, 1957, 339-359, et Michel Blay « Les "Elémens de la Géométrie de l'infini" de Fontenelle », dans *Actes du Colloque Fontenelle*, Paris, P.U.F., 1989, 505-520, et « Du fondement du calcul différentiel au fondement de la science du mouvement dans les "Elémens de la Géométrie de l'infini" de Fontenelle », *Studia Leibnitiana*, 1989, 99-122

6. Il importe ici de rappeler que les *Elemens* sont le fruit de près de trente années de réflexions. Ainsi, le 18 novembre 1702, Fontenelle écrit à Leibniz : « J'ai commencé la téméraire entreprise des infiniment petits... », *Lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, édité par Foucher de Careil, Paris, 1854, 217. Voir également Michel Blay, *op. cit.*, note 5.

7. Voir supra note 2.

8. *UB Basel*, ms L1a 658.

9. Sur ce concept, voir en particulier Michel Blay, *op. cit.*, note 5.

10. *UB Basel*, ms L1a 658.

11. *Ibid.*

12. Fontenelle a fait parvenir son ouvrage à Jean Bernoulli au commencement de l'année 1728 en l'accompagnant de la lettre suivante : « Monsieur. Ce n'est qu'en tremblant que le plus petit Geometre de l'Europe doit s'exposer au jugement du plus grand, et je vous assure que je m'acquie bien de ce devoir. Je suis dans le cas de cet ancien précepte, qui disoit, quand vous voulés juger vous meme de votre ouvrage, imaginés vous ce qu'en auroient dit Demosthene, Platon, etc. Je trouve le mien tres mauvais quand je songe que vous le lisés, et en verité je n'ai guere envie que vous en preniés la peine. Si vous vous y résolvés cependant, je vous demande en grace beaucoup d'indulgence, et vos remarques sur mes fautes. Je puis meriter quelque chose de vous par l'estime très singuliere, et le sincere respect avec lesquels je suis depuis longtemps. Monsieur. Votre très humble et très obéissant serviteur. Fontenelle. », *UB Basel Ms L1a 692*, fol. 79. Jean I Bernoulli accuse réception de cet envoi dans sa lettre en date du 4 mars 1728 : « Monsieur. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai reçu votre tres beau et tres curieux ouvrage dont vous avés bien voulu me regaler ; je le regarde comme un present rare et precieux dont je vous fais mille remerciemens », *Ibid.*, fol. 80.

13. *Ibid.*, f. 86.

14. *Ibid.*, f. 93.

15. *UB Basel*, ms L1a 658.

16. Fontenelle, dans sa lettre du 29 août 1729, écrit encore : « Je sens, Monsieur, que vous ne voulés parcourir mon Livre que par rapport aux finis indéterminables, qui vous arrestent, et vous révoltent, mais j'aurois bien souhaité que vous jetassiés les yeux sur d'autres choses différentes, que l'on me flate qui sont neuves, et qui répandent quelque lumiere sur la Geometrie de l'Infini. Votre jugement m'apprendroit sûrement à quoi je m'en dois tenir. Je me connois trop moi même pour ne pas croire que j'ai fait des fautes, vous en avés bien trouvé, et d'essentielles, dans M. Newton, et que sera ce de moi ? aussi je ne vous demande pas un examen si exact, qui me feroit trop de peur, je me contenterois bien d'un jugement general qui ne me fust pas tout à fait défavorable », *Ibid.*, et Jean Bernoulli répond dans sa lettre en date du 4 octobre 1729 : « Vous me demandés cependant un jugement general sur Votre ouvrage, mais est il besoin de me le demander ? Vous savés bien, Mr., que j'admire tout ce qui part de Votre plume ; aussi cet Ouvrage est il le plus exquis dans son genre, c'est un Origi-

nal qui n'a pas de son pareil : on y aperçoit un fond inépuisable de Méditations, et des raisonnements liés et suivis d'une telle manière, qu'on ne sauroit se dispenser d'admettre Votre système si nouveau et si extraordinaire ; seulement vos finis indéterminables causent de la peine, si vous pouviés les mettre dans un jour plus clair pour en avoir une Idée nette et distincte je crois que tous les Geomètres vous applaudiroient... », *Ibid.*

17. D'autres lettres échangées avec d'autres correspondants sont tout aussi significatives ; voir en particulier Michel Blay, *op. cit.*, note 5.

18. Voir en particulier *supra* la lettre à Jean Bernoulli en date du 22 avril 1725.

19. Voir en particulier *supra* les lettres à Jean Bernoulli en date des 8 mai et 29 août 1729.

20. *Elémens*, Préface, 11. Sur ce point, voir en particulier Léon Brunschwig, *Les étapes de la philosophie mathématique*, Paris, 1912, rééd. Blanchard, 1972, 243-244, et Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972, 566.

21. *Elémens*, Préface, 13.

22. *UB Basel*, Ms LJa 658.

23. *Œuvres de M. de Fontenelle* 1766, Paris XI, 27-28.

24. « L'Infini métaphysique ne peut s'appliquer ni aux nombres, ni à l'étendue, il y devient un pur être de raison, dont la fausse idée ne sert qu'à nous troubler et à nous égarer », *Elémens*, Préface, 14.

Les « comédies grecques »
de Fontenelle (1715-1741)

On ne s'est guère intéressé jusqu'à présent aux pièces de théâtre tardives, écrites par un Fontenelle qualifié parfois un peu vite d'octogénaire. Cependant, Alain Niderst leur a consacré un chapitre de son importante thèse que chacun connaît¹ et François Moureau a fait sur ce sujet une remarquable communication au colloque Fontenelle, tenu à Rouen en octobre 1987². Il y analyse l'esprit de ces comédies du « pays grec », dans lesquelles à travers une « fausse antiquité » et une « feinte historicité », Fontenelle, selon lui, affirme une « éternelle modernité »³.

Cependant, tout en percevant avec beaucoup de finesse les rapports de ce théâtre avec d'autres œuvres contemporaines, notamment de Marivaux et en montant ce qu'il doit au climat de l'époque, François Moureau demeure peut-être un peu sévère. Doit-on voir là uniquement « le divertissement d'un vieillard » et peut-on affirmer sans réserves que « l'art fontenellien est plutôt d'un débutant »⁴ ?

Tout d'abord, seules les deux dernières comédies, *Henriette* et *Lysianasse* ont été écrites à plus de quatre-vingts ans. La tragédie en prose d'*Idalie* est l'œuvre d'un homme de cinquante-huit ans. Lorsqu'il compose *Macate* et *Abdolonime*, Fontenelle a respectivement soixante-cinq et soixante-huit ans. Il ne semble pas que l'on puisse parler à leur sujet, non seulement d'une facilité sénile, mais même d'un relâchement de l'esprit critique dû à l'âge.

Pourtant ces pièces sont singulièrement déconcertantes, voire paradoxales. En effet, Fontenelle lui-même, dans la Préface générale qu'il leur donne, au tome VII de l'édition de ses œuvres de 1751, semble les situer « dans le courant contemporain de la comédie sérieuse et du style larmoyant »⁵. Cette préface est tout entière un éloge du « pitoyable et du tendre »⁶. Six ans avant les *Entretiens sur Le Fils naturel*, elle expose exactement les idées que Diderot développera et que Beaumarchais reprendra dans son *Essai sur le drame*.

Or, sans parler d'*Idalie* — qui n'est en rien plus tragique que les autres pièces —, aucune de ces six comédies ne vérifie ce propos. Sans doute, les situations initiales ont-elles à tout prendre quelque chose de pitoyable et d'attendrissant : les amants y sont séparés par des obstacles qu'on peut dire de nature *sérieuse* : la perte d'un trône ou sa restauration, l'opposition entre

citoyen honnête et tyran, un étrange testament, dépourvu de tout élément comique, bien loin de celui du *Légataire universel*, voire une mort feinte aux yeux de tous, même à ceux du père le plus tendre. L'obstacle le moins grave y est le préjugé social devant une différence de condition et de fortune : c'est le cas de la seule comédie de décor français et contemporain, *Henriette*, et c'est justement celle-ci que le lecteur prendrait le plus au sérieux et qui le toucherait davantage. Les autres paraissent plus l'œuvre de quelque Monsieur Teste, roi de l'abstraction, que d'un contemporain de Fontenelle, y compris Marivaux.

Car, si avec ce dernier les parentés sont grandes, quoiqu'on ne puisse toujours dire dans quel sens l'influence s'est exercée, il y a chez Marivaux un frémissement de sensibilité, une émotion discrète mais authentique, ou tout au moins une finesse d'analyse et une force dans les caractères — pensons au *Triomphe de l'amour*, comédie qui avec le *Prince travesti* ressemble le plus à celles de Fontenelle — qu'on ne trouve aucunement chez l'auteur de *Macate* ou d'*Abdolonime*.

D'autre part, *Idalie* est, selon son auteur, une tragédie, ou plutôt une esquisse de tragédie en prose : en fait, rien ne la distingue des pièces officiellement intitulées comédies, peut-être parce que Fontenelle s'est rendu compte que ce genre de sujets n'avait rien de tragique à proprement parler, sinon que les personnages en sont de sang royal ou princier, mais c'est également le cas de trois des comédies, *Abdolonime*, *Le Tyran*, *Lysianasse* ; aux deux autres, en laissant de côté *Henriette*, de ton tout différent, l'antiquité confère une noblesse suffisante pour les apparenter elles aussi à ce qu'un siècle plus tôt on aurait appelé sans doute « comédie héroïque ».

Quoi qu'il en soit, cet ensemble de six pièces, espacées sur une période de vingt-six ans, présente un certain nombre de traits rigoureusement semblables :

1. *Un sujet rocambolesque avant la lettre* :

Un « grand secret » interdit à *Idalie* d'épouser Ptolémée, dont elle est aimée et amoureuse ; *Macate* est épris d'une morte ou d'un fantôme ; l'intrigue du *Tyran* repose sur le marchandage d'un moyen mystérieux capable de déjouer toutes les conjurations ; l'humble et sage jardinier *Abdolonime* se révèle être le roi légitime de Sidon : acceptera-t-il la couronne ? Ailleurs, un testament singulier fixe le sort et la fortune d'une jeune fille ; enfin, *Lysianasse*, princesse détrônée, mariée à un simple bourgeois, va-t-elle être obligée d'épouser malgré elle celui qui a remis son père sur le trône ?

Quelque « sérieux » que puissent être de tels sujets, ils n'ont, comme on le voit, rien de « bourgeois » ni de quotidien. Rien non plus de spécifiquement tragique, car aucune vie n'y est véritablement risquée et le dénouement est partout non seulement heureux, mais encore euphorisant. Rien de vraiment comique non plus, que l'on se réfère à la comédie moliéresque, au style italien ou aux pièces plus « réalistes » d'un Dancourt ou d'un Regnard. Peu de rapport aussi avec les comédies mythologiques des mêmes auteurs, hormis, peut-être, et de loin, avec *Céphale et Procris*⁷ et *Démocrite*⁸. En revanche, nous sommes en plein climat de contes de fées : *Abdolonime* et *Lysianasse*, en particulier, rappellent quelque peu l'histoire de Cendrillon. Les héroïnes, séparées de celui qu'elles aiment, sont sûres de le retrouver à la dernière scène, toutes difficultés s'aplanissant, comme par enchantement.

2. Des personnages stéréotypés :

— L'Ingénue, toujours d'une grande noblesse d'âme, qu'elle soit princesse ou non, fille de tyran ou de sage ; c'est à elle qu'appartient le plus souvent le choix définitif, et elle choisit inévitablement la voie la plus vertueuse.

— L'Amant au grand cœur, respectueux, voire timide, toujours prêt à s'effacer pour rendre plus heureuse celle qui l'aime ou ne pas nuire à sa fortune.

— Le Rival, obstacle principal, car il s'agit en général de quelque personnage puissant, qu'un refus peut irriter non seulement contre la jeune fille, mais contre son père ou son amant : c'est le cas d'Agathéocle dans *Idalie*, d'Hannon dans *Abdolonime*, d'Abantidas dans *Lysianasse*. Puissant aussi, quoique ridicule, Lisippe, du *Tyran*, les deux autres étant plus anodins.

— Le Père, toujours « prudent et équitable », plus proche des bons rois des contes de fées que des pères ridicules de Molière ou des pères verbeux et moralisateurs de Diderot. Ces pères peuvent, il est vrai, comme le roi de *Lysianasse*, s'obstiner quelque temps dans une voie fâcheuse, mais ils finissent par se laisser convaincre par la générosité de l'amant et lui accordent leur fille.

— L'Envieuse : elle est présente dans toutes les comédies, sous forme de sœur, d'amie ou de mère : elle fait tout pour que la jeune fille se soumette au mariage qui lui déplaît, parce que cela favorise ses intérêts, d'amour ou de fortune.

A ces grands types s'ajoutent des confidents banals, et éventuellement des courtisans classiques, intéressés et flatteurs.

Les caractères de ces différents personnages sont extrêmement schématiques et classables en bons et en méchants selon ce qu'on pourrait appeler un manichéisme optimiste. Entendons que les bons le sont sans aucune faille,

absolument parfaits : c'est ainsi qu'Abdolonime, convaincu qu'en acceptant la couronne il pourrait faire du bien autour de lui, refuse uniquement parce que pour cela, il lui faudrait marier sa fille à Hannon, alors que, n'étant que simple citoyen, il l'avait promise à Agénor. Les méchants, pour leur part, ne le sont jamais totalement, mais simplement entraînés par une passion violente : quelquefois l'avarice, comme Lisidice, du *Testament*, plus souvent l'ambition, comme Hannon et Elise dans *Abdolonime*, ou Xénophile et Abantidas dans *Lysianasse*.

3. *Une mécanique rigoureuse* :

La progression de l'intrigue varie naturellement selon le sujet ; il nous faut en examiner quelques-unes.

On sait, d'après Fontenelle lui-même, que *Macate* est une pièce trouvée dans les papiers de l'abbé Genest, qui l'avait lui-même prise à un auteur ancien, Phlégon ; mais il en avait gardé le caractère fantastique : le héros était amoureux d'une ombre véritable ; cela ne pouvait guère s'accorder avec le genre comique ni avec l'esprit rationaliste classique et fontenellien. Cependant, notre auteur en a gardé un effet de suspens pendant plus de deux actes.

Un certain Macate, qui voyage en Grèce pour son plaisir, après avoir été vainqueur à la « course des chariots » aux jeux olympiques est l'hôte de Démocrate, qui a perdu depuis quelque temps sa fille unique, Sélène, morte de mélancolie parce que son père voulait lui faire épouser le Gouverneur du pays. Or, voici que Macate, retiré dans sa chambre, voit venir à lui une femme voilée, qui se fait d'abord passer pour une ombre, puis, sur la ferme insistance du jeune homme, se démasque et se montre surprenante de beauté. Il en tombe amoureux sur le champ, et, avant de se retirer, elle lui demande, on ne sait trop pourquoi, une totale obéissance (I, 6). Au deuxième acte, il reconnaîtra dans le portrait de Sélène, que lui montre Démocrate, l'ombre qui lui a rendu visite (sc. 6). Au troisième acte, dans une deuxième entrevue, Sélène avoue à Macate qu'elle n'est pas un fantôme (sc. 4). Cependant, avant de rencontrer Sélène, Macate avait fait quelque peu la cour à une certaine Mistrale ; un rival jaloux, Oronte, le provoque en duel ; il lui faut se battre, et il blesse Oronte légèrement. Apprenant la chose, Sélène lui fait parvenir un billet où elle lui reproche de s'être battu pour Mistrale — laquelle s'en est montrée au contraire toute contente. Macate a peur de ne plus revoir Sélène. Il montre le billet à Démocrate, qui reconnaît l'écriture de sa fille ; Macate lui laisse entendre qu'elle est vivante (sc. 7). A la première scène du cinquième acte, Sélène reparait ; Macate se justifie de son duel et la convainc de son amour. Sélène lui avoue le sien : elle s'est éprise de lui aux jeux olympiques et c'est à cause de lui qu'elle avait feint d'être morte, pour ne pas

épouser le gouverneur. Il ne lui reste plus qu'à découvrir la vérité à son père, qui se dispose à marier lui-même les deux jeunes gens :

« Je ferai le prêtre ; vous n'en trouveriez jamais un qui s'intéressât autant à votre union. » (V, sc. dernière)

Petit trait d'anticléricisme, au passage.

Des entretiens informatifs entre Macate et son esclave Phocion, entre Mistrale et sa confidente Céphise, une scène de jalousie d'Oronte à Mistrale ; quelques conversations avec Démstrate et deux ou trois monologues de peu d'importance, à l'exception d'un seul (IV, 5), meublent le reste des scènes.

Macate suit une progression linéaire, ralentie seulement par des moments de doute et d'inquiétude. Il y a un peu plus de mouvement et de péripéties ailleurs.

Ainsi, dans la comédie d'*Abdolonime*, le personnage éponyme, modeste et sage jardinier, se trouve être de race royale ; sa fille, Barsine, partage sa sagesse, mais son fils, Narbal, ambitieux, rêve d'être capitaine. Barsine est aimée d'un grand seigneur, Agénor. Au deuxième acte, Hannon annonce à Barsine qu'il possède les preuves qu'Abdolonime est bien le légitime prétendant au trône de Sidon... et il lui avoue son amour. Narbal encourage sa sœur à accepter Hannon ; de son côté, il est épris d'Elise, coquette égoïste, sœur d'Hannon.

Au troisième acte, Barsine rapporte à son père les paroles d'Hannon. Abdolonime préfère renoncer au trône plutôt que de donner sa fille à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Barsine ne tenant pas plus que lui à la royauté, on décide de ne rien dire à Narbal : la jeune fille épousera Agénor. Informé, celui-ci, par générosité, refuse : il ne veut pas enlever à Barsine le rang qui lui est dû ; en outre, il pense à Narbal : a-t-il le droit de le priver de la couronne. Finalement, il se laisse convaincre, à condition que par loyauté, on dira tout à Narbal.

Au quatrième acte, Narbal, mis au courant, ne se tient pas de joie. Il insiste pour que son père accepte. Il annonce la nouvelle à Elise, qui, cette fois, ne le repousse plus. Il demande à Agénor de renoncer à sa sœur. Celui-ci décide de laisser la jeune fille libre de choisir.

Au cinquième acte, les choses s'animent : on apprend que Barsine a refusé d'épouser Hannon. Narbal, de son côté a fomenté une révolte pour

mettre son père — de force — sur le trône. Elise le soutient. Mais Hannon veut jeter au feu les titres d'Abdolonime, tandis qu'Elise s'y oppose. Agénor vient alors annoncer que Narbal a été arrêté, Abdolonime risque de l'être. Barsine, pour sauver son père et son frère, décide d'accepter Hannon. Touché, celui-ci renonce à elle : elle épousera Agénor et Narbal Elise. Abdolonime sera roi et Hannon se contentera du poste de premier ministre.

L'intrigue de *Lysianasse* est de même veine que celle d'*Abdolonime* : Lysianasse, fille d'Adraste, roi de Sicyone déchu, a été mariée de force par l'usurpateur à Eupolis, simple bourgeois, qui en est amoureux, mais par respect il n'a jamais usé de ses droits de mari. Au reste, Lysianasse accepte son sort et se montre une excellente épouse, soucieuse des intérêts de son mari, tenant ses comptes, etc. Or, voici qu'Adraste vient d'être restauré, grâce à Abantidas, naguère amoureux et aimé de Lysianasse. Il songe donc à faire divorcer sa fille pour la donner à Abantidas, si elle y consent ; mais elle montre peu d'enthousiasme, blessée même d'apprendre qu'Eupolis consent à demander le divorce pour la libérer. En fait, il n'a nullement cette intention, car il l'aime et il le lui déclare. L'annonce de l'arrivée de son père empêche de connaître la réaction de la princesse, encore que le lecteur se doute de ses sentiments.

Nous en sommes au quatrième acte : Xénophile, sœur d'Eupolis, qui aime la vie urbaine et les salons, reproche à son frère de n'avoir pas demandé une séparation qui lui vaudrait ses faveurs en échange, d'autant que, si le roi le veut, il sera bien forcé d'accepter. Mais le roi ne veut pas aller contre les lois : puisque Eupolis refuse, c'est à Lysianasse de demander le divorce. Elle explique alors à son père l'attitude d'Eupolis à son égard, plaide son cas et déclare qu'il a conquis son amour. Adraste, qui ne veut pas être ingrat envers Abantidas, reste inflexible.

Au cinquième acte, devant le refus persistant de sa fille, le roi s'incline, mais il la bannit à tout jamais de sa présence, ainsi que son mari. Arrive Eupolis, qui, apprenant du roi la décision de Lysianasse, comprenant qu'il en est aimé, trouve alors la force de demander la séparation pour ne pas priver sa femme de son rang et de l'affection paternelle. Adraste, touché, l'accepte officiellement pour gendre. Abantidas, bien forcé d'y consentir, laisse entendre que, dans quelque temps, il demandera la main de Xénophile.

Le *Testament* présente une structure semblable, bien que les données initiales soient différentes : un ami d'Eudamidas, ruiné, a chargé celui-ci par testament de faire vivre sa veuve et d'épouser sa fille, ou de la marier à qui il lui plairait en la dotant. La première solution lui sourirait davantage, mais la

jeune fille — elle a quinze ans — est courtisée par Démocède, dont elle est amoureuse, elle aussi. Mais si le choix vient de celle-ci, Eudamidas n'est plus tenu à une dot. Il faut donc, selon Démocède, qu'il s'aperçoive que Philonoé ne l'aime pas et renonce à l'épouser par délicatesse, car « c'est un homme à grands sentiments ». Lisidice, la mère de Philonoé, est favorable à Démocède, car elle nourrit le secret espoir d'épouser elle-même Eudamidas ; elle compte sur l'appui de l'esclave d'Eudamidas, Glycon, pour cela.

Tout va donc se dérouler en fonction des assauts de générosité des belles âmes et des intrigues et machinations, assez maladroites de la part des moins scrupuleux. Philonoé a pour Eudamidas, reconnaissance, estime, attachement et pour Démocède « quelque plaisir de le voir, de lui plaire, je ne sais pas bien quoi » (III, 5). Cela dit, elle accepte de renoncer à Démocède et de ne le voir jamais. Eudamidas, lui permet de choisir entre Démocède et lui, et il lui donne en dot la moitié de son bien. Finalement, Démocède arrive à convaincre Philonoé ; celle-ci décide alors de refuser la dot, ce qui n'est nullement du goût de son prétendant. Choquée, elle le repousse tout à fait, mais continue à refuser Eudamidas, se jugeant indigne de lui ; Eudamidas admire au contraire sa noblesse d'âme d'avoir voulu refuser la dot, et finalement, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ajoutons que si Lisidice a toujours poussé sa fille à épouser Démocède, Eudamidas avait l'appui d'une certaine Ériclée, fiancée de Démocède, et qui n'approuvait guère ses projets de mariage avec une autre.

Certes, dans toutes ces comédies, les sentiments ou les passions sont bien les moteurs de l'action, comme chez Marivaux, mais le lecteur a l'impression qu'ils n'existent que pour donner lieu à une action et lui permettre de se développer. En outre, ils sont étonnamment superficiels : aucune ombre chez ces personnages que nous connaissons dès leur première réplique, parfois même avant. Point d'aigreur ou de malaise non plus au dénouement. La seule punition des méchants est de voir échouer leurs projets et ils semblent accepter leur échec d'assez bonne grâce. Rien de la cruauté d'un Molière ou du cynisme d'un Dancourt ou d'un Regnard. La fameuse fantaisie de triomphe ne s'y manifeste pas : serait-ce que le sexagénaire ne se soucie guère de voir les jeunes l'emporter sur les plus âgés ? D'ailleurs, contrairement à tous les schémas, les fils ne s'y opposent point aux pères. On peut même dire que les pères y existent fort peu en tant que tels, à la différence du drame bourgeois — exception faite de *Macate*. D'autre part, dans *Le Testament*, c'est l' amoureux âgé qui triomphe de l'autre, et il se peut bien qu'Eupolis ait un nombre respectable d'années de plus que Lysianasse. Il semble donc que ce soit uniquement l'intrigue, le jeu des forces et leurs combinaisons qui intéressent Fontenelle.

Il y va de même dans la seule comédie vraiment amusante de la série. Si la structure en est à peu près la même, le point de départ est différent : Agaléon, tyran d'une cité grecque, a peur des conjurations, il envisage même, pour supprimer un risque, d'apprendre à sa fille à lui faire la barbe (c'est la première scène amusante de la pièce). Or Lisippe, citoyen pauvre et ingénieux a un secret pour s'enrichir et éviter au tyran toute conjuration à l'avenir. Il suffit que le tyran lui donne six cent mille francs et proclame bien haut qu'il a acheté six cent mille francs le secret de percer tous les complots fomentés contre lui. L'énormité de la somme fera croire à l'infailibilité du secret. Le tyran entre bien dans ce projet, mais son avarice lui fait marchander le prix : il offre d'abord cinquante mille francs, puis cent mille ; enfin, il monte à deux cent mille. Lisippe a beau jeu de lui démontrer que l'efficacité du secret est tout entière dans le prix payé. Il change alors d'avis et propose à Lisippe sa fille en mariage, ce qui vaut bien, vis-à-vis du public, les six cent mille francs. Lisippe d'abord refuse, car il est fiancé et la princesse ne l'intéresse pas ; il a peur d'être intimidé et de perdre les moyens qui lui permettraient « d'avoir de petits Lisippes » ; puis succéder au tyran, avoir un peuple à gouverner, des guerres à soutenir l'inquiète. Agaléon essaie de le rassurer ; c'est encore une scène comique. Finalement, il accepte de voir la princesse et en tombe amoureux. Mais celle-ci aime Hermocrate et ne veut pas de Lisippe. Il y a donc opposition entre Agaléon et Lisippe, d'une part, aidés éventuellement par un courtisan, Darès, et Hermocrate, la princesse et la fiancée de Lisippe, d'autre part. On ne sait trop comment les choses finiraient si heureusement Hermocrate n'était riche : il donne six cent mille francs à Lisippe au nom du tyran, en échange de la princesse. Dénouement assez drôle, à coup sûr, mais peu moral et bien artificiel : l'escroc — car Lisippe n'est guère autre chose — arrive pleinement à ses fins, tandis que l'honnête homme, Hermocrate, perd une bonne partie de sa fortune. Enfin, on peut trouver que le tyran est bien confiant dans la valeur du secret : visiblement, Fontenelle ne se prend pas au sérieux.

4. Enfin, dernier trait commun à ces comédies, un dialogue d'une étonnante sobriété et d'une surprenante rapidité :

Pour démontrer ce que nous disons, il faudrait tout citer. Contentons-nous d'un court passage de *Macate*, à la scène 6 de l'acte I, lors de la première rencontre de Macate et de Sélène :

« Macate : Au nom des dieux, finissons tout ce vain badinage ; en venant ici, vous vous êtes bien doutée qu'on ne vous laisserait pas toujours ce voile sur le nez, et que si par hasard on n'était pas mort de peur, on vous prouverait qu'on ne l'était pas. Abrégeons, s'il vous plaît, ce prélude ennuyeux, et venons à quelque chose de raisonnable.

Les comédies de Fontenelle, A. Blanc

Sélène : Eh bien, je vous épargnerai la peine de lever mon voile ; voyez-moi...

Macate : Ah ! Ciel !

Sélène : Qu'avez-vous, Macate ?

Macate : Je demeure interdit ; je n'ai jamais vu tant de beauté. Vous avez bien raison de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme ; je suis frappé d'un respect que je n'avais point encore senti. La présence d'une divinité ne m'en inspirerait pas un plus grand.

Sélène : J'en suis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler ; mais je ne parlerai point, que vous ne m'ayez promis pour un certain temps, qui sera court, une obéissance entière et aveugle : me le promettez-vous ?

Macate : Je ne me sens pas seulement le maître d'un moment de réflexion pour en délibérer ; je vous promets tout, je ne suis né que pour vous obéir.⁹

On remarquera dans un moment de surprise et de passion comme celui-ci, la pauvreté émotive du dialogue, qui demeure purement informatif. A peine a-t-il poussé une double exclamation, Macate s'explique par une série de performatifs qui commentent ou plutôt définissent son émotion.

Nous aurions pu prendre des exemples aussi convaincants n'importe où. Voici encore comment réagit Lysianasse, au moment où son père lui annonce qu'il la bannit à jamais de ses yeux, elle et son époux :

Lysianasse : Ah ! quel nouveau coup de foudre ! Eussé-je cru que j'en avais encore à craindre ? Seigneur, je vous parais coupable, je dois me soumettre à la punition sans murmure ; mais elle est bien rigoureuse et bien disproportionnée à mon crime. Ne permettez-vous pas du moins...¹⁰

Quel sang-froid ! quelle maîtrise de son discours, quelle lucidité dans ce début de plaidoyer ! quelle froideur, en un mot ! Dans la même pièce, lorsqu'Eupolis vient enfin de demander la séparation et que le roi s'étonne qu'il ait fait tant de réticences, il répond ainsi :

Eupolis : Je n'étais pas capable alors de ce que je fais aujourd'hui, je ne savais pas que j'eusse l'inestimable bonheur d'être aimé. Cette assurance m'a rendu tout à coup l'âme la plus noble et plus élevée ; j'étais trop touché de mon propre intérêt, et je n'en ai plus d'autre que celui de mériter la Prin-

cesse, de la mériter en la perdant, même en renonçant à elle.¹¹

Ce sont de tels sentiments qui ont fait la gloire du grand-oncle, mais il faut bien reconnaître qu'ici le ton n'y est pas ; l'héroïsme, si héroïsme il y a, est indiqué, signifié, mais nullement exprimé.

Veut-on un dernier exemple ? Voici la prudente déclaration d'amour que fait Barsine à Agénor dans *Abdolonime*, après lui avoir laissé entendre qu'il ne lui était pas indifférent :

Barsine : Ce que je viens de vous dire vous transporte trop. Ce n'est qu'un discours qui ne peut jamais avoir d'exécution, qui ne m'engage à rien, et que pourrait vous tenir aussi bien que moi une personne artificieuse qui voudrait vous enflammer encore ; ne comptez cela pour rien. Je sais ce que je serais capable de faire pour vous ; je sais quelle serait la fermeté de mes sentiments ; je suis bien sûre de moi..., mais je crains de ne l'être pas encore autant de vous, et j'attends que je le sois pour vous permettre de me demander à mon père, de qui vous aurez l'aveu dans l'instant. Je veux que vous ayez eu le temps de faire vos réflexions sur une démarche aussi hardie que celle de m'épouser.¹²

Barsine est la plus pure et la plus simple des jeunes filles... On peut juger qu'une précieuse ne s'exprimerait pas autrement.

Que conclure de tout ce que nous avons dit ? Faut-il en déduire une faiblesse de Fontenelle ? une incapacité à approfondir, à nuancer, à enrichir une conception schématique et maigrelette ? Ne soyons pas dupe plus qu'il ne l'est lui-même. Dans les « Réflexions sur la comédie de *Macate* », après s'être excusé que le duel de Macate et d'Oronte ait l'air « bien français et bien peu grec » — combien de choses sont sinon françaises, au moins peu grecques dans ces comédies ! — il continue :

« Il n'est point dit dans toute la pièce comment, par quel chemin Sélène pénétrait dans sa retraite jusque dans la chambre de Macate. C'est pourtant là le fondement de tout l'édifice, et il méritait bien qu'on prît la peine de le poser. Mais il est vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pu être suffisant sans être fort long et ennuyeux. D'ailleurs ce détail n'eût pu absolument être que dans la dernière scène et y être tout entier. Or il aurait été là encore plus insup-

portable que jamais. Aussi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette pièce, que ce défaut, quoique très réel, se soit presque fait sentir à personne. On s'imagine aisément en gros ce que c'eût été que ces faits supprimés ; on n'aurait eu aucun plaisir à les entendre, et on sait en quelque sorte bon gré à l'auteur de les avoir passés sous silence. »¹³

« Long », « ennuyeux », « insupportable » : autant de référence à un style que Fontenelle n'aime guère et qu'il ne veut pas dans ces comédies où le mouvement, c'est-à-dire la succession des événements, domine, dans ce faux suspens — puisqu'au fond de lui-même le lecteur sait que tout finira bien — qui caractérise les contes de fées. « Théâtre dans un fauteuil », écrit Alain Niderst ; certes ! Dans le discours de réception de Néricault-Destouches à l'Académie française, Fontenelle le loue d'avoir affronté avec succès deux tribunaux différents, celui des spectateurs et celui des lecteurs. Du premier, Fontenelle se dispense ; quant au second... les amis auxquels il lisait ses comédies devaient être complaisants et il ne s'est guère pressé de les éditer. Mais nous continuons à penser qu'il faut y voir autre chose qu'un « divertissement de vieillard » : nous parlerions plus volontiers de « Théâtre en liberté ». D'une liberté plus marivaudienne qu'hugolienne, qui ne se manifeste pas dans la fantaisie et le foisonnement, mais dans le refus de sacrifier aux règles, aux modes du réalisme et du psychologisme, voire de la satire. Théâtre de litote, d'esquisse, de canevas à orner et à compléter, mais qui ne pourrait être orné ou complété sans se voir détruit. Théâtre de librettiste, peut-être, qui ne doit que signaler ce que la musique exprimera. Théâtre de mathématicien, pourquoi pas ? qui fuit les mots brillants du bel-esprit. Théâtre d'abstraction, de déduction, où chacun a la réaction qu'il doit avoir au moment où il convient de l'avoir. Aucun imprévu dans ces comédies, à la différence d'un Marivaux chez qui seule la réflexion met en évidence une rigueur horlogère. D'où peut-être ce paysage prétendu grec, aussi « vraisemblable », c'est-à-dire aussi éloigné de la réalité que pouvait l'être la fameuse tragédie d'*Agathon* où chaque personnage portait un nom de fleur. Une certaine forme de degré zéro du théâtre, en somme. Est-ce encore du théâtre ? Pourquoi non ?

ANDRÉ BLANC

NOTES

1. Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Nizet, 1972.

CORPUS, revue de philosophie

2. Fontenelle, *Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*, Paris, P.U.F., 1989, p. 191-200.
3. *Ibid.*, p. 196.
4. *Ibid.*, p. 200 et 199.
5. *Ibid.*, p. 199.
6. Fontenelle, *Œuvres*, Paris, Brunet, 1751, t. VII, p.XXXII. Voir à ce propos notre communication dans *Fontenelle, Actes du colloque...*, p. 174-176
7. Comédie de Dancourt, 1710.
8. Comédie de Regnard, 1700
9. Fontenelle, *Œuvres*, t. VII, p. 122.
10. *Ibid.*, p. 271.
11. *Ibid.*, p. 275.
12. Acte I, sc. 6, *ibid.*, p.237
13. *Ibid.*, p. 197-198.

**Une continuation des *Entretiens* :
Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle**

« Si un soleil s'éteint, il est remplacé par un nouveau. Si un globe semblable au nôtre s'embrase, et que tout ce qu'il renferme de vivant y soit détruit, de nouvelles générations le remplaceront en un autre. Les soleils, les globes habités, ceux qui sont prêts à le devenir, les plantes, les arbres, des espèces d'animaux sans fin... subsisteront à jamais dans les vicissitudes mêmes qui paraissent les détruire. »¹

Le philosophe ne s'entretient pas avec une marquise, mais avec un missionnaire français. Le décor n'est pas la campagne française, mais la ville du Caire. Nous n'en sommes pas au sixième soir mais à la sixième journée. Le système développé n'est pas celui de la pluralité des mondes mais celui de la diminution de la mer, intitulé « nouveau système du monde ». Le philosophe est indien, il s'appelle Telliamed. Son créateur n'est pas Fontenelle, mais Benoît de Maillet, ancien Consul de France en Egypte². Et pourtant, lorsqu'il conclut ses six entretiens quelques lignes plus loin, il affirme : « C'est ce que j'ai compris de plus vraisemblable : si je veux porter mes idées au-delà, elles se perdent, ainsi que la force de ma vue meurt dans le nuage qu'elle cherche à percer ». Le lecteur entend alors comme un écho du conseil que reçoit Madame la marquise de G. dans son parc : « Si vous m'en croyez, n'en parlons plus ; aussi bien vous voilà arrivée à la dernière voûte des cieux, au-delà, il faudrait être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'empire des philosophes, que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux ».³

Le rapprochement n'est pas fortuit. A la fin de la quatrième journée, le philosophe indien invite le missionnaire français à le faire : « pour vous préparer à entrer avec plus de facilité dans ce que j'ai à vous exposer sur cette matière, prenez, s'il vous plaît, la peine de relire les soirées de *La Pluralité des Mondes* que je vois ici parmi vos livres. L'ingénieux badinage de l'auteur y a établi si sensiblement l'état des autres globes opaques de notre tourbillon, qui ne sont en rien différents de celui que nous habitons, que vous ne serez pas obligé d'entendre de ma bouche avec moins de plaisir que vous n'en aurez à cette agréable lecture, des choses si singulières qu'elles sont au-delà

de notre vue et de notre imagination et renferment ce qu'il y a de plus secret et de plus caché dans la nature »⁴. Deux expressions retiennent l'attention. L'œuvre vulgarisatrice est présentée comme un « ingénieux badinage » nécessaire à la présentation de « choses si singulières ». Benoît de Maillet définit ici la forme et le fond de son système aussi bien que du système de son modèle. Et Fontenelle est même plus qu'un modèle. Une lettre qu'il écrit l'ancien consul à l'académicien, vraisemblablement entre 1725 et 1730, précise son rôle dans la genèse des deux dernières journées de *Telliamed* : « Je n'ai travaillé sur la démonstration de la possibilité de la sortie de tous les animaux de la mer, sans exception de l'homme qui en fait la partie la plus curieuse comme la plus délicate et celle de l'état de leur existence et communication d'un globe à l'autre sans le secours de la génération par la propre espèce que sur ce que vous m'excitâtes à approfondir cette matière »⁵. Il ne peut s'agir d'un vague propos mais d'une véritable et précise incitation car Maillet ajoute : « Recevez, s'il vous plaît, ici l'hommage que je vous rends de mon obéissance en ce point ». La collaboration de Fontenelle est même requise : « Je n'ose pas espérer que vous vouliez vous donner la peine de retrancher ce que vous y trouverez de superflu ou d'inutile, ni moins en corriger le style rempli de trop longues périodes qui fatigueront le lecteur dans une matière d'ailleurs peu intéressante pour le commun des savants, mais si vous voulez bien lire tout l'ouvrage la plume à la main, rayer le superflu et mettre au marge des endroits à rectifier une note de deux mots, cela me suffirait pour les retoucher en comprenant votre pensée »⁶. C'est au maître incontesté dans l'art d'intéresser à des matières nouvelles que Maillet confie son système, ajoutant encore : « Je payerais volontiers celui qu'il vous plairait de choisir [des jeunes talents de son entourage] pour l'habiller [du] style qui pût faire plaisir au lecteur en donnant une forme à l'ouvrage [que] vous trouveriez la meilleure »⁷. Y eut-il une réponse du maître ? Et en quels termes ? on l'ignore. Mais la filiation entre les entretiens avec la marquise et les entretiens avec le missionnaire ne fait pas de doute.

Lorsqu'il meurt en 1738, Benoît de Maillet laisse inédit son « ouvrage favori et bien-aimé »⁸. Il en avait eu l'idée dès son séjour en Egypte, donc entre 1692 et 1708, et il y avait travaillé pendant plus de trente ans⁹. Il en avait finalement confié la dernière refonte à l'abbé Le Mascrier qu'il avait déjà chargé de la rédaction de sa *Description de l'Egypte*, parue en 1735. Mais loin de se détacher de son *Telliamed*, le diplomate lorrain retiré à Marseille correspond régulièrement avec son collaborateur parisien et guide très minutieusement ses retouches. Lorsqu'enfin, en 1755, Le Mascrier donne au public son édition de *Telliamed*¹⁰, il l'accompagne d'une préface. Cette préface livre le premier commentaire, implicite il est vrai, sur la parenté entre Fontenelle et Maillet vulgarisateurs. « Comme ce traité peut tomber égale-

ment entre les mains des savants et de ceux qui ne le sont pas, on aurait fort souhaité que les uns et les autres eussent pu y trouver leur compte. C'est un grand avantage pour un auteur lorsqu'il sait allier l'agrément à l'utilité, sans que l'érudition y perde rien de son prix, et que le badinage ne ressente rien de la pédanterie ; et c'est ce qu'un illustre écrivain de nos jours a exécuté merveilleusement dans une matière qui a beaucoup de rapport à celle-ci »¹¹. L'allusion flatteuse à l'« illustre écrivain » n'étonne pas. On sait le succès constant de son œuvre pendant le siècle. Elle étonne d'autant moins que Le Mascrier cite lui-même, juste avant, un passage de la lettre où Fontenelle présente son traité à Fontenelle. L'éditeur peut paraître ainsi reprendre à son compte la vénération de l'auteur pour son prédécesseur. Mais l'allusion va plus loin. C'est une véritable paraphrase de la préface des *Entretiens sur la pluralité des mondes*. La distinction des lecteurs en « savants » et « ceux qui ne le sont pas » n'est pas sans rappeler que Fontenelle s'adresse autant à ceux « qui ont quelque connaissance de la physique » et à ceux « à qui ces matières sont nouvelles »¹². Lorsqu'il déclare : « Rien en effet de plus intéressant pour nous que de chercher à nous instruire de la nature de ce globe que nous habitons »¹³, Le Mascrier fait écho à l'argument de Fontenelle : « Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons »¹⁴. Il ne cache certes pas sa source, puisqu'il y renvoie son lecteur, tantôt par une allusion marquée : « s'inquiète de tout cela qui veut¹⁵, je le sais », tantôt par des notes en bas de page qui mentionnent aussi bien les *Nouveaux Dialogues des morts* que *La Pluralité des Mondes*. Maillet n'a pas mêlé de femme à son système ; Le Mascrier, lui, se souvient que Fontenelle a voulu « encourager les Dames par l'exemple d'une femme » et qu'il ne demande « que la même application qu'il faut donner à *La Princesse de Clèves*, si on veut en suivre bien l'intrigue et en connaître toute la beauté »¹⁶, alors à son tour il promet que le livre qu'il préface ne demande qu'une « attention ordinaire, telle que nos Dames en donnent tous les jours à une intrigue de roman ou de théâtre »¹⁷. Enfin Fontenelle disait « Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter... Ce sont les gens scrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la religion à mettre des habitants ailleurs que sur la terre »¹⁸. La préface de *Telliamed* dit : « Il n'en est pas de même d'une autre sorte de personnes... Je parle d'une espèce de gens connue par ses scrupules et ses délicatesses excessives sur le fait de la religion... Or il n'est presque pas douteux que sur l'apparence seule elles ne s'imaginent qu'il y a du danger pour la religion dans le système du philosophe indien »¹⁹.

Les lois du genre ne suffisent pas à expliquer ces échos d'une préface à l'autre et il est clair que toutes ces réminiscences servent à persuader le lec-

teur du parrainage intellectuel de Fontenelle. Mais l'habileté de Le Mascrier est encore plus subtile lorsque, prenant du recul par rapport au texte qu'il préface, il procède à une comparaison objective entre Fontenelle et son émule. Vantant les mérites du premier dans l'agrément et le badinage, il poursuit : « Mais notre philosophe indien est si sérieux qu'il n'a pas semblé possible de le faire descendre de sa gravité. Ce sont d'admirables gens que ces Indiens ! De tous les animaux sortis de la main de Dieu, il n'y en a peut-être pas de moins risibles. Il n'a pas été donné non plus à tous les philosophes d'avoir pour disciple une aimable marquise. L'idée seule d'un missionnaire glace l'imagination ; et puis tout le monde n'a pas le talent de badiner aussi ingénieusement que l'auteur de *La Pluralité des mondes* »²⁰. Le propos n'est peut-être pas si critique pour Maillet qu'il en a l'air. Le reproche est vite atténué par la promesse faite « à ceux qui dans les livres ne cherchent guère qu'à s'amuser » que « le second et le sixième entretiens, par exemple, leur fourniront des faits en assez grand nombre, qui quoique rapportés nuement et sans ornements étrangers ne laisseront pas de leur plaire »²¹.

D'un côté les « ornements », de l'autre les « faits ». Fontenelle avait deviné la difficulté : « Le vrai et le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est là le point le plus important de cet ouvrage et c'est cela justement dont je ne puis rendre raison »²². Il fallait être à la fois poète et savant pour séduire sans justifier. L'auteur rompu à l'art de la pastorale a su éviter l'écueil, pas son imitateur. L'ancien consul d'Égypte était trop rempli de son sujet pour renoncer au moindre fait. Si les entretiens de Maillet n'ont pas autant d'« agrément » que ceux de Fontenelle, ce n'est pas, comme le prétend Le Mascrier, parce qu'il remplace le philosophe parisien par un philosophe indien et la marquise par un missionnaire, c'est parce que cette fiction ne le convainc pas lui-même. Dans son état manuscrit, le traité se divisait en trois conversations²³ d'une longueur peu compatible avec la vraisemblance ; les six journées de la version imprimée ne créent pas davantage l'illusion mais elles accentuent la ressemblance formelle avec l'ouvrage de Fontenelle. Le rôle du narrateur principal est tenu non par le philosophe indien mais par le missionnaire, successeur de la marquise. Les discours du philosophe sont au style direct, mais le dialogue est inexistant. Pour sacrifier aux apparences, Maillet se contente d'apostrophes, « car, observez, s'il vous plaît », d'incises, « répartis-je en cet endroit », de formules déclaratives « Telliamed reprit la conversation en ces termes ». Au début et à la fin de chacun des six entretiens il s'acquitte de quelques mots pour évoquer la rencontre ou la séparation des deux personnages : « Telliamed ne manqua pas de se rendre le lendemain à l'assignation ». A l'examen de tous ces procédés laborieux, on se souvient de l'éloge de la méthode de vulgarisation à la fin de la qua-

trième journée²⁴. « L'ingénieux badinage » est approprié à faire comprendre « des choses si singulières qu'elles sont au-delà de notre vue et de notre imagination ». Si Maillet s'évertue à imiter la manière de Fontenelle au point de le consulter pour trouver un « style qui pût faire plaisir au lecteur »²⁵, c'est qu'il a lui aussi des choses singulières à dire. Comment sont-elles liées à celles qu'a dites Fontenelle ?

Par l'idée de système. Dialoguant avec sa marquise, Fontenelle en donne une définition : « Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question ? Il fut question, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'univers doivent être arrangées, et c'est là ce que les savants appellent faire un système »²⁶. Reconnaître et deviner, l'essentiel est dit. Une interprétation de la nature est faite d'observation et d'imagination. Ce qui est vrai en 1686 l'est encore entre 1708 et 1738. Le mot même de système revient aussi souvent chez Maillet que chez Fontenelle qui, on le sait, en use abondamment. Proposer son système, c'est aussi présenter et parfois discuter ceux des autres. Les systèmes peuvent se contredire, se recouper ou se prolonger. Quand, à la fin de la quatrième journée, Telliamed conseille de relire les entretiens du philosophe et de la marquise, il ne garantit pas un accord sur tous les points, il souligne qu'il s'agit, comme l'écrivit Le Mascrier dans la préface, d'une « matière qui a beaucoup de rapport » au sujet qu'il traite²⁷. Dans sa cinquième journée, Telliamed tire en effet prestement les conséquences extrêmes de la pluralité des mondes pour fonder sa théorie évolutionniste²⁸, c'est-à-dire pour se passer d'un dieu créateur.

Au passage il balaye « deux difficultés triviales si souvent rebattues et toujours avec si peu de succès : si le monde était éternel, comment pendant toute l'éternité les montagnes ne se seraient-elles pas aplanies ? Comment n'aurait-on pas plus tôt inventé les arts ? »²⁹. La première objection porte donc sur les changements qui « supposée l'éternité du monde, doivent être arrivés dans le globe de la terre ». La marquise, au sixième soir, pose une question approchante : « arrive-t-il sur la terre des changements considérables ? » Son philosophe, affirmatif, n'en donne qu'une preuve : « Plusieurs montagnes élevées et fort éloignées de la mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent nécessairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent, assez loin encore de la mer, on trouve des pierres où sont des poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la mer n'y a pas été ? »³⁰. Cette très rapide allusion de Fontenelle, à la fin de ses entretiens, annonce la théorie de la diminution de la mer dont Maillet, lui, fait son système et qu'il développe tout au long de ses quatre premières journées. La disproportion n'en rend que plus frappant le rapprochement, car si Fontenelle effleure briève-

ment l'hypothèse d'une transformation survenue sur le globe terrestre comme une conséquence de son système, Maillet aborde le système de la pluralité des mondes dans son chapitre des « causes de la diminution de la mer ». Quant aux changements survenus sur le soleil, les deux philosophes leur accordent à peu près le même développement. Fontenelle s'en sert pour faire frémir sa marquise : « Comment un soleil peut-il s'obscurcir et s'éteindre, dit la marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière ? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres ; ensuite elles iront jusqu'à former autour du soleil une croûte qui s'augmentera toujours, et adieu le soleil... Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le soleil a été très pâle pendant des années entières, pendant celle par exemple qui suivit la mort de César »³¹. L'indien est plus sobre : « Le soleil, ou du moins la force de sa lumière reçoit de temps en temps des altérations considérables. L'histoire romaine nous apprend, par exemple, qu'après la mort de Jules César sa chaleur fut si faible pendant près de deux ans qu'à peine les choses nécessaires à la vie purent parvenir à leur maturité. D'ailleurs nous remarquons dans son disque par intervalles des taches qui s'approchent et s'éloignent les unes des autres et qui ensuite se dissipent »³².

Quant à la deuxième objection faite à l'existence éternelle d'un monde non créé : « L'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, ces inventions si belles et si utiles auraient-elles resté inconnues aux hommes pendant des siècles infinis ? »³³. Telliamed y répond par deux séries d'arguments. D'abord par des arguments généraux : la période d'ignorance humaine peut avoir duré dix fois plus longtemps qu'on ne le croit ; les connaissances sont sujettes aux disparitions accidentelles ; les inventions n'ont pas le même âge selon les civilisations. Pour étayer cette argumentation, deux seules citations en note, l'une de *L'origine des fables*, l'autre des *Dialogues des morts*³⁴. Viennent ensuite les arguments tirés du système de la pluralité des mondes. Mais d'abord Maillet contredit Huygens qui, dit-il, pour concilier ce système et l'idée de création « prétend prouver non seulement qu'il y a des hommes et des animaux dans nos planètes et dans leurs satellites ; mais même que ces hommes ont les mêmes lumières que nous dans l'astronomie, la géométrie, dans tous les arts qui nous sont connus et dans toutes les sciences que nous avons acquises »³⁵. On se souvient alors que Fontenelle, sans doute moins soucieux d'orthodoxie que Huygens, affirme à la marquise « Je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la lune. Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine »³⁶. Ce qu'il développe plus loin : « apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne ; et qui verrait un habitant de la lune et un habitant de la terre remarquerait bien qu'ils

seraient de deux mondes plus voisins qu'un habitant de la terre et un habitant de Saturne »³⁷. Un élan oratoire très brillant entraîne alors la marquise parmi des peuples qui parlent par signes et d'autres qui ne parlent point du tout, parmi des espèces qui forment leur raisonnement entièrement par l'expérience, et d'autres sans expérience, parmi des vieillards ignorants comme des enfants, ou peut-être des enfants savants comme des vieillards, parmi des êtres sans mémoire, jusqu'au rêve suprême : « On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons »³⁸. La réponse de Maillet à Huygens présente une pensée comparable : « En supposant même tous ces globes habités, il est très vraisemblable qu'il y en a plusieurs où la plupart des connaissances acquises par les hommes de notre globe sont absolument ignorées. En effet d'où avons-nous appris que la lune était un globe tel que le nôtre ?... N'est-ce pas des découvertes que nous avons faites sur cette planète » parce qu'elle est notre satellite ? « Si les habitants des autres planètes ne peuvent avoir le même secours, il est très probable qu'ils ne peuvent nous égaler dans cette partie de nos connaissances »³⁹. Il poursuit en développant longuement l'idée que la science des habitants d'une planète sur les autres globes est inversement proportionnelle à la distance qui les en sépare. Et donc les habitants de la voie lactée, s'ils existent, sont les plus savants. Le style de Maillet est certes moins orné que celui de Fontenelle, son imagination moins riche, mais la ressemblance essentielle entre leurs deux propos est dans le refus implicite d'anthropocentrisme. Les deux philosophes tiennent même à affirmer l'un et l'autre que leurs démonstrations peuvent se passer de l'habitation des globes. Maillet précise : « Je ne crois pas moi-même qu'ils soient tous peuplés, au moins que tous le soient de toutes les espèces végétales, animales et raisonnables ; mais je pense qu'il n'est pas impossible de soutenir qu'il n'y a aucun globe opaque qui ne puisse être peuplé, même de créatures raisonnables »⁴⁰. Fontenelle n'avait-il pas déçu sa marquise au début du troisième soir ? « J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je ; la lune que je vous disais hier qui selon toutes les apparences était habitée, pourrait bien ne l'être point »⁴¹. Ces restrictions reposent chez les deux auteurs sur une attitude prudente qui distingue soigneusement l'essentiel de ce qui ne l'est pas. Au cas où l'une ou l'autre des parties secondaires de l'édifice s'avèrerait peu solide, elle ne l'entraînerait pas tout entier dans sa chute. C'est ainsi que le philosophe indien précise : « Ces deux opinions conviennent également à mon système. Si j'ai paru d'abord défendre la première, c'était uniquement pour vous faire connaître qu'elle n'était pas absolument dénuée de fondement »⁴². Il rejoint ici l'attitude prônée par Fontenelle : « Il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis, s'il en est besoin »⁴³. Il ne faut pas s'y tromper, le ton conciliant ne porte que sur

l'accessoire et cette attitude, faussement désabusée⁴⁴, masque une rigueur philosophique sans faille sur la vraie démonstration à faire, à laquelle Fontenelle et Maillet donnent tout leur esprit sans en réserver « une moitié libre ». L'observation, celle des couches de terrain aussi bien que celle des étoiles, ouvre la voie à une pensée libérée de la croyance dans le récit de la *Genèse*, et donc libre de toute croyance. Cette nouvelle vérité n'est pas faite pour tous. L'Indien met les choses au point dès le début du premier entretien : « Vous me dispenserez, Monsieur, s'il vous plaît de satisfaire votre curiosité sur ce qui regarde ma religion. Je ne vous parlerais pas même de mes sentiments sur la composition des globes dont l'étude fait le sujet de mes voyages, si je n'avais reconnu en vous un esprit capable de triompher des préjugés de la naissance et de l'éducation »⁴⁵. C'est au sixième entretien que le Parisien exhorte la marquise à modérer son zèle de prosélyte : « Contentons-nous d'être une petite troupe choisie... et ne divulgons pas nos mystères dans le peuple »⁴⁶.

Avant de conclure il faut signaler la difficulté que paraissent à première vue soulever quelques mots d'une lettre dictée par Maillet pour Le Mascrier en 1736 : « Comme j'ai lu depuis peu le traité de la pluralité des mondes... ». Ce membre de phrase se trouve dans un passage très confus, vraisemblablement mal relu, mal compris par son secrétaire et qu'on ne peut interpréter sans au moins supprimer, ajouter ou changer un mot⁴⁷. Quels que soient les sens, tous très hypothétiques, que l'on peut donner au contexte, on ne peut admettre sans étonnement que Maillet parle ici de sa première lecture des *Entretiens* de Fontenelle. En 1736, à soixante-dix-huit ans, au moins trente ans après avoir commencé à élaborer son système de la diminution de la mer, environ dix ans après avoir écrit à Fontenelle pour lui demander sa collaboration, Maillet découvrirait ce texte dont les premières versions manuscrites de son *Telliamed* faisaient déjà l'éloge⁴⁸. Il faut avouer que c'est difficile à croire, même en tenant compte de la collaboration de Le Mascrier dans la rédaction finale⁴⁹. Si toutefois la preuve était faite que Maillet, en 1736, venait de lire pour la première fois les *Entretiens* de Fontenelle, il serait toujours aussi vrai de dire que Maillet est disciple de Fontenelle⁵⁰. Disciple en esprit et non à la lettre. Tant est grande la parenté dans la méthode, dans l'inspiration et dans le dessein. Les *Entretiens* de Telliamed sont une continuation des *Entretiens* de Fontenelle, parce que Maillet fait partie de la « petite troupe choisie ».

GENEVIEVE ARTIGAS-MENANT

NOTES

1. Benoît de Maillet (1656-1738), *Telliamed*, Fayard, 1984, p. 307, 6ème journée. Toutes les références seront données à cette édition.
2. Sur sa vie et sa carrière voir *ibid.* p. 9 à 17 et les articles de H.D. Rothschild dans *Studies on Voltaire*, XXX, 1964, p. 351-375 ; XXXVII, 1965, p. 109-145 ; LX, 1968, p. 311-338 ; CLXIX, 1977, p. 115-185.
3. Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, S.T.F.M., 1966, p. 156, 5ème soirée. Toutes les références seront données à cette édition.
4. *Telliamed*, p. 197, fin de la 4ème journée.
5. F 187 v° du manuscrit B.N. n.a.fr. 22158, *Mélanges de physique et de mécanique*, ff. 187-221.
6. *Ibid.*, *ibid.*
7. *Ibid.*, *ibid.*
8. *Ibid.*, f. 204, lettre du 8 août 1736, citée dans la préface, *Telliamed*, p. 21.
9. Sur les copies manuscrites qui attestent les phases de cette longue élaboration, voir G. Menant-Artigas, « un manuscrit inconnu de *Telliamed* », *Dix-huitième Siècle*, n° 15, 1983, p. 295-310.
10. Abbé J.B. Le Mascrier, 1697-1760, adaptateur, traducteur, éditeur d'ouvrages divers. Sur son édition et celles qui l'ont précédée, voir C. Cohen, « Les Métamorphoses de *Telliamed* », *Corpus*, n° 1, 1985, p. 62-73.
11. *Telliamed*, préface, p. 22.
12. *Entretiens*, p. 4-5.
13. *Telliamed*, p. 23.
14. *Entretiens*, p. 5.
15. *Ibid.*, *ibid.*, cité dans *Telliamed*, p. 23.
16. *Entretiens*, p. 6.
17. *Telliamed*, p. 22.
18. *Entretiens*, p. 8.
19. *Telliamed*, p. 32-33.
20. *Ibid.*, p. 22.
21. *Ibid.*, *ibid.*
22. *Entretiens*, p. 7-8.
23. Voir F. Neubert, *Einleitung in eine kritische Ausgabe von B. de Maillets Telliamed*, Berlin, 1920.
24. *Telliamed*, p. 197. Sur la notion de vulgarisation, voir M.-F. Mortureux, *La Formation et le fonctionnement d'un discours de la vulgarisation scientifique au XVIIIe siècle à travers l'œuvre de Fontenelle*, Lille-Paris, 1983.
25. Copie pour Le Mascrier d'une lettre à Fontenelle, n.a.fr. 22158, f. 187.
26. *Entretiens*, p. 23.

27. *Telliamed*, p. 22. Les comparaisons faites jusqu'ici portent sur le détail des doctrines et concluent au peu d'influence de Fontenelle, voir M. Benitez, « Maillet et la littérature clandestine », *Studies on Voltaire*, CLXXXIII / 1980, p. 133-159.

28. L'évolutionnisme de Maillet est discuté. Voir M.-L. Dufrenoy, *Benoît de Maillet précurseur des théories de l'évolution*, Centre de Documentation Universitaire, 1960 ; J. Roger, *Les Sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, 1963 ; M. Benitez, « B. de Maillet et l'origine de la vie dans la mer : conjecture amusante ou hypothèse scientifique », *Revue de Synthèse*, 3^{ème} série, n^o 113-114, janv.-Juin 1984, p. 37-55.

29. *Telliamed*, p. 201 ; ce développement se trouve dans les notes de Maillet pour Le Mascrier n.a.f. 22158.

30. *Entretiens*, p. 169, addition de 1708.

31. *Ibid.*, p. 152-153.

32. *Telliamed*, 205.

33. *Ibid.*, p. 203.

34. *Ibid.*, p. 202-203.

35. *Ibid.*, p. 234, 242.

36. *Entretiens*, p. 66.

37. *Ibid.*, p. 96.

38. *Ibid.*, p. 97.

39. *Telliamed*, p. 234-236.

40. *Ibid.*, p. 242.

41. *Entretiens*, p. 76.

42. *Telliamed*, p. 304-305.

43. *Entretiens*, p. 76-77.

44. A. Calame parle à ce propos du scepticisme de Fontenelle, voir son éd. des *Entretiens*, S.T.F.M., Paris, 1966, p. 47, n^o 1.

45. *Telliamed*, p. 51.

46. *Entretiens*, p. 158.

47. N.a.fr. 22158, f. 204, lettre du 8 août 1736. Il semble que Maillet réponde à des observations de Le Mascrier sur son traité de la diminution de la mer. « Comme j'ai lu depuis peu le traité de la pluralité des mondes, j'entends des globes donc* les espaces immenses pour ne point dire infinis et sans bornes que / l'univers contient, ce qui est l'opinion que j'en ai toujours eu et que vous aurez remarqué que j'établis à la fin de mon traité la manière dont il se perpétue et que son éternité s'est toujours soutenue et se soutiendra à jamais ; j'ai fait en dernier lieu des réflexions... »*. On peut aussi bien lire « dont » que « donc » mais cette lecture n'apporte pas d'amélioration. On peut comprendre la présente version ainsi : « Comme j'ai lu... je comprends par conséquent le mot globes au sens d'espaces immenses... ». Ce qui ressemble à cette phrase de la cinquième journée (p. 226) : « les globes peut être infinis que renferme ce vaste univers ». Dans son article des *Studies on Voltaire*, CLXXXIII, 1980, cité plus haut n. 27, p. 144, M. Benitez propose une correction de « donc » en

« dans ». Rien ne lève l'obscurité syntaxique ni la difficulté de l'allusion au traité de la pluralité des mondes. Pourrait-il s'agir de celui de Huygens que Maillet cite p. 234 ?

48. L'éloge de la fin du quatrième entretien (ci-dessus p. 3) se trouve à la fin de la deuxième conversation dans les manuscrits que F. Neubert (*op. cit.*) classe dans le premier groupe i.e. rédigé avant 1730.

49. L.P. Abeille (éditeur des *Observations sur l'histoire naturelle de Buffon*, Paris 1798) et, sur son témoignage, J. Mayer (*Diderot homme de science*, Rennes 1959) attribuent à tort les deux dernières journées à Le Mascrier. Toutes les études critiques prouvent au contraire que son rôle s'est limité à des arrangements stylistiques. La dernière lettre de Maillet (n.a.fr. 22158, f. 217-219, 8 janvier 1738) confirme que la continuation de Fontenelle est son projet, et qu'il y tient : « J'attends donc monsieur de vous sur ce point essentiel à l'auteur de la pluralité des mondes que vous en fassiez honneur à la doctrine de ce grand homme sur laquelle il n'a osé s'expliquer et que vous lui appreniez ou ce qu'il n'a osé dire ou qu'il a ignoré et dont il nous a réservé l'honneur ».

50. Voir à ce sujet ce que dit A. Niderst du « rôle historique de Fontenelle » dans *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, 1972, p. 600.

Corpus n°13
Fontenelle

Sommaire

Fontenelle, le "commerce réciproque des hommes", <i>A. Niderst</i>	3
La question rhétorique dans les "Entretiens sur la pluralité des mondes", <i>M.-F. Mortureux</i>	9
L'allée des roses ou les plaisirs de la philosophie, <i>B. de Negroni</i>	21
Fontenelle et la vérité des fables, <i>C. Pouloin</i>	35
Fontenelle et l'abbé Bignon, <i>F. Bléchet</i>	51
Quelques aspects du style de Fontenelle vulgarisateur, <i>R. Marchal</i> ...	63
L'éloge de M. Newton dans la correspondance de Fontenelle, <i>M. Freyne</i>	75
Note sur la correspondance de Jean 1 Bernoulli et Fontenelle, <i>M. Blay</i>	93
Les "comédies grecques" de Fontenelle, <i>A. Blanc</i>	101
Benoit de Maillet disciple de Fontenelle, <i>G. Artigas-Menant</i>	113